COLLEGE DOMINICAIN
BIBLIOTHEQUE
96, AVE. EMPRESS
OTTAWA - ONT.
CANADA
K1R 7G3
DE PHILOS. & THEOL.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

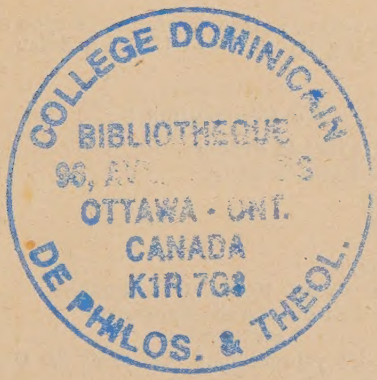
https://archive.org/details/enflananttravers0000unse

DC
611
.P958
H34
1920

EN FLANANT

A TRAVERS LA FRANCE

PROVENCE



Copyright by Perrin and Cie 1912.

OUVRAGES D'ANDRÉ HALLAYS

ACADÉMIE FRANÇAISE, *Prix Broquette-Gonin, 1920*

En Flânant. **A travers l'Exposition de 1900.** Un volume in-16.

En Flânant. **A travers la France. Touraine. — Velay. —** Normandie. — Bourgogne. — Provence. Un volume in-16 (*Épuisé*).

Le Pèlerinage de Port-Royal, ouvrage orné de 31 gravures, 7e édition. Un volume in-8° écu .
Relié .

En Flânant. **A Travers la France. Paris.** Les Miramionnes. — Auteuil au XVIIe siècle. — Notre-Dame de Paris sous Louis XIV. Les Visitandines du Faubourg Saint-Jacques. — L'hôtel de Biron. Les logis de Mademoiselle Clairon. — La maison où Voltaire est mort. — La tombe de Madame de Talleyrand. — Les logis de Victor Hugo à Paris. Un volume in 8° écu, orné de 31 gravures, 4e édition.
Relié.

En Flânant. A TRAVERS LA FRANCE. **Autour de Paris.** Maintenon. — La Ferté-Milon. — Meaux et Germigny. — Sainte-Radegonde. — Senlis. — Juilly. — Maisons. — La Vallée de l'Oise. — Gallardon. — De Mantes à la Roche-Guyon. — Soissons. — Les Jardins de Betz. — Chantilly. — Wideville. — Livry. — Ouvrage orné de 32 gravures. 5e édition. Un volume in 8° écu
Relié .

En Flânant. **A Travers l'Alsace,** ouvrage orné de 36 gravures, 13e édition. Un volume in-8° écu .
Relié .

En Flânant. A TRAVERS LA FRANCE, **Provence,** ouvrage orné de 28 gravures. 6e édition. Un volume in-8° écu .
Relié .

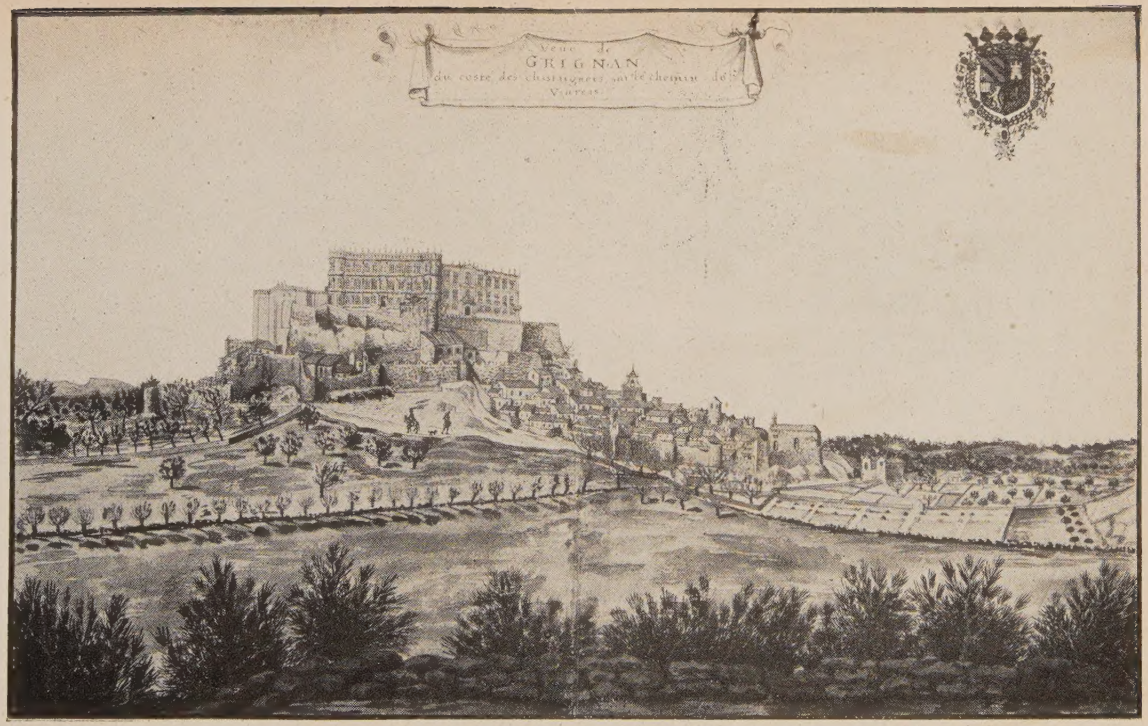
En Flânant. A TRAVERS LA FRANCE. **Touraine, Anjou et Maine,** ouvrage orné de 30 gravures, 5e édit. Un vol. in-8° écu.
Relié.

En Préparation :

En Flânant. **A Travers la France.**

Autour de Paris (2e série).
Languedoc.
Bourgogne.
Lorraine.
Normandie.
Auvergne. Velay. Forez. Bourbonnais.
Bretagne. Poitou. Aunis. Saintonge.

Beaumarchais. Un volume in-16 (*Collection des Grands Écrivains*). Hachette et Cie.
En Flânant. Un volume in-8° (*Société d'Édition Artistique*).
Nancy (*Collection des Villes d'Art*). Laurens, éditeur.
Avignon (*Collection des Villes d'Art*). Laurens, éditeur.



CHATEAU DE GRIGNAN

D'après une aquarelle du dix-septième siècle.

12605

EN FLANANT

A TRAVERS LA FRANCE

PROVENCE

PAR

ANDRÉ HALLAYS

GRIGNAN — LA DESCENTE DU RHÔNE ET ORANGE
ARLES — AIX — MONTRIEUX ET VALBELLE
BRIGNOLES ET LA CELLE — LE THORONET — LÉRINS — FRÉJUS
GRASSE — VENCE — VALLÉE DE LA DURANCE
FONTAINE-L'ÉVÊQUE ET RIEZ — DIGNE

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1920

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

A

ÉDOUARD AUDE

Conservateur de la bibliotèhque Méjanes.

Il ne faut chercher ici ni un tableau ni une histoire de la Provence ; on n'y trouvera que des notes et des impressions de promenade. Je les ai prises dans l'espace de dix années, et je les rassemble aujourd'hui avec l'espoir qu'elles inspireront à quelques personnes le désir de mieux connaître les paysages et le passé de la plus latine des terres de France.

Je dois donc répéter l'avertissement que j'ai placé en tête d'autres recueils semblables a celui-ci : je laisse de côté des sites fameux et des monuments magnifiques, parce que ma fantaisie m'a conduit ailleurs, mais je ne désespère pas de retourner en Provence et de donner une suite à ces premières « flâneries ».

Il est à peine parlé dans ce livre d'Avignon et du Comtat Venaissin[1]. J'ai essayé, dans un autre ouvrage, de dépeindre cette partie de la Provence, peut-être la plus admirable, la plus favorisée du ciel et de l'histoire.

[1] *Avignon et le Comtat Venaissin* dans la *Collection des Villes d'Art* (Laurens, éditeur).

I

GRIGNAN

LA PROVENCE

GRIGNAN

« Pourriez-vous vous décider à détruire cette autre terrasse que foula aux pieds la séduisante marquise de Sévigné et aux souvenirs de laquelle s'unissent tant de souvenirs éveillés par maints passages de ses lettres délicieuses ? »
(Préface de *Quentin Durward*.)

A Monsieur X...
qui sera, dimanche prochain, déclaré adjudicataire du château de Grignan.

Monsieur,

Je ne sais ni votre nom, ni vos goûts. Mais, comme lundi, devenu propriétaire du château de Grignan, vous pourriez répondre à vos conseillers bénévoles, en leur citant l'article 644 du Code civil, selon lequel la propriété est « le droit de jouir et disposer des choses de la manière la plus absolue, pourvu qu'on n'en fasse pas un usage prohibé par les lois et les règlements », je prends les devants et vous soumets aujourd'hui les réflexions que l'annonce

de l'adjudication a suggérées à tous ceux qui connaissent Grignan.

Le château n'est point classé parmi les monuments historiques. Il n'y a donc ni loi, ni règlement qui vous interdise d'en démolir les ruines. Nous ne craignons point de vous un tel excès de vandalisme. Mais, il y a deux façons de détruire un château. On peut le raser. On peut aussi le restaurer. Des deux manières, on obtient le même résultat.

Le lendemain du jour de la vente, vous verrez accourir chez vous une armée d'architectes ambitieux de restaurer Grignan. Ils vous apporteront des plans admirables pour relever l'antique demeure des Adhémar. Priez-les d'attendre, et — emportant la correspondance de M^me^ de Sévigné — allez visiter votre nouveau domaine. Entre deux bourrasques de mistral, écoutez ce que vous diront les vieilles pierres. Elles sont, en ce lieu merveilleux, d'une éloquence incomparable.

Entre Chamaret et Grignan, au milieu de la plaine blanche et pierreuse, où le mistral courbe et tord les arbrisseaux, vous verrez surgir le formidable rocher : sur une plate-forme que soutiennent d'énormes murailles, se dressent déchiquetés, éventrés, mais toujours magnifiques, les débris du château. Il est impossible de n'être pas frappé, dès cet instant, de la surprenante

harmonie de cette citadelle dévastée avec l'âpre paysage desséché par les ouragans du nord.

La première beauté de Grignan, c'est une beauté féodale, grandiose, presque tragique. Les hommes de la Renaissance, puis ceux du XVII^e siècle, ne voulurent pas changer la place traditionnelle du logis familial, et, fidèles au lieu où leurs ancêtres avaient vécu et guerroyé, ils édifièrent leur palais de luxe et de fête sur ce roc gigantesque, bastionné, imprenable. Mais tant d'élégances et de somptuosités, sur cette cime battue par la bise, étaient déjà un peu étranges, il y a trois cents ans. Que serait-ce, si l'on voulait aujourd'hui relever ce décor splendide et paradoxal !

Le bourg se blottit au pied des murs de la forteresse. Sur la place principale, on a élevé une statue en bronze à M^me de Sévigné ; elle surmonte une fontaine où les chevaux viennent s'abreuver. C'est une bonne petite statue de chef-lieu de canton. Elle prouve au moins que les habitants de Grignan tirent gloire des souvenirs qui se rattachent à leur château. Montrez autant de piété qu'en ont témoigné ces honnêtes gens, et respectez vous-même ces souvenirs, en ne touchant pas aux monuments qui les évoquent d'une façon plus claire et plus vivante que ne sauraient le faire les plus belles statues. Les

souvenirs, comme les oiseaux, nichent dans les ruines.

Ayant gravi la pente qui contourne le pied des remparts, vous vous trouverez en face de deux tourelles ; elles sont modernes, lugubrement modernes : c'est la seule trace de restauration que l'on rencontre à Grignan. Considérez bien leur laideur. Aucun avertissement ne saurait être plus salutaire.

Le reste du château n'est qu'une grande ruine. Ceux qui vous ont précédé se sont contentés de la protéger de leur mieux ; ils ne se sont pas acharnés à réparer des ans l'irréparable outrage ; ils n'ont point songé à restituer ce que les hommes et le climat avaient anéanti. Ils vous ont transmis un édifice parfaitement inhabitable, à demi écroulé, sans toits ni fenêtres, mais qui en cet état demeure une des plus belles œuvres d'art qui soit sur le sol de la France. Nous vous supplions de nous la conserver.

Au XVI^e^ siècle, la vieille forteresse féodale a disparu. Les Adhémar ont alors bâti trois corps de logis magnifiques dont la cour intérieure demeurait ouverte vers le levant. Puis au XVII^e^ siècle, sur les plans de Mansart, s'éleva l'aile orientale, et la façade du Midi fut refaite dans un goût plus classique. Voilà le palais que la Révolution a ruiné. La dévastation ne se fit pas méthodiquement. On ne rasa pas l'édi-

fice ; mais on commença par aliéner le mobilier, puis on arracha pour les vendre les croisées et les tuiles des toitures. On laissa les constructions ouvertes aux pluies et aux vents qui y font rage. Les plafonds se sont effondrés. Des pans de mur ont chancelé.

L'aspect de ces grands débris est superbe et mélancolique. Des façades ont conservé leurs colonnettes finement cannelées. Entre les meneaux sculptés des tourelles, on aperçoit des escaliers écroulés. Des verdures encadrent les portes basses. D'exquis ornements de la Renaissance, des médaillons délicats apparaissent aux murs des galeries. De grandes cheminées sculptées sont restées accrochées aux murailles. La façade Louis XIV, dite *façade des prélats*, se dresse encore dans toute sa beauté, sévère et nue. Des parterres à demi abandonnés entourent les margelles disjointes des bassins. Les ifs, que l'on a continué de tailler, marquent encore le dessin des jardins ; mais, çà et là, des arbres poussés à l'aventure attestent le caprice de la nature victorieuse. Des statues brisées apparaissent sous les bosquets. De grands vases de marbre, d'un galbe imprévu et puissant, sont, comme par un miracle, restés debout sur leurs piédestaux. L'air est parfumé de jasmins, le ciel presque provençal. On a vite fait d'oublier la sauvagerie

des hommes qui ont outragé tant de splendeurs. Car de ces ruines, éternellement vivantes, on sent se dégager à la fois toute la joie de la Renaissance et toute la majesté du XVII^e siècle. Qu'on les restaure, il n'y aura plus ici d'admirable que l'érudition du XX^e siècle.

La merveille de Grignan, c'est l'immense terrasse qui, vers le midi et le couchant, continue la plate-forme où s'élève le château. Elle recouvre la voûte de l'église du bourg de Grignan, bâtie au pied du rocher, elle en épouse le dessin, elle en couronne la nef et les clochers carrés. Une balustrade de pierre marque toutes les sinuosités de cette esplanade dallée où jadis venaient rouler les carrosses. Et quel horizon, depuis le Ventoux jusqu'aux monts de l'Ardèche entrevus sur l'autre rive du Rhône!

Tout cela est d'une rare et royale beauté. Ce serait pitié que de laisser les architectes gâcher un tableau si parfait et si émouvant. Mais Grignan n'est pas seulement la ruine d'un chef-d'œuvre. Grignan est un logis hanté dont il ne faut pas chasser l'esprit familier. C'est le séjour où la passion maternelle ramène et ramènera toujours l'âme de M^me de Sévigné. Ne bâtissez pas un château tout neuf : l'âme effarouchée ne reconnaîtra plus les murs de Grignan ; l'esprit s'en ira.

Ici, M^me de Sévigné a vécu des heures heu-

reuses, puisqu'elle les a vécues auprès de sa fille.

La tour où se trouvait son appartement est encore debout. Il n'y a plus ni croisées ni plafonds. Seule subsiste une belle cheminée que l'on dit avoir été sculptée par Puget : c'est peu pour la curiosité des amateurs de reliques. Au moment de la Révolution, rien n'avait encore été modifié dans l'aménagement et l'ameublement des deux pièces qui composaient l'appartement de la marquise. Un inventaire dressé à la mort du maréchal de Muy, acquéreur du château de Grignan, décrit de la manière suivante la chambre de *la Bohémienne*, ainsi appelée à cause d'un portrait de M^me^ de Grignan costumée en bohémienne, et la chambre de *la Tour*.

« De l'antichambre du second, on passe à la chambre de *la Bohémienne* à une croisée, dans laquelle on voit un lit de damas cramoisi à impériale, garni de franges ; quatre fauteuils à l'antique de moquette rouge et blanche ; sept chaises *idem* ; trois tableaux, deux en dessus de porte, représentant *l'Hiver* et *le Printemps*, le troisième, sur la cheminée, représentant *M^me^ de Grignan ;* la chambre est décorée d'une tapisserie de haute lice à personnages... De là on passe dans la chambre de *la Tour* à deux croisées ; on y trouve deux fauteuils à l'antique et neuf chaises de moquette à fond blanc et fleurs

rouges et vertes ; une tapisserie de satin à fond vert rayé et chiné à grandes raies vertes ; un tableau en dessus de porte, représentant *l'Architecture* et *la Peinture ;* une *table à écrire...* » — Une *table à écrire !* celle sur laquelle furent écrites tant de lettres charmantes à Bussy et à Coulanges !

Séduit par la précision de cet inventaire (tout le mobilier de l'ancien château y est décrit avec la même exactitude), ne vous avisez pas de croire qu'il serait beau de restituer fidèlement l'appartement de M^me^ de Sévigné. Rien ne serait plus lamentable et plus froid que ce décor, si on le voulait aujourd'hui rétablir. Il serait aussi puéril de refaire la *table à écrire* de M^me^ de Sévigné que de restituer en pastiche ses lettres perdues.

Si ce palais ruiné vous semble triste et glacé, pour tout relever, pour tout animer, ouvrez seulement la correspondance de M^me^ de Sévigné. Que celle-ci cause de loin avec sa fille « reine de Provence », ou que de Grignan elle écrive à ses amis, c'est tout le château du XVII^e^ siècle qui ressuscite.

« Je vois d'ici votre belle terrasse des Adhémar et votre clocher que vous avez paré d'une balustrade, qui doit faire un très bel effet : jamais clocher ne s'est trouvé avec une telle fraise... » La terrasse est à Grignan ce qu'elle

TERRASSE DU CHATEAU DE GRIGNAN

préfère. Elle souhaite qu'on en répare les balustrades, puisque c'est la seule promenade de sa fille. « Je pense sans cesse à Grignan, à vous tous, à vos terrasses, à votre belle et triomphante vue. » Elle sent la magnificence de cet immense horizon : « Toutes vos vues sont admirables ; je connais celle du mont Ventoux ; j'aime fort tous ces amphithéâtres et suis persuadée, comme vous, que, si jamais le ciel a quelque curiosité pour nos spectacles, ses habitants ne choisiront pas d'autre lieu pour les voir commodément, et en même temps vous en aurez un, le plus magnifique du monde, sans contredit. »

Grâce à ses lettres, nous assistons au grand travail de reconstruction entrepris à Grignan. Les affaires du comte étaient fort embarrassées ; il s'endettait sans cesse pour soutenir le train de sa maison. Aussi, lorsqu'il s'agit d'agrandir le château, l'évêque de Carcassonne et le coadjuteur d'Arles, oncles du comte, viennent au secours de leur neveu. « Le coadjuteur, écrit un jour M^me^ de Sévigné à sa fille, est bon à garder longtemps. L'offre que vous lui faites d'achever de bâtir votre château est une chose qu'il acceptera sans doute : que ferait-il de son argent ? Cela ne paraîtra pas sur son épargne... » On garde longtemps le coadjuteur, et il finit par accepter « l'offre » qu'on lui fait. Mais, les travaux commencés, quel trouble et quel désordre

dans le château ! Les ouvriers assourdissent les hôtes de leur tapage. Un air mortel se répand dans tous les appartements. Et rien n'avance. On construit et l'on démolit pour reconstruire. M. de Carcassonne semble peu pressé de pousser l'ouvrage. Mais M. d'Arles est un terrible bâtisseur : « Quelle rage est la sienne de bâtir et de débâtir, comme vous dites justement qu'on voit faire aux petites filles à qui on donne un morceau de canevas !... Je ne crois pas qu'il y ait d'exemple de quelque conduite, comme celle-là, de venir renverser le château de ses pères et de le rendre inhabitable. » Dans sa frénésie, le prélat va jusqu'à jeter par terre une vieille tour qui formait paravent et rompait un peu l'impétuosité de la bise. Mme de Grignan se lamente et Mme de Sévigné lui fait écho. Puis, autre affaire : c'est M. de Carcassonne qui montre de moins en moins de diligence. Mme de Sévigné se plaint « que les pattes de M. de Carcassonne soient recroisées », et elle lui adresse une insidieuse harangue : « Eh ! mon cher beau seigneur, encore un petit effort, ne les recroisez pas sitôt, achevez votre ouvrage. Voyez, celui de M. d'Arles, comme il est grand, comme il est haut, comme il est achevé, etc... » Cinq ans plus tard, tout est à peu près terminé. Car de Grignan, elle écrit à Coulanges : « Les appartements des prélats, dont vous ne connaissez que

le salon, sont meublés fort honnêtement, et l'usage que nous en faisons est très délicieux. »

Mme de Sévigné dépeint toute la petite cour provinciale qui s'agitait autour de la gouvernante, les réunions, les fêtes, « votre grand château rempli de toute votre grande famille et de tous les survenants et de toute la musique et des plaisirs qu'on y attire. « La maison était luxueuse, la chère délicate, la compagnie de bon ton. On voyait toujours « deux tables servies en même temps à point nommé ».

Mme de Sévigné ne goûta pas tout de suite la rude beauté du site de Grignan. Elle était très sensible au charme d'un paysage. Mais elle avait un tour d'imagination qui lui faisait aimer par-dessus tout la nature septentrionale plus douce, plus fraîche, plus mesurée et plus riante. De Livry elle écrivait à Mme de Grignan : « Ah ! ma très chère, que je vous souhaiterais des nuits comme on les a ici ! Quel air doux et gracieux ! *Quelle fraîcheur !* Quelle tranquillité ! Quel silence ! Je voudrais vous en envoyer et que votre bise fût confondue ! » De Pecquigny : « ... Ce sont des terrasses sur la rivière de Somme qui fait cent tours dans les prairies, *voilà ce qui n'est pas à Grignan* ». A « ce diantre de Rhône si fier, si orgueilleux, si turbulent » et qui lui faisait peur, elle préférait *sa* rivière de Loire et cette « belle Seine » dont les bords

gracieux sont « ornés de maisons, d'arbres, de petits saules, de petits canaux qu'on fait sortir de cette grande rivière ». Les oliviers rabougris et les cyprès de Grignan lui plaisaient moins que ses bois touffus des Rochers, car elle aimait la nature comme une confidente de ses rêveries, et rien n'est moins fait pour y rêver que ce grand rocher aux lignes dures, sans cesse balayé par les rafales de la bise.

Le climat l'épouvantait aussi. Elle craignait pour la santé de sa fille « cet air glacé et pointu qui perce les plus robustes ». Ses lettres sont pleines de malédictions contre la bise de Grignan qui soulève la poussière des bâtiments en construction, pénètre jusqu'au fond des appartements, remplit les chambres de la fumée des cheminées...

Mais avec les années, ses goûts changent. Insensiblement, elle en vient à aimer Grignan. Son imagination s'accoutume aux lignes et aux couleurs du paysage. On ne vit jamais de rhumatisants demeurer toute leur vie rebelles au sortilège de la lumière méridionale. Un jour, M^me^ de Sévigné qui, jadis, subissait avec tant de patience les pluies de Bretagne et se récriait si fort, lorsqu'on lui parlait de ses *humides* Rochers, écrit de Grignan (13 novembre 1690) : « Je sens un soleil capable de rajeunir par sa douce chaleur. »

Dès lors, ce n'est pas seulement la joie de vivre auprès de sa fille qui lui rend précieux le séjour de Grignan. Elle écrit à la comtesse de Guitaut : « Un beau château, un bel air, de belles terrasses, une trop bonne chère. Madame, cette vie est trop douce, et les jours s'écoulent trop tôt, et l'on ne fait point pénitence. » (Soulignons, au passage : *une trop bonne chère*. M^me^ de Sévigné, extrêmement gourmande, a célébré, comme il convenait, les perdreaux de Grignan « nourris de thym, de marjolaine et de tout ce qui fait le parfum de nos sachets », les cailles grasses, « dont il faut que la cuisse se sépare du corps à la première semonce », les melons, les figues blanches et sucrées, les muscats « comme des grains d'ambre que l'on peut croquer »).

Elle s'intéresse au plus lointain passé du château où vit sa fille et où l'air est si « beau ». Comme elle vient de lire, versifiée par M. de Calvy et dédiée à M^me^ de Grignan, la belle aventure du troubadour Guillaume Adhémar qui mourut d'amour pour la comtesse Die, elle s'écrie : « Que cet Adhémar est joli ! aussi qu'il est aimé ! sa maîtresse devait être bien affligée de le voir expirer en baisant sa main ; je doute comme vous qu'elle se soit fait *monge* (religieuse) ; je trouve toute cette relation fort jolie. On trouve partout vos Adhémar, vos Castellane,

et la place de Grignan plus considérable du temps de Frédéric Ier (Barberousse) que du temps de Louis XIV. »

Elle se résigne aux brusqueries du climat : « Nous sommes exposés à tous les vents : c'est le vent du Midi, c'est la bise, c'est le diable... ; toutes nos rivières sont prises ; le Rhône, ce Rhône si furieux, n'y résiste pas ; nos écritoires sont gelées... ; nous ne respirons que de la neige ; nos montagnes sont *charmantes* dans leur excès d'horreur ; je souhaite tous les jours un peintre pour bien représenter l'étendue de toutes ces *épouvantables beautés*... » Vingt ans plus tôt, elle n'eût point parlé avec tant d'admiration de ces « épouvantables beautés ».

Ce fut à Grignan qu'elle passa les deux dernières années de sa vie. Elle s'asseyait alors moins souvent devant la table à écrire de la chambre de la Tour : presque tous ses amis étaient morts. Coulanges lui restait, et ses lettres à Coulanges datées de Grignan sont parmi les plus délicieuses qu'elle ait composées. Les réponses de Coulanges sont des chefs-d'œuvre d'esprit et de gaîté. On peut dans cette correspondance suivre l'histoire si curieuse et si divertissante du mariage du jeune marquis de Grignan, l'héritier du nom. La fortune de la maison avait été compromise par les dépenses du comte ; les créanciers devenaient menaçants ; il n'y avait

plus qu'une chance de salut, une mésalliance avec la fille d'un fermier général. M. de Saint-Amand, trésorier des États de Languedoc et commissaire des vivres, était prodigieusement riche. Sa fille unique était jolie et dotée, disait Mme de Sévigné, « de quarante bonnes manières », c'est-à-dire de 400.000 francs. M. Hubert de Montmor, intendant de Provence, négocia l'affaire. Le public sourit. Un instant Mme de Grignan sentit quelques scrupules. Mais Coulanges se chargea de les dissiper par ces arguments sans réplique : « Faites, faites votre mariage ; vous avez raison et le public a tort, et très grand tort... Tirez, comme je vous le dis, le plus d'argent comptant que vous pourrez ; car voilà la précaution qu'il faut prendre en pareil cas ; le public dit, et il n'a pas tort, qu'il ne faut jamais compter avec les financiers sur les biens à venir ; et le public est persuadé, et il a raison encore, que la paix faite, on les pressera tant qu'on en ruinera beaucoup ; prenez donc bien toutes vos mesures et consolez-vous d'une mésalliance, et par le doux repos de n'avoir plus de créanciers dans le séjour de beaux, grands et magnifiques châteaux qui ne doivent rien à personne, et par la satisfaction de donner quelquefois dans le superflu, qui me paraît le plus grand bonheur de la vie. Voilà, ma belle Madame, tout ce que j'ai à vous répondre. »

On sait comment finit l'aventure. L'évêque de Carcassonne bénit les jeunes époux. Il y eut à Grignan des fêtes et des magnificences champêtres. Au bout de quelques mois, Saint-Amand se prétendit berné, « ferma le robinet », selon le mot de Saint-Simon, et ramena sa fille à Paris.

La joie avait été courte à Grignan. Mme de Grignan était chaque jour plus malade et plus faible. Mme de Sévigné en concevait un chagrin mortel ; elle chargeait ses amis de Paris de consulter les médecins les plus célèbres ; elle tentait tous les remèdes. Elle-même tomba malade et mourut[1]. Ses restes reposent dans l'église, au-dessous de la grande terrasse où, si souvent, elle était venue contempler la « triomphante vue ».

1. D'après tous ses biographes, Mme de Sévigné aurait succombé à la petite vérole. Cette erreur a été réfutée dans une étude très intéressante de M. E. Lemire. (*A propos du deuxième centenaire de Mme de Sévigné. — Sa dernière maladie. — Sa mort. — Sa sépulture*, par E. Lemire, 1896.) Celui-ci établit d'une façon certaine que Mme de Sévigné est morte d'une *fièvre continue*. Ce détail peut sembler insignifiant. Mais il prend quelque importance aux yeux des personnes qui tiennent à la bonne renommée de Mme de Grignan. En effet la fille habitait dans le château où mourut sa mère et n'assista point à ses derniers moments. On avait jusqu'ici attribué cette étrange conduite à la terreur inspirée par la contagion de la petite vérole... Voilà donc Mme de Grignan déchargée du reproche de pusillanimité. Si elle ne parut pas auprès de sa mère mourante, ce fut seulement à cause de son extrême faiblesse : elle était elle-même gravement malade.

La même notice contient des renseignements précieux sur la violation de la sépulture de Mme de Sévigné en 1793.

Tant de souvenirs — et je n'ai pu ici que recueillir au hasard quelques bribes de ces lettres où le nom de Grignan revient à chaque page — doivent protéger les ruines contre toute tentative de restauration. Ce serait un sacrilège! C'est pourquoi je vous adresse, Monsieur, en toute confiance la requête des admirateurs de M^me^ de Sévigné. On ne saurait toucher aux ruines de Grignan sans manquer au respect que l'on doit aux débris d'un chef-d'œuvre et sans faire affront à la mémoire d'un grand écrivain français. C'est affaire de goût et de piété.

Gardez-nous seulement Grignan, tel qu'il subsiste aujourd'hui. Nous vous en aurons une profonde reconnaissance.

24 octobre 1902.

Grignan fut vendu et Grignan ne fut pas restauré. Naguère, j'ai revu les débris du château

couronnant le grand rocher, au milieu de la plaine pierreuse que dévastent les ouragans du nord ; j'ai revu les façades à demi écroulées, les portes basses encadrées de verdure, les délicats ornements de la Renaissance qui décorent la vieille forteresse des Adhémar, les cheminées sculptées restées accrochées aux murailles, les margelles disjointes des bassins, les statues brisées gisant au pied des ifs, les grands vases de marbre demeurés debout sur leurs piédestaux et l'immense terrasse avec ses balustrades de pierre. Tout avait été respecté. On laissait le temps et le mistral faire leur œuvre lentement et on pardonnait aux pillards de la Révolution d'avoir saccagé une demeure aussi magnifique, en pensant que, pendant des siècles et des siècles encore, ces ruines resteraient des ruines. Mais voici qu'aujourd'hui c'est l'autre danger, celui qu'en 1902 on se refusait à prévoir, qui menace Grignan. On ne démolit point les ruines, à la vérité, mais on les veut dépouiller de ce qui faisait leur splendeur. On veut tout brocanter, les frises, les médaillons, les cheminées, tout, jusqu'aux balustres de la terrasse. Déjà les vases de marbre, d'un galbe si grandiose et si puissant, sont vendus à des marchands de bric à brac. Comme ce beau château de Montal, dont les précieuses sculptures ont été arrachées et dispersées par des antiquaires,

Grignan va être dépecé et tout ce qui reste de son décor s'en ira dans des musées lapidaires ou dans des collections particulières. Un homme de goût s'efforce maintenant à grands frais de reconstituer Montal. Nous ne pouvons même pas espérer qu'il se trouvera un jour quelqu'un pour réunir les épaves de Grignan. On ne reconstitue pas une ruine et Grignan n'est qu'une ruine !

Il y aurait eu un moyen d'empêcher cette pitoyable mésaventure. Il eût suffi que l'État classât Grignan parmi les monuments historiques. Le propriétaire s'y serait sans doute refusé. Mais, nous ne cesserons de le répéter, la loi permet alors l'expropriation. Il fallait user de la loi. En 1902, le château a été vendu pour une vingtaine de mille francs ; c'est un prix dérisoire quand on pense à la valeur des seules sculptures. Et ce ne sont pas seulement ces quelques œuvres d'art, si précieuses soient-elles, que la France a le devoir de protéger : le site de Grignan est d'un pittoresque incomparable ; enfin, c'est à Grignan que la passion maternelle a maintes fois ramené M^me^ de Sévigné, et cet unique souvenir devrait suffire à faire de la ruine de Grignan un « monument historique », si la dévotion aux gloires de la littérature française ne passait aujourd'hui pour la plus ridicule des manies.

7 mai 1909.

II

LA DESCENTE DU RHONE — ORANGE

II

LA DESCENTE DU RHONE. — ORANGE

Quand, il y a quelques mois, la municipalité d'Orange manifesta l'intention de « restaurer complètement » le théâtre antique et, pour cet objet, demanda au gouvernement la permission d'organiser une loterie, M. Gabriel Boissy combattit ce projet dans le *Mercure de France*. Je m'associai aux protestations de M. Boissy, et j'ajoutai, qu'à mon avis, le théâtre d'Orange serait en danger, tant qu'on n'en aurait pas interdit l'accès aux architectes et aux comédiens.

Quelqu'un m'écrivait alors : « Comme on voit bien que vous n'avez jamais assisté aux fêtes d'Orange ! Si vous aviez une fois seulement goûté la beauté de ce spectacle, unique au monde, si vous aviez contemplé l'amphithéâtre envahi par une foule attentive et frémissante et la muraille de la scène, immense et sombre, se dressant sous le ciel étoilé de la Provence, si vous aviez entendu les cris des tragédiens et les sanglots des tragédiennes répercutés par cette

masse de pierre, vous auriez moins de dédain pour les belles solennités qui, chaque année, rendent un peu de vie à ces ruines admirables, et vous souffririez qu'on achevât de restaurer les parties du monument destinées au public... » — Mon correspondant n'avait point tout à fait tort. Je connaissais depuis longtemps le théâtre d'Orange ; je l'avais même vu dans l'état où l'avait laissé la première restauration de Caristie, avant qu'on l'eût affecté à des représentations de tragédie ; mais je n'avais assisté à aucune de ces « solennités ». Pour ne plus mériter ce reproche d'ignorance, je suis parti pour Orange, où l'on devait, cette année, donner trois représentations... ; mais j'ai pris le chemin des écoliers.

* * *

Nous quittons le rapide à Valence. Nous traversons la ville qui s'éveille. Nous flânons un instant sur le marché aux fruits, donnons un coup d'œil à la magnifique cathédrale, dévisageons quelques statues (Valence abonde en statues) et nous nous rendons sur le quai du Rhône. Nous devons prendre ici passage sur un des bateaux marchands qui naviguent entre Lyon et Avignon.

En attendant la venue du vapeur qui a quitté

dans la matinée le port de Saint-Vallier, nous goûtons la beauté d'un des plus beaux paysages rhodaniens. Devant nous, Crussol découpe ses rocs et ses ruines dans la lumière ardente d'un jour caniculaire. Entre les arches du grand pont de pierre que l'on vient de bâtir en aval de l'ancien pont suspendu, nous apercevons la large courbe que décrit le fleuve avant d'atteindre Valence, et le léger, le lumineux, l'exquis tableau que composent le cours torrentueux du grand fleuve, la délicate verdure des peupliers et des aulnes et, à l'extrême horizon, une ligne de collines nuancées de lilas.

Comme le bateau tarde un peu, nous nous amusons à ratiociner sur les mérites divers des trois statues qui contribuent à l'ornement de Valence : ce sont les images de Bancel, « représentant du peule », de Louis Gallet et d'Émile Augier.

Quel est le plus ridicule des trois? Un de nous tient pour Bancel qui décore la place de la gare. Tourné vers la ville, cet homme effrayant, qui brandit une canne et un chapeau mou semble vouloir parler au peuple; mais il ne le peut pas, il y a trop de vent. A voir ce manteau soulevé et tordu par de terribles rafales, on devine que Bancel est seul à entendre le verbe héroïque qui sort de ses lèvres : il gesticule en vain dans l'ouragan. — « Sans doute, cette

statue est comique, reprend un autre ; mais elle n'est pas dépourvue de toute utilité ; c'est une manière d'allégorie à l'adresse des voyageurs qui viennent du nord. Dès qu'ils sortent de la gare, ce monument paraît leur dire : « Vous « qui ne connaissez pas très bien votre géogra- « phie, sachez qu'ici vous êtes dans le Midi. « De la portière de votre wagon, vous n'avez « peut-être pas remarqué les premiers oliviers. « Or, considérez les plis plus que berninesques « de ce manteau : ici souffle le mistral. Regar- « dez Bancel : ce Valentinois vous annonce qu'il « n'est pas loin, le soleil de la Provence.

Beù souleù de la Prouvençò,
Gai compaire daù mistrau... »

— Soit! mais quelle utilité découvrirez-vous au monument de Louis Gallet que nous avons vu tout à l'heure sous les arbres de l'esplanade? Nous ignorons Bancel, nous qui ne sommes pas Valentinois. Mais nous connaissons Gallet ! Et l'étrange idée que d'avoir sculpté la tête de cet honnête librettiste sur une haute gaine de pierre, au pied de laquelle une faunesse, assise sur des rochers, souffle dans des pipeaux ! On a légèrement incliné cette grosse tête moustachue du côté de la faunesse pour signifier sans doute que Gallet avait l'oreille dure...

— Mon Dieu! reprit l'avocat des statues, ces

choses lyriques et faunesques sont assez plaisantes quand on songe au « poète » que fut Gallet. Mais il faut reconnaître que ce monument est modeste, qu'il est dissimulé sous les ombrages de la promenade... D'ailleurs soyons justes et ne raillons pas les provinciaux. Bancel ne serait point déplacé sur un de nos boulevards extérieurs, ni Gallet dans notre Luxembourg...

— Mais Émile Augier! Émile Augier! Comment défendrez-vous cet effroyable amas de pierre et de bronze, ce piédestal monstrueux qui, trop vaste pour la seule statue du dramaturge, supporte à côté d'elle une table énorme et de quel style ! et ces allégories, ces abominables allégories, qui se détachent sur les quatre faces du monument ? Non! même à Paris, nous n'avons rien de pareil. Et quelle disproportion révoltante entre la gloire d'un écrivain, comme Émile Augier, et cette énorme machine dressée sur la plus grande place publique d'une ville comme Valence ! »

L'avocat des statues cette fois ne répliqua rien... D'ailleurs, au même moment un coup de sifflet retentit en amont du pont de Valence. Le bateau à vapeur battait le Rhône de ses aubes, Courbé sur la longue barre du gouvernail, l'équipage déjouait la terrible violence du courant, et la longue et étroite coque de fer venait doucement accoster au ponton.

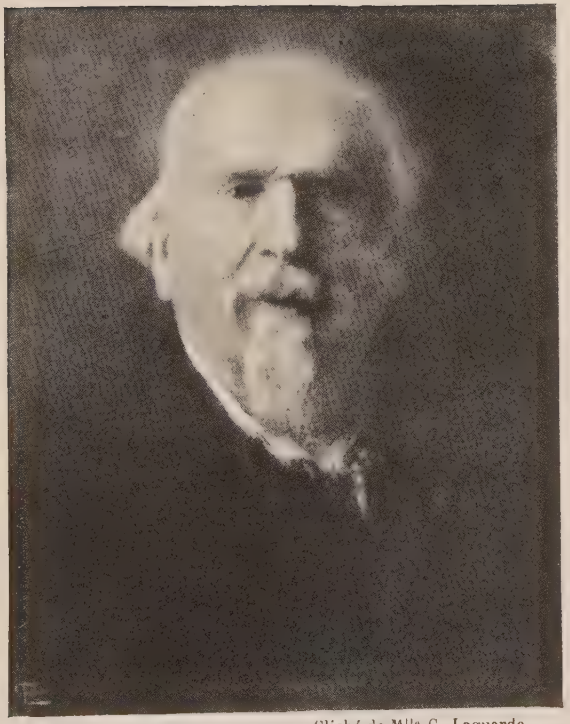
*
* *

Il n'est rien en France de plus magnifique ni de plus varié que cette descente du Rhône. Sur l'une et l'autre rive, du côté de l'*Empire* et du côté du *Royaume*, comme disent encore les bateliers, se déroule une suite de tableaux incomparables parmi lesquels le grand fleuve épand ses eaux rapides et majestueuses. Les horizons se rapprochent et s'éloignent avec d'harmonieuses alternances. ... Le plus émouvant de cette navigation, c'est qu'à chaque détour du fleuve on voit soudain la nature se métamorphoser, le jour devenir plus limpide, plus brillant et plus subtil. On se sent porté vers des pays de joie et de clarté.

*
* *

Un très grand poète a fait de cette descente du Rhône une peinture si belle, si achevée que nul désormais ne pourra sans témérité tenter de pareils tableaux. Le *Poème du Rhône* est un des chefs-d'œuvre, peut-être le chef-d'œuvre de Frédéric Mistral.

Les premiers bateaux à vapeur viennent de faire apparition sur le fleuve; mais une flottille de barques naviguant à la mode ancienne trans-



Cliché de Mlle C. Laguarde.

FRÉDÉRIC MISTRAL

porte encore marchandises et passagers de Lyon à Beaucaire ; elle a chargé une cargaison de soies, de cuirs et de chanvre, et a pris à son bord des marchands, des courtiers, des chanteuses qui se rendent à la grande foire pour leurs affaires ou leurs plaisirs. La vie du fleuve, la vie des mariniers, la vie des passagers forment la partie pittoresque du poème.

Une fable charmante relie ces descriptions de mœurs et de paysages. Sur le bateau de patron Apian a pris passage un jeune homme blond, le prince d'Orange, fils aîné du roi de Hollande ; les uns disent qu'il a quitté son pays, après s'être brouillé avec son père ; les autres qu'il est venu, sur l'ordre des médecins, « boire le bon soleil qui ravigote, — boire le souffle vif du rude mistral ». En vérité, il a quitté la cour, las d'intrigues et de cérémonial. « Et il s'est mis en tête une folie d'amour, lubie de prince imaginatif, rêveur ; il s'est mis dans la tête de trouver en voyage l'éclosion de la Naïade antique et la fleur d'eau épanouie sur l'onde où la Nymphe se cache nue, la Nymphe belle et pure et claire et vague que l'esprit conçoit et désire, que le pinceau retrace, que le poète dans ses visions éternellement évoque, la Nymphe séductrice, voluptueuse, qui, autour du nageur, au cours de l'eau, laisse flotter sa chevelure et se confond et fond avec le flot. Et de canal en canal,

par la Saône, il descendit de son pays de Flandre, comme descendent du nord brumeux les cygnes aux « clairs » du Vacarès, quand vient l'automne. »

[Je suis obligé de transcrire ici la traduction française publiée par Mistral lui-même en regard du texte provençal, traduction un peu lâche, un peu vague et qui rend d'une façon imparfaite l'art nerveux de l'original. Je voudrais du moins vous donner le désir de vous reporter à cet original : grâce à la version française qui l'accompagne, il est intelligible pour qui consent à payer d'un léger effort une jouissance exquise.

Comment parti à la recherche de la Naïade antique, le prince d'Orange rencontre sur la rive du Rhône une jolie fille « aux yeux de perdrix », l'Anglore, comment celle-ci reconnaît dans le prince le Drac dont, un soir, elle fut aimée dans les eaux du fleuve, comment l'Anglore et le prince périssent dans la catastrophe qui, à la remonte, brise les barques contre les piles du Pont Saint-Esprit, c'est un des plus jolis contes qu'ait jamais conté Mistral. Il y a mêlé un peu de ce fantastique qui lui est familier et qui plaît tant aux imaginations provençales, car il n'a rien d'obscur ni de mystérieux : c'est un simple voile de poésie dont la transparence laisse toute leur beauté aux lignes et aux nuances de la réalité.

Je relis *Le Poème du Rhône;* je rapproche les vers de Mistral des sites que je viens de traverser, des impressions que je viens de ressentir : quelle justesse dans la description, et quelle sobriété toute virgilienne !

Qu'elle est vraie, cette peinture des « solitudes » du Rhône !

« Au lit du Rhône, semé d'îles, le soleil jette ses rayonnements tièdes, sur les tourbillons qui tournoient brillants, et l'un dans l'autre en bouillonnant se perdent, et sur les bosquets d'où sortent les *aubes*[1], avec leurs troncs à haute tige, blancs, ronds et polis, comme on dirait les cuisses de quelque nymphe ou déesse géante. Des *ségonaux*[2] verdoient les oseraies ; dans les cannaies, nombre de *rousseroles*[3] poussent leur cri strident... Nappe d'acier, les eaux longues et mornes amènent le sommeil, presque l'ivresse. »

La traduction, me semble-t-il, n'enlève pas toute sa grandeur à ce tableau du Pont Saint-Esprit :

« Les arcades du Pont Saint-Esprit, prodigieuses, leur passent en triomphe sur la tête. La Provence apparaît, car son entrée c'est le Pont Saint-Esprit avec ses piles et ses vingt

1. Peupliers blancs.
2. Terrains entre le fleuve et les digues.
3. Fauvettes.

arcs superbes qui se courbent en guise de couronne sur le Rhône. C'est la porte sainte, la porte triomphale de la terre d'amour. L'arbre d'olives, le grenadier, fier de sa floraison, et les millets aux grandes chevelures ornent déjà les côtes et les alluvions. La plaine s'élargit; les orées verdoient dans la clarté, le ciel s'emparadise... »

Et quand du Rhône on a vu, ne fût-ce qu'une fois, les rochers et les tours d'Avignon illuminés par le soleil couchant, on ne peut plus, dans sa mémoire, séparer cette merveilleuse vision des accents de Mistral saluant la ville papale :

« C'est Avignon et le palais des Papes! Avignon! Avignon sur sa Roque géante! Avignon, la sonneuse de la joie, qui, l'une après l'autre, élève les pointes de ses clochers tout semés de fleurons; Avignon, la filleule de Saint-Pierre, qui en a vu la barque à l'ancre dans son port et en porta les clefs à sa ceinture de créneaux; Avignon, la ville accorte que le mistral trousse et décoiffe, et qui, pour avoir vu la gloire tant reluire, n'a gardé pour elle que l'insouciance! Les bras se dressent tous; et l'équipage, les passagers admirent Babylone (ainsi que la nommèrent les Italiens jaloux). »

Tandis que, débarqué dans « Babylone », (comme les Italiens avaient raison d'en être

jaloux !) j'errais dans les rues de cette ville extraordinaire, je me répétais qu'on ne saurait comprendre le génie de Mistral, si l'on n'aime point passionnément la Provence. Car c'est à sa terre natale que ce génie doit tout : son imagination, son art, sa noblesse, son ingéniosité. Et lui-même le reconnut, le jour où il fit à sa patrie le sacrifice de repousser la gloire universelle que lui eût donné le parler français.

* * *

Ayant été me promener à Villeneuve-lès-Avignon, je me suis aperçu que l'on venait de reconstruire les créneaux d'une des tours du fort Saint-André. Ce recrénelage est malencontreux et inutile. Les pierres neuves ne reprendront pas avant bien des années le ton des pierres anciennes. La tour, qu'elle porte ou non des créneaux, n'en sera ni plus ni moins solide. A quoi bon cette dépense ? Qui songe à assiéger le fort Saint-André ?

L'architecte s'est dit sans doute que puisqu'on recrénelait les tours du palais des Papes on pouvait bien recréneler celles du fort Saint-André. La manie des restaurateurs est contagieuse.

Je pénétrai dans l'enceinte de la forteresse et j'y vis avec stupéfaction une maison toute

neuve, de forme cubique, avec des volets bleus, et dont la toiture est hérissée de créneaux. J'interrogeai le gardien et lui demandai qui était l'auteur de cette étrange fantaisie. J'appris que c'était l'architecte des monuments historiques qui s'était fait bâtir ce logis crénelé. « Le même qui a recrénelé la tour? — Le même. »

Quelques minutes plus tard, je flânais dans les ruines de la Chartreuse du Val de Bénédiction, au pied du fort. Comme je passais auprès de la chapelle d'Innocent VI, où sont conservées quelques curieuses peintures du XIV^e^ siècle (c'est la seule partie de la Chartreuse qui dépende des monuments historiques) je relevai la tête : la toiture de la chapelle portait une couronne de créneaux neufs. C'est ce qu'on pourrait appeler de la *crénelite* aiguë.

Ah! quel est le ministre des beaux-arts qui imposera au service des monuments historiques un règlement ainsi conçu ? « Il est interdit aux architectes chargés de restaurer des églises ou des forteresses de refaire des chapiteaux ou des créneaux. » On économiserait ainsi la moitié du budget des monuments historiques, et avec les sommes ainsi mises de côté on pourrait consolider les églises, consolider les vieux châteaux, ce qui, on l'avouera, est plus urgent que de les fortifier en vue des sièges futurs.

*
* *

Que de choses on apprend sur la route quand on se rend — avec quelques détours — aux représentations d'Orange!

Il y a quelques mois, le bruit se répandit que les ingénieurs des ponts et chaussées se proposaient de « régulariser le débit » de la fontaine de Vaucluse, dans l'intérêt des industriels de la vallée de la Sorgue. Comme il était permis de croire que les travaux projetés endommageraient le célèbre paysage consacré par le souvenir de Pétrarque, les Sociétés qui veillent à la protection des sites s'émurent. On les rassura en leur déclarant qu'il s'agissait d'équilibrer le niveau d'une nappe d'eau souterraine très éloignée de la fontaine, et que les tuyaux d'adduction seraient invisibles; on ajoutait, pour calmer nos inquiétudes, qu'il fallait pour réaliser cette grande opération des sommes considérables et que l'État n'avait nulle envie de les fournir à ses ingénieurs.

J'étais venu passer la soirée à Vaucluse; je contemplais l'immense rocher qui surplombe la fontaine, et me réjouissais de savoir préservé contre de nouveaux attentats ce site superbe que la barbarie des industriels a déjà défiguré. Mais quelqu'un de « bien informé » me conta alors l'histoire que voici.

Tandis que les ingénieurs formaient des projets lointains, chimériques et peut-être inoffensifs, la municipalité de Vaucluse méditait une entreprise bien plus dangereuse pour la beauté du site. Elle veut construire au bord du torrent, à cinquante mètres de la fontaine, un bâtiment où une pompe sera installée. Par d'énormes tuyaux de fonte dressés sur la pente de la montagne, cette eau sera élevée jusqu'à un vaste réservoir bétonné établi au milieu des rochers.

Pour quel usage? C'est ici que l'histoire devient délicieuse. La commune de Vaucluse désirerait fournir de l'eau potable : 1° à ses administrés ; 2° à quelques communes du voisinage. On pourrait s'étonner que la commune de Vaucluse fût assez riche pour entreprendre des travaux aussi considérables. Aussi n'est-ce pas à ses frais qu'elle entend construire le bâtiment, les turbines, les tuyaux et le réservoir. Comme fournir de l'eau potable aux Vauclusiens et à leurs voisins est une œuvre de charité, la commune demande une subvention *sur les fonds du pari mutuel.*

Il faut ajouter que la commune distribuera l'eau de son réservoir dans la journée, mais que la nuit elle compte bien s'en servir pour produire de la force. Elle s'établira ainsi marchande d'eau et marchande d'électricité.

Les fonds du pari mutuel sont une caisse électorale où l'on puise parfois sous des prétextes singuliers. Mais ceux qu'allègue la commune de Vaucluse passent l'impudence tolérée en ces sortes d'affaires. Dans tous les cas, j'imagine que les Sociétés qui s'étaient alarmées du projet des ingénieurs, n'auront pas de peine à déjouer celui de la municipalité de Vaucluse.

Il serait plaisant que l'État subventionnât la destruction des paysages, au moment où les Chambres viennent de voter une loi pour leur protection[1].

*
* *

D'Avignon je reviens vers Orange.

C'est au crépuscule que je débouche sur la place où surgit le mur énorme du théâtre antique. Je retrouve aujourd'hui la même impression que j'ai déjà ressentie, il y a bien longtemps, la première fois que j'ai visité Orange, impression de stupeur, d'écrasement.

La nuit qui commence de tomber prête une majesté sans pareille aux blocs entassés, agrandit les proportions du monument, ajoute au

1. Depuis, on a fait de nouveaux plans un peu moins dommageables pour la beauté du site.

tragique de cette masse sans ornements, sans ouvertures. Rien ne manifeste avec plus de force le génie romain. Ni les arcades figurées dans l'appareil, ni les corniches, ni les lignes de corbeaux n'enlèvent à cette architecture son apparence militaire. De la muraille antique le moyen âge a pu, sans rien y changer, faire le bastion d'une forteresse.

Impossible, d'ailleurs, de s'attarder longtemps à la contemplation de l'admirable bâtisse. Des camelots hurlent : « Demandez le programme avec le compte rendu officiel et la photographie des artistes ! » D'autres offrent de petits coussins aux personnes qui redoutent la fraîcheur des gradins de pierre... Des automobiles grondent, cornent et virent au milieu de la cohue. Les Arausiens [1], accourent pour jeter un coup d'œil dans les voitures qui amènent les tragédiens et les tragédiennes en costumes. Les acteurs disparaissent dans une affreuse baraque en planche bâtie au pied de la façade... Cris, tumulte et mascarade.

On pénètre par une porte étroite dans l'intérieur du théâtre ; on passe sous des feuillages traversés par les lueurs de quelques lampes ; on devine dans l'ombre l'hémicycle déjà grouillant de spectateurs, et l'on gagne sa place,

1. On appelle ainsi les habitants d'Orange.

guidé par des gendarmes courtois. Là, si l'on se retourne, on découvre soudain le plus grandiose et le plus étrange des spectacles. Sous le ciel étoilé, entre la colline qui porte les murs écroulés du château des princes d'Orange et la muraille de la scène, s'ouvre l'amphithéâtre d'où monte et bourdonne le bruit confus de la multitude. Une rampe, pour le moment tournée vers le public, éclaire les allées et venues des arrivants. D'un double bosquet de figuiers et d'arbustes émerge la muraille de l'arrière-scène avec ses niches, ses brèches, ses débris de colonnades. La lumière factice des foyers d'acétylène fait saillir les débris des revêtements, et creuse, çà et là, des cavités ténébreuses. Des ombres bizarres sont projetées sur les blocs qui couronnent la cime du monument. Extraordinaire vision dont on est brusquement distrait, en entendant les trois coups frappés sur le plancher de la scène, comme à la Comédie-Française. En même temps, à demi caché sous les arbres, un orchestre prélude, et sa pauvre sonorité de boîte à musique paraît, lointaine et grêle dans ce cadre gigantesque.

Mais la rampe s'est retournée, laissant dans l'obscurité la foule attentive et silencieuse : elle lance maintenant toute sa clarté sur la ruine, dessine avec plus d'énergie les zones de lumière et les taches d'ombre, augmente encore le fan-

tastique du tableau. C'est admirable... comme un admirable décor de théâtre, car, la première surprise passée, nous subissons une sorte d'illusion à rebours : nous ne croyons plus à la réalité du monument ; l'artifice de l'éclairage donne aux pierres et aux verdures l'aspect de la toile et du carton. Nous avons sous les yeux un chef-d'œuvre de Jusseaume.

*
* *

Cependant la tragédie a commencé. Les acteurs se sont mis à réciter des alexandrins. Répercutée par la muraille, la voix humaine prend une force et une netteté incroyables : ni confusion, ni dureté ; chaque organe conserve son timbre et son accent. Observons que ce phénomène est pur effet du hasard et qu'il serait téméraire d'en attribuer le mérite aux architectes anciens : le théâtre de jadis avec ses revêtements de marbre, ses colonnades et ses sculptures présentait des conditions d'acoustique bien différentes, et, d'ailleurs, l'acoustique avait dû médiocrement préoccuper les constructeurs d'une scène destinée à des défilés, des pantomimes et des jeux d'acrobates.

On ne perd pas une syllabe des vers déclamés, épreuve redoutable pour les poètes comme pour les comédiens, et que les architectes

modernes ont eu l'involontaire sagesse d'épargner aux uns et aux autres dans nos théâtres. Malheureusement l'optique est ici aussi détestable que l'acoustique est parfaite. Au pied de la muraille cyclopéenne les acteurs semblent des pygmées. C'est en vain qu'on les a placés sur des tréteaux de bois au milieu de la scène antique ; en vain qu'ils frappent du pied le plancher sonore pour exprimer tour à tour le désespoir et l'intrépidité; en vain qu'ils jettent sans relâche les bras au-dessus de la tête pour se grandir. La disproportion est trop forte : toute illusion scénique devient impossible.

Le contraste paraît d'autant plus pénible que les personnages du drame appartiennent à la légende antique. On représente une imitation de l'*Hécube* d'Euripide : notre imagination attend des héros d'une stature surhumaine ; on nous montre de pauvres petites marionnettes gesticulant et vociférant.

Dès lors disparaît tout ce qui fait le prestige d'une représentation théâtrale : le jeu des physionomies, le charme des attitudes, la variété des tableaux. Plus de vraisemblance, partant plus d'émotion. Nous sommes rendus à nous-mêmes ; nous nous appartenons, et nous devenons sensibles à toutes les imperfections, toutes les discordances, toutes les puérilités du spectacle :

ces tréteaux de bois sont déplacés au milieu de l'édifice de pierre ; les verdures dont on les a décorés les font ressembler à une estrade de distribution de prix ; les arbres plantés des deux côtés de la scène forment des massifs d'une désolante symétrie ; les petits portants, dressés du côté cour et du côté jardin, se raccordent mal avec les coulisses de feuillage ; le rideau peint qui flotte dans l'encadrement de la porte centrale ne s'harmonise pas avec le ton des ruines ; les quelques accessoires dispersés dans l'immensité de la scène ont l'air d'avoir été oubliés là par un machiniste négligent. Puis les tirades des tragédiens sont coupées par les bruits les plus imprévus : la corne d'une auto, le sifflet d'un rapide, la détonation d'une bouteille de limonade, le glapissement d'un camelot qui, de l'autre côté du mur, continue de crier son programme... Mais ce qui surtout nous exaspère et nous obsède. c'est l'aspect immuable de la muraille ; elle est sublime et mystérieuse, sans doute : mais elle est pendant toute la soirée, sublime de la même façon et un mystère qui se prolonge pendant plus de quatre heures devient fastidieux. Sur les vieilles pierres, aucune ombre ne bouge, aucune clarté ne vacille. Et l'on regrette bientôt l'électricien, l'admirable électricien de l'Opéra-Comique, qui fait vivre les toiles de M. Jusseaume, grâce au sortilège de ses savants éclairages...

*
* *

Après *Hécube*, on représente *Polyeucte*. Quelques vers éclatants, magnifiés encore par l'extraordinaire résonnance du théâtre, soulevèrent l'enthousiasme de la foule. Mais quelle étrange figure fait notre tragédie classique *sub Jove*, au pied d'une muraille en ruine ! Quelle injuste cruauté que de dépayser ainsi les chefs-d'œuvre ! Les acteurs de la Comédie-Française qui ont coutume de jouer *Polyeucte*, étaient venus à Orange. Qu'ils font mieux valoir la tragédie de Corneille dans son cadre naturel ! Élégances de l'hôtel de Rambouillet, virtuosités dialectiques de plaideur normand, conventions courtoises et nuances délicates du parler du XVII^e^ siècle, tout cela n'était plus ici qu'un verbiage odieux. Le plein air ne convient pas aux visages que le temps a effleurés.

Le lendemain, le spectacle commença par le *Polyphème* d'Albert Samain. Une fois encore, nous admirâmes la prodigieuse acoustique du théâtre qui rendait perceptible à tous les auditeurs la voix juvénile et grêle de l'actrice chargée du rôle de Galathée ; et cette représentation nous inspira le désir de revoir bientôt la délicieuse idylle de Samain sur une scène où elle ne serait plus écrasée par la muraille, l'éter-

nelle muraille. En écoutant *Horace*, le public parut, comme la veille, sensible surtout à la magnificence oratoire de la tragédie. Mais, malgré quelques artifices de mise en scène qui eussent ahuri Corneille, il fallait avouer que la grandeur démesurée du monument rapetissait les personnages, alanguissait l'action de ce drame si fertile en ingénieux revirements et en beaux coups de théâtre.

Quelqu'un à qui je disais ma déception m'opposa que *Horace* était une tragédie romaine, que l'on reconnaissait à Corneille la gloire d'avoir pénétré l'âme romaine, que le théâtre d'Orange était un théâtre romain, et que, par conséquent le théâtre d'Orange convenait très bien à la représentation de l'*Horace* de Corneille.

Un théâtre romain ? Cette ruine éclairée à l'acétylène ! Comme si l'idée d'un spectacle nocturne aurait pu naître dans une imagination romaine ! Comme si le génie romain, épris de force et de solidité, eût pu concevoir que l'on trouvât quelque beauté à des pierres disjointes et à des murs écroulés ! Comme si ce théâtre d'Orange avait jamais été autre chose que de vastes Folies-Bergère à l'usage des vétérans de la deuxième légion ! Comme s'il y avait un trait commun entre la Rome primitive peinte par Corneille et la Rome « provinciale » du second siècle !

D'ailleurs, tandis que les uns, en voyant représenter *Horace*, découvrent « l'âme romaine », à Orange, d'autres, en voyant représenter des tragédies adaptées de Sophocle ou d'Euripide, y découvrent « l'âme grecque ». Depuis dix-huit ans que fonctionnent les « solennités artistiques », combien de fois n'avons-nous pas lu sur ce thème-là des vers et des proses lyriques?

A vrai dire, ce théâtre n'est pas plus grec que latin. Depuis deux jours que je suis en tête à tête avec ce mur saccagé, troué, incendié, je ne puis apercevoir aucun rapport même lointain entre l'art hellénique et ce décor archiromantique, car voilà le mot lâché : nous sommes ici aux antipodes du goût grec, du goût latin, du goût classique français, en plein *romantisme*. Ce vaste édifice à demi détruit, ces arbres qui poussent leurs racines parmi les blocs écroulés, ces ombres fantastiques qui montent vers la cime du monument, composent un tableau qui eût fait horreur aux Grecs, aux Romains, même aux Français d'autrefois. Nous lui trouvons maintenant une sauvage et émouvante beauté. Jouissons d'un divertissement d'imagination que ne goûtèrent ni les anciens, ni nos propres ancêtres; mais n'allons pas croire que nous ressuscitons Rome ou la Grèce, parce que, dans un site vaguement shakespearien, nous nous donnons le spectacle d'un carnaval gréco-romain. Tout cela

n'est que faux goût, cabotinage et bric à brac. .

*
* *

Le dernier spectacle du cycle eut lieu, le jour suivant, à cinq heures du soir. On y joua des pièces où des poètes modernes s'étaient exercés sur des sujets antiques. Peut-être, à la lueur de l'acétylène, la présence d'Homère et de Sapho sur la scène n'eût-elle pas suffi à helléniser la représentation, mais, en cette belle fin de journée, le ciel de la Provence nous donna un instant l'illusion de la Grèce.

La lumière vibrait encore au sommet de la colline quand une clarté plus douce baignait déjà la muraille et en fondait les couleurs. Alors nous n'avions plus devant nous le décor factice et immobile des représentations nocturnes. De minute en minute, au gré du jour déclinant, tout se transformait, les feuillages des massifs les pierres de la ruine, les toilettes des spectatrices, et, quand Sapho exhala sa plainte suprême, les premières ombres du crépuscule qui envahissaient le théâtre, prêtèrent une étrange beauté aux accents du poète et aux attitudes de la tragédienne... Moment inoubliable, moment précieux qui nous dédommagea de nos longs ennuis.

*
* *

THÉATRE D'ORANGE

J'ai dit très sincèrement les impressions que j'ai éprouvées en voyant représenter des tragédies sur le théâtre d'Orange. Maintenant, on ne me reprochera plus mon incompétence. Naguère, quand je m'élevais contre la restauration du monument, on m'objectait que je faisais trop bon marché des « admirables manifestations d'art » qui rendaient ces travaux nécessaires. Je les ai vues, ces « manifestations d'art ». Franchement elles ne méritent pas que pour leur succès on déshonore la ruine romaine.

La commission des monuments historiques s'est mise, je le sais, au travers des projets de la municipalité d'Orange. L'autre jour, à Orange même, la voix éloquente de M. le sous-secrétaire d'État des beaux-arts a proclamé que jamais on ne continuerait la reconstruction de l'édifice; mais les Arausiens sont tenaces ; les choses électorales sont pleines de surprises ; la commission des monuments historiques nous a plus d'une fois donné la preuve que les contingences de la politique peuvent faire fléchir ses principes ; enfin, ni les ministres ni même les secrétaires d'État ne sont éternels. Bref, il serait téméraire de croire que le théâtre antique est pour toujours à l'abri des restaurations... Considérons donc les diverses parties de ce monument.

La paroi supérieure du *postscenium* et les deux constructions qui flanquent la grande

muraille ont été, depuis quelques années, l'objet de divers travaux dits de consolidation. Étaient-ils indispensables ? L'appareil se serait-il disjoint et écroulé, si l'on avait négligé de rebâtir la crête du mur ? Je l'ignore et je préfère l'admettre plutôt que d'encourir le sourire méprisant des « hommes de l'art ». Il semble du reste que, de ce côté-là, on ne médite aucune restauration nouvelle. Jusqu'à présent, on ne parle pas encore de relever les colonnades, de reconstituer le décor, de rétablir la toiture. On se défend de vouloir refaire la scène antique. On se contentera, dit-on, de l'estrade qui sert aujourd'hui aux représentations. Malheureusement, « les solennités » terminées, je ne suis pas certain que l'on fasse disparaître cet abominable plancher qui altère la physionomie de la ruine.

Pour dissimuler l'orchestre, les figurants et les artistes, on a multiplié les plantations des deux côtés de la scène, et l'on a — conception saugrenue — formé une sorte de « théâtre de verdure » dans l'intérieur du théâtre antique. On a sans doute bien fait de respecter les arbres qui avaient poussé à l'aventure entre les pierres de la ruine ; mais on aurait pu se dispenser d'en planter de nouveaux. Si l'on élaguait un peu cette forêt naissante !

Des arcades rattachaient à la colline les corps

de bâtiment avancés qui encadraient la scène ; elles supportaient les travées latérales de l'hémicycle, les autres travées étant adossées au rocher. Aujourd'hui, elles sont à demi ruinés. On les a dégagées des constructions parasites que les habitants d'Orange y avaient établies depuis le moyen âge ; mais les voûtes se sont écroulées. Avec quelques étais et quelques crampons, rien ne serait plus facile que de protéger ces débris. Naturellement, les restaurateurs rêvent de les restaurer, pour montrer la « physionomie primitive » du monument, comme si l'arcade encore intacte qui se dresse sur la face méridionale de l'édifice n'était pas un témoin suffisant, grâce auquel chacun peut évoquer l'ancien aspect des architectures ! Au lieu de rebâtir à grands frais d'autres arcades, ingéniez-vous donc à conserver celle qui subsiste encore : ce sera moins cher et plus utile que de fabriquer de « faux témoins ».

Ce que l'on souhaite, en réalité, c'est reconstruire le théâtre, ou, du moins, toute la partie réservée au public. On espère rendre ainsi les représentations plus commodes et plus fructueuses. Il s'agit bien de consolider une ruine ! Il s'agit d'augmenter le nombre des places et le chiffre de la recette : voilà le fond des grands desseins de la municipalité d'Orange.

C'est de l'intérieur du théâtre qu'on peut con-

templer dans toute sa laideur l'œuvre néfaste des entrepreneurs de spectacles. Après les travaux de déblayement exécutés par l'architecte Caristie, il restait seulement cinq rangées de gradins et encore étaient-elles bien délabrées. Maintenant presque tous les gradins de l'hémicycle ont été refaits, et c'était pour terminer ce travail de *reconstruction* que le maire d'Orange prétendait organiser une loterie d'un million !

On dira peut-être que le mal est accompli, et que quelques pierres neuves ajoutées à tant d'autres pierres neuves n'aggraveront guère le ridicule de cet édifice hétéroclyte, à la fois ancien et moderne, où en face d'une ruine authentique, les architectes ont bâti un hémicycle pseudo-romain... Mais, sans parler de la vaine dépense qu'entraînerait l'achèvement de cette entreprise énorme et puérile, les derniers gradins feraient disparaître tout ce qui reste du pittoresque de ce tableau jadis admirable : les rochers et les verdures qui couvrent la colline. Qui sait même si, de restauration en restauration, on ne finirait pas par relever le château des princes d'Orange, sous prétexte qu'on ne peut décemment laisser ces sordides débris voisiner avec les beaux blocs propres, éclatants et bien taillés du nouveau théâtre ? Si, depuis vingt ans, pour le plaisir de quelques

« gens de théâtre » et le profit de quelques aubergistes, on a livré aux maçons la beauté du théâtre d'Orange, ce n'est pas une raison pour leur permettre d'en effacer les derniers vestiges.

*
* *

Arausiens ! — on vous l'a déjà dit, mais vous ne l'avez pas cru, puisque votre maire a encore tenté de fléchir l'inflexible M. Dujardin-Beaumetz — imprudents Arausiens ! vous êtes en train de faire une bien mauvaise affaire. La mode a ses caprices. Un jour les badauds se lasseront de venir s'asseoir sur vos beaux gradins de pierre. Vous annoncerez aux foules que M^lle^ Dudlay elle-même remplira le rôle de Pauline, et les foules ne se dérangeront pas. Puis, de Béziers à Champigny-la-Bataille, vous avez déjà de terribles concurrents. Il est né quelques autres « Bayreuth français ». Quand, faute de spectateurs, vous ne donnerez plus de spectacles, qui songera désormais à venir voir votre théâtre « complètement restauré » ? Bœdeker, le sévère Bœdeker, écrira : « Orange possédait autrefois les ruines d'un théâtre antique. Il n'en reste plus qu'un beau mur que l'on peut très bien voir de la portière du wagon. Placez-vous à droite, au départ de Valence. » Et vous ne vendrez même plus de cartes postales !

Renoncez donc une fois pour toutes à vos fantasmagories gréco-romaines. Laissez la tragédie, les tragédiens et les tragédiennes sur la scène de la Comédie-Française : ils y sont à leur place. Quant à votre théâtre, débarrassez-le de toutes les barrières, estrades, grilles et tréteaux dont vous l'avez encombré pour les représentations ; puis priez les architectes de n'y plus jamais toucher : il sera éternel ; car seule la malice des hommes peut venir à bout d'un monument romain.

Songez que vous êtes les fils de cette terre provençale où tout célèbre la grandeur romaine et la beauté grecque. Pour nous révéler l'une et l'autre vous n'avez que faire des tirades, des gesticulations et des lumières de théâtre. Montrez-nous seulement les ruines dont votre province est jonchée. A Saint-Remy, à Cavaillon, à Carpentras, à Arles, à Orange, nous verrons passer les légions en marche, et nous nous imaginerons les divertissements du peuple-roi. Et la Grèce ! mais la grâce et la splendeur de vos horizons suffit à en réveiller le souvenir au fond de nos mémoires. Avant de me rendre aux fêtes d'Orange, je me promenais à travers le Comtat : De la Chartreuse de Bonpas, je contemplais, par delà le lit de la Durance, les Alpines dessinant sur le ciel leurs ondulations harmonieuses et délicates. Les lignes de ces collines se dérou-

laient suivant un rythme d'une élégance si parfaite, la lumière qui les enveloppait était si transparente et si douce, qu'à cette vision je me sentis tout près de la Grèce, — bien plus près qu'au moment où, sur la scène, devant la rampe, une actrice parisienne nous récita de son mieux, la plainte de Polyxène, fille d'Hécube.

10-17 août 1906.

III

ARLES

III

ARLES

I

RESTAURATION DES ANTIQUITÉS D'ARLES

Arles est la victime de deux fléaux : l'archéologie et l'industrialisme. A force de dégager et de réparer les monuments antiques, les architectes-archéologues détruisent le tableau émouvant que formaient ici les diverses civilisations superposées; ils enferment dans des grilles les vieilles pierres qui ne sont plus pour eux que des documents de restauration ; ils suppriment ainsi la vivante beauté de la ville. D'autre part, sachant qu'il n'est pas en France de lieu plus visité des touristes, les entrepreneurs de publicité se sont abattus sur Arles, et ils y ont littéralement couvert les murailles de leurs ignobles placards. Ajoutez à cela l'incurie d'une municipalité qui laisse périr les monuments les plus

précieux du moyen âge, quand elle n'est pas la première à les jeter par terre. Arles n'est plus qu'un musée ; mais c'est le musée le plus mal tenu de l'Europe.

Les deux tours de la Cavalerie, qui forment l'entrée de la ville, du côté de la gare, avaient été naguère condamnées à disparaître. On les a sauvées. Mais elles sont bariolées d'affiches et de réclames. Le palais des Podestats — propriété municipale — subit le même sort, et sa belle façade est souillée par tous les marchands de chocolat et d'apéritifs. Dans les rues fréquentées par les touristes, pas un pan de mur où ne soient appliqués des tableaux de publicité.

Il semble que les particuliers et les services publics rivalisent d'ingéniosité pour enlaidir cette ville. On veut une boîte aux lettres sur la place du Forum : on la fixe de préférence sur les débris d'un temple romain. Quiconque a assisté à une course de taureaux dans les arènes a pu constater que les gradins étaient assez vastes pour contenir toute la population d'Arles ; néanmoins le *Club taurin* a cru devoir édifier le long du *podium* une affreuse tribune en bois qui défigure l'édifice antique...

Tout cela n'est point irrémédiable. Une municipalité moins barbare supprimera peut-être un jour les affiches et les placards. Pour faire dis-

paraître et la boîte aux lettres et la tribune du *Club taurin d'Arles,* il suffirait d'un ordre du service des monuments historiques, puisque les monuments antiques d'Arles sont, tous, classés. Mais qu'il est donc mélancolique de se promener à travers les rues du vieil Arles et d'y apercevoir, à chaque pas, les traces d'un irréparable désastre !

Elles sont charmantes, ces rues étroites qui s'entrecroisent et s'enchevêtrent pour couper l'élan du mistral ennemi. On y rencontre encore des façades élégantes, des portes exquises, de beaux fragments de sculpture ; mais tout est à l'abandon, tout s'écroule et personne ne s'en soucie. La plupart des églises d'Arles sont converties en magasins ou en greniers. Le Grand Prieuré — propriété municipale, — dont la façade est d'un si bel effet dans le tableau d'Arles vu du faubourg de Trinquetaille, tombe en ruine. Le plus triste et le plus scandaleux, c'est l'état où sont laissés les restes du couvent des Dominicains. Le cloître a été naguère abattu pour faire place à l'usine des eaux de la ville, usine que, d'ailleurs, on parle déjà de transporter ailleurs.

Comme je cherchais à m'orienter au milieu des ruines de ce monastère, un Arlésien m'aborda. Il me proposa d'entrer dans son logement formé par une des dépendances de l'ancien

cloître et de m'y faire voir une « vieille peinture ». Je le suivis dans une petite salle voûtée où l'on distinguait en effet sur la muraille les restes enfumés d'une fresque représentant la ville d'Arles... Puis il me conduisit dans l'église dont la triple nef ogivale est ouverte à tous les vents. On y a installé des écuries. Je ne pus retenir un mouvement d'indignation en voyant ces magnifiques architectures déshonorées de la sorte : « Ah! oui, fit mon Arlésien, c'est bien malheureux de mettre des écuries dans un endroit comme celui-là ! » Et il se répandit en plaintes sur la sauvagerie de ses compatriotes. Cette révolte du goût populaire me remplissait d'aise. Enfin, me disais-je, voici un Arlésien qui comprend le prix de la beauté et la dignité des souvenirs ! Je trouvais à cet honnête Provençal une âme vraiment florentine. Mais il ajouta simplement : *Et l'on ferait là dedans un si beau café chantant!*

Tandis que la pauvre ville d'Arles se transforme ainsi peu à peu en un véritable amas de décombres, des monuments antiques sont réparés, récurés et remis à neuf avec un zèle peut-être excessif.

On a déblayé l'amphithéâtre qui contenait encore, il y a moins d'un siècle, tout un quartier de la ville avec ses rues, ses places et ses églises. Je n'ose pas dire que je le regrette,

craignant qu'un tel blasphème ne déchaîne contre moi la fureur des archéologues. Du moins on aurait pu se contenter de conserver les ruines de ces arènes. Lentement on les rebâtit, telles qu'elles étaient au temps des Romains. A mesure que cette restauration avance, le monument perd de sa beauté. Un jour on verra se dresser à cette place un amphithéâtre tout neuf. Alors on trouvera que les quatre tours carrées qui, depuis le moyen âge, dominent l'édifice, forment un contraste déplaisant avec cet amas de pierres neuves. Et on les abattra... mais on respectera la tribune du *Club taurin d'Arles*.

Dans le théâtre, on ne parla d'abord que de dégager les arcs du pourtour. Puis on en rebâtit quelques-uns. On continue de maçonner çà et là, et tout doucement, sans le proclamer trop haut, on s'achemine vers la restauration.

Du palais de Constantin, il ne restait que des débris utilisés dans des constructions privées. On a commencé par acquérir les immeubles les plus voisins du Rhône, puis dégagé quelques pans de mur et l'abside voûtée du palais, puis restauré ces ruines en s'efforçant de leur rendre leur physionomie primitive. On n'est encore parvenu qu'à leur donner l'air d'une construction toute neuve, car les parties rebâties sont aussi importantes que les parties anciennes. Ce

qui rend plus désagréable — et même un peu comique — l'aspect de l'abside, ce sont les vitrages dont on a garni les ouvertures pour mettre la restauration à l'abri des averses et du mistral. Carreaux et châssis sont-ils bien romains ? Ce détail archéologique est d'ailleurs insignifiant. L'important est que la restauration de l'abside a déjà coûté plus de quarante mille rancs. Et l'opération ne fait que commencer. « Il y a encore, me disait le gardien du palais, près de quarante immeubles à exproprier ! » Que d'argent dépensé, pour dégager quelques vieilles murailles, divertir les archéologues et exercer la sagacité d'un architecte !

Si toute espèce de « restauration » me semble superflue, je ne méconnais pas l'intérêt scientifique que peut présenter l'étude de ces débris d'architecture antique. Mais comment ne pas songer que les sommes nécessaires à de tels travaux sont puisées dans la caisse des Monuments historiques, qu'il y a dans Arles — et par toute la France — d'admirables édifices près de s'écrouler faute de quelques menues réparations et qu'on les laissera périr, tandis que l'on démolit tout un quartier pour mettre au jour quelques blocs de maçonnerie romaine ?

17 mars 1905.

LA VÉNUS D'ARLES

(Musée du Louvre.)

II

LA VÉNUS D'ARLES

Dans sa séance du 27 octobre 1911, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a entendu une intéressante communication de M. Héron de Villefosse au sujet de la Vénus d'Arles. Le savant conservateur du musée des Antiques a conté qu'un jeune architecte, M. Jules Formigé, découvrit naguère à Arles un moulage jusqu'à présent nconnu de la célèbre statue, telle qu'elle était avant les restaurations exécutées par Girardon. Il suffirait, selon lui, de jeter les yeux sur cette reproduction en plâtre pour s'apercevoir que, non content de refaire à sa fantaisie les parties disparues de la sculpture, l'artiste du XVII^e^ siècle a retaillé, diminué le corps et les draperies, altéré les formes, aboli la beauté de l'œuvre primitive. M. Frédéric Mistral a protesté contre les conclusions de M. Héron de Villefosse.

Nons avons sous les yeux la photographie du moulage d'Arles et celle de la statue du Louvre, et, tout de suite nous sommes tentés de donner raison à M. Héron de Villefosse :

le marbre fait pauvre figure à côté du plâtre, et il semble que le restaurateur ait déshonoré un authentique chef-d'œuvre de la statuaire grecque du IVe siècle. Néanmoins, il serait peut-être téméraire de se prononcer avant d'avoir vu le moulage même.

En attendant, voici quelques notes sur la découverte de la Vénus d'Arles, son transport à Versailles et les controverses auxquelles se livrèrent les archéologues du XVIIe siècle à propos de la déesse représentée par cette statue. L'histoire est amusante ; puis, chemin faisant, nous apprendrons en quelles circonstances fut exécuté le moulage retrouvé par M. Jules Formigé.

***

Le 5 juin 1651, des ouvriers qui travaillaient à creuser une citerne dans la cour de l'ancien Collège d'Arles déterrèrent une tête de femme en marbre. Informés de la trouvaille et frappés de la beauté de cette sculpture, les Consuls firent continuer les fouilles au même endroit, et l'on sortit de terre le corps, puis les cuisses drapées, puis les pieds tenant à leur base; il fut impossible de retrouver les bras.

La maison de l'ancien Collège appartenait depuis deux ans à un prêtre bénéficiaire appelé Brun. Elle s'élevait sur les ruines de ce théâtre

romain dont il subsiste deux admirables colonnes. En ce temps-là les archéologues d'Arles prenaient cet édifice pour un temple de Diane ; aussi la figure trouvée à cette place passera-t-elle tout d'abord pour celle de Diane. Les Consuls l'achetèrent à M. Brun pour la somme modeste de 61 livres, et la placèrent, à l'hôtel de ville, dans une belle armoire, faite exprès.

Cinq ans plus tard, noble François de Rebatu, conseiller du roi et de la ville d'Arles, personnage renommé pour sa connaissance des antiquités, composa un mémoire pour décrire la statue et prouver que c'était bien une Diane. Ses raisons n'étaient pas très solides. Il soutenait, par exemple, que la déesse portait au bras gauche un bracelet où l'on remarquait une sorte de chaton, que certainement une pierrerie y avait été enchâssée, que cette pierrerie ne pouvait être qu'une topaze, car la topaze est la pierre de Diane, puisqu'elle croît et décroît comme la lune et que, refrénant l'ire et la luxure, elle est l'emblème de la chasteté. Il observait aussi qu'un petit trou creusé dans la coiffure, au-dessus du front, avait, sans nul doute, servi à fixer un croissant.

Les Arlésiens n'en demandèrent pas davantage, ils firent graver le nom de Diane sur la base de la statue, heureux de posséder chez eux une œuvre qui personnifiait si bien la vertu des

belles Arlésiennes. La Diane demeura trente-trois ans dans son armoire où la venaient visiter et admirer les connaisseurs.

Elle en sortit en 1684. Le coadjuteur J.-B. de Grignan, qui savait son métier de courtisan, convainquit les consuls d'Arles qu'ils se rendraient le roi à jamais favorable s'ils lui donnaient la fameuse statue. Le premier consul Jacques de Grille, seigneur de Roubiac et d'Estoublon, se chargea d'aller à Versailles. Le roi, enchanté du présent, gratifia Jacques de Grille d'une chaîne d'or et d'un médaillon qui valait plus de deux mille livres ; et il ajouta ces paroles de remerciement : « Monsieur, vous pouvez assurer, Messieurs d'Arles que j'ai été bien touché de la joie et de l'empressement qu'ils m'ont témoignés pour me faire plaisir en me donnant leur statue, vous pouvez leur dire de ma part que je leur en sais bon gré et que je leur ferai tout ce que je pourrai dans toutes les occasions qui se présenteront. » Le sculpteur Jean Dedieu et le commissaire général des troupes royales en Provence transportèrent la statue à Paris, au mois de mai 1684.

Il paraît que le roi tint assez mal ses promesses, car, trois ans après, le coadjuteur d'Arles était obligé, pour défendre sa ville, de rappeler le don de la statue : « Avec quelle joie, disait-il, n'a-t-elle pas envoyé la statue de *Vénus* au roi,

lorsqu'elle a cru par là lui plaire ! Sacrifice, pourtant, de la chose du monde la plus chère et la plus précieuse à ses habitants ! »

La Diane était donc alors devenue une Vénus. Comment s'était opérée la métamorphose ?

***

Dès 1680, M. Terrin, conseiller du roi au siège d'Arles, antiquaire beaucoup plus avisé que Rebatu, avait réfuté l'opinion de ce dernier, et démontré que la précieuse statue était une Vénus ; il avait là-desus composé un ingénieux opuscule intitulé : *Entretiens de Musée et de Callisthène sur la prétendue Diane d'Arles.*

En voici le début :

« La curiosité dont Musée se fait un plaisir pour tout ce qui nous reste de beau des anciens, lui avait depuis longtemps inspiré le dessein d'avoir chez lui une statue parfaitement égale à celle qui est conservée dans l'hôtel de ville d'Arles, et qui fut trouvée sous terre, il y a environ trente ans. Comme elle est d'une extrême beauté et qu'en cet art tous les anciens ont surpassé tous les modernes, un sculpteur, pour excellent qu'il soit, ne lui en aurait fait qu'une copie infidèle, et il ne pouvait se satisfaire là-dessus qu'en la faisant mouler ; cependant, un ouvrier d'Italie, qui heureusement, était alors

dans la ville, s'étant engagé de l'exécuter avait tenu sa parole avec tant d'adresse et de fidélité qu'il avait formé une figure de plâtre non seulement aussi juste et aussi régulière que l'antique, mais encore beaucoup plus agréable à cause de sa blancheur et de l'égale beauté de sa matière.»

Telle est, on n'en peut guère douter, l'origine du moulage que M. Jules Formigé vient de retrouver à Arles. C'est ce plâtre exécuté par un ouvrier italien pour M. Terrin, avant que la statue ne partît pour Paris, qui va servir d'objet à l'entretien de l'archéologue et de son ami Callisthène.

« Cette figure qu'il avait placée au fond de sa salle avait, durant plusieurs jours, fourni le sujet à l'admiration de tous les connaisseurs ; et une après-midi il la regardait lui-même avec des yeux enchantés et se laissait emporter avec plaisir au charme que les curieux découvrent dans ces sortes d'ouvrages, lorsque Callisthène, un de ses plus chers amis, entra dans ce lieu par une agréabe surprise : c'était un conseiller d'une cour souveraine du royaume qui revenait d'Italie, curieux comme lui en statues, en bijoux antiques et en médailles, connaissant le fin de la peinture, de la sculpture et des plus beaux arts, et éclairé d'ailleurs d'une très profonde érudition... »

Ce personnage de Callisthène est peut-être

une invention de Terrin, qui voulut ainsi donner à ses considérations archéologiques le tour plus vif et plus divertissant du dialogue. Mais il est bien joli le tableau de ces deux magistrats férus de mythologie, échangeant de doctes et agréables propos dans l'ombre fraîche de la grande salle : les volets d'une des fenêtres sont entr'ouverts, la lumière se joue sur le corps de la déesse, et, ravis de tant de beauté, Callisthène et Musée causent avec la bonne grâce de deux hommes de goût qui se donnent l'un à l'autre les raisons de leur commune opinion en se communiquant des remarques, des souvenirs et des textes. Le ton de ces savants est parfaitement aimable, rien de l'*odium archeologicum*.

D'abord, ils éprouvent le même scrupule : ils se rappellent que « le pape Adrien X faillit à faire effacer de la chapelle du Vatican le jugement de Michel-Ange » ; mais d'autres papes furent moins rigoureux. « Au reste, dit Callisthène, n'appréhendons rien des charmes de cette Armide ; quelque grands qu'ils soient, ce qu'ils avaient de dangereux a cessé avec le paganisme et, grâce aux lumières de la véritable religion et à notre probité, nous pouvons les admirer aujourd'hui sans crainte d'en devenir les adorateurs. »

La conscience en repos, ils s'abandonnent à la joie d'admirer. Écoutez Callisthène, et

remarquez, en passant, certains traits du dithyrambe que l'on comprendrait mal, si l'on ne connaissait que le marbre de Girardon, mais qui se peuvent expliquer à la vue du moulage primitif :

« Je vous avoue, poursuivit-il, que Rome n'a rien de plus beau ; cette nudité qui peut passer pour modeste auprès de la Vénus de Médicis enlève d'abord les yeux et l'imagination ; cette gorge si admirablement taillée, cet estomac serré sous ces deux petites collines qui sont élevées et séparées avec une si juste proportion ; ces côtés longs et amples qui forment la beauté et la grandeur de sa taille ; ce ventre qui en s'arrondissant se tourne avec tant de grâce vers la hanche gauche pour donner à la figure cette forme de serpent ou de flamme qui a été observée par tous les grands maîtres ; la distinction des parties qu'on découvre presque toutes à travers l'embonpoint et la fraîcheur de ce corps ; la tendresse et la douceur du nu qu'on prendrait pour de la plume ou du lait, suivant les termes d'Apulée ; tout cela, cher Musée, fait un assemblage de beautés singulières qui pourrait faire l'école des plus grands sculpteurs, comme le *Torso* de l'Hercule du Belvédère faisait celle de Michel-Ange. »

Suit une longue et charmante comparaison entre la Vénus d'Arles et la Vénus de Médecis.

Callisthène fait remarquer que, selon Aristote, une femme ne peut avoir rang parmi les belles si elle n'est d'une haute stature : la Vénus d'Arles a six pieds, donc la Vénus de Médicis, qui est de taille médiocre, est moins belle. Mais Musée réplique : « Le sentiment d'Aristote ne serait pas peut-être suivi dans les académies de peinture où l'on ne s'attache qu'à la beauté des proportions ; et, suivant le sens d'un autre savant, une petite femme vaut mieux qu'une grande, parce que de deux maux dont on ne peut se passer, il faut toujours choisir le plus petit. » Callisthène vaincu n'insiste pas, et les deux interlocuteurs sont d'accord pour reconnaître que la Vénus de Médicis est une « galante et coquette de profession qui met en feu tout ce qu'elle approche, et qui toute nue fait une profusion effrontée de ses plus secrètes beautés », tandis que la Vénus qu'ils ont sous les yeux montre un air grand, noble et majestueux : son port est d'une reine et la « langueur et la douce mélancolie » empreintes sur son visage marquent « qu'elle ressent plus d'amour qu'elle n'en donne ».

Après ce long parallèle ils se demandent si l'on peut considérer cette image comme celle de Diane. La nudité de la statue leur semble contraire au caractère et aux occupations de la déesse : la pudique Diane est en général repré-

sentée vêtue « d'une espèce de robe de volants », et la lourde draperie dont la sculpture a ici enveloppé les jambes de son modèle serait bien embarrassante pour une chasseresse. « Étant nue jusqu'au nombril, ce ne peut être une Diane qui faisait ses plus grands plaisirs de la chasse, de la pudeur et de la chasteté. » Cependant, Musée, par souci d'impartialité ou pour se donner le plaisir d'une exquise citation reconnaît qu'il y a eu des Dianes nues, et il traduit une épigramme de l'*Anthologie* qui semble « faite exprès pour notre statue ». Elle est délicieuse, la traduction de Musée :

« *Diane où sont tes flèches et ton arc? Où est le carquois que tu portes d'ordinaire au col? Où sont tes souliers de chasse? Ton agraffe d'or? et ta robe de pourpre relevée jusqu'aux genoux?*

— *Tout ce que tu viens de dire, répond la déesse, c'est mon habit de chasse; mais pour recevoir des sacrifices, je me présente à l'encens et aux victimes de la manière que je suis.* »

Et il ajoute : « Ne diriez-vous pas que le poète a vu notre statue, qu'il a été persuadé que c'était Diane, qu'il a voulu rendre raison de sa nudité, et qu'il a fait ces vers pour être gravés sur le piédestal de cette figure? » Il n'en paraît pas moins à Callisthène, comme à Musée, que la nudité de la statue annonce plutôt Vénus que Diane.

A ce premier argument, ils en ajoutent beaucoup d'autres : le sculpteur n'a orné sa statue d'aucun des attribus de Diane ; l'expression de la figure, son « air doux et languissant » révèlent « un cœur profondément blessé des flèches de l'Amour » ; le bracelet que l'on voit au bras gauche n'était point dans l'antiquité la parure d'une vierge ; d'autres Vénus qui sont conservées à Rome présentent de frappantes analogies avec la Vénus d'Arles ; enfin, les ruines au milieu desquelles la statue a été trouvée sont celles non pas d'un temple, mais d'un théâtre, et il est aussi naturel de rencontrer en un pareil lieu une Vénus qu'il serait étrange d'y découvrir une Diane.

Comme Terrin a depuis longtemps gagné son procès, il est inutile d'insister sur ces diverses raisons ; mais citons encore un passage de l'*Entretien*. Ces badinages mythologiques nous semblent maintenant un peu puérils, mais le tour en est si agréable, le style si élégant :

« Cet amour de la campagne lui faisait négliger sa tête et sa coiffure, qui sont les idoles des femmes, et elle (Diane) laissait d'ordinaire ses cheveux épars... En effet, lorsque les nymphes, chez Ovide, déshabillaient Diane, qui se voulait baigner après la chasse, une de la troupe lui retrousse avec un nœud ses cheveux épars... Et quand Vénus chez Virgile, se déguise en

chasseresse pour parler à Enée, elle délie ses cheveux...

Namque humeris de more habilem suspenderat arcum
Venatrix dederatque comam diffundere ventis.

Et cela la fit prendre pour Diane.

Ovide parlant de Daphné qui imitait toutes les manières de Diane, ne manque pas d'ajouter :

Innuptæque æmula Phœbes
Vitta coercebat positos sine lege capillos.

» Ce qui montre que si quelquefois Diane contenait ses cheveux avec un ruban, il y paraissait toujours de sa négligence, et une espèce de désordre qu'elle affectait et qu'elle faisait encore pratiquer à toutes les nymphes de sa troupe. C'est ainsi que Claudien les décrit :

Incomptæ pulchræque tamen.

Et plus bas :

Sine lege coma.

Jugez, mon cher Musée, si une coiffure si galante que celle de votre figure a du rapport à une déesse de cette humeur, et si ces cheveux frisés rangés avec tant de soin, ce double ruban qui marque d'avoir été enrichi d'une pierre pré-

Cliché de M. Jules Formigé.

LA VÉNUS D'ARLES

Moulage de la statue avant la restauration.

cieuse vont bien de concert avec cet air négligé dont elle se distinguait et avec cette aversion qu'elle avait pour toutes les galanteries du sexe. Pour moi, je m'assure que ni la déesse qui ne respirait que les bois, la course et la chasse n'aurait pas assez de patience, pour se laisser aussi bien coiffer, ni qu'aucune de ses nymphes ne l'aurait su si bien faire.

» Reconnaissons plutôt la mère des Amours à cette coiffure qui répond si juste à celle dont Claudien nous a fait le portrait.

« Le poète Anacréon qui n'était pas moins de la cour de Vénus que de celle de Bacchus, dans l'éloge de cette déesse, lui fait le plus grand honneur des agréments et de la beauté de sa coiffure. Et Lucien qui avait si souvent sacrifié à Vénus et aux Grâces ne manqua pas dans son livre des Amours de mettre parmi les adresses qu'inspirent au sexe ces enfants voluptueux, le soin extraordinaire de friser et de ranger ses cheveux et d'accommoder sa coiffure... »

*
* *

Comme Terrin était, en Provence, « l'arbitre de toutes les contestations savantes » et que son érudition était estimée des plus célèbres archéologues, les Vaillant, les Spon, les Patin, et les Spanheim, son *Entretien* fit grand bruit. Un

jésuite, le P. Daugières, soutint la thèse contraire, et les poètes d'Arles rimèrent des épigrammes comme celle-ci :

Silence, Callisthène, et ne dispute pas,
Tes sentiments sont trop profanes.
Dans Arles, c'est à tort que tu cherches Vénus.
L'on n'y trouve que des Dianes.

L'Académie royale d'Arles se mit tout entière du côté du P. Daugières et, même après que la statue eût été envoyée à Versailles, continua de revendiquer pour Arles l'honneur d'avoir offert une Diane et non une Vénus. Elle députa donc un de ses membres, M. Claude-Charles Guyonnet de Verteron auprès de l'Académie française pour demander à celle-ci « de trancher sur le différend ».

Ce Verteron était un très médiocre écrivain, auteur d'un discours sur le *Mérite des dames ;* il avait était admis dans l'Académie d'Arles grâce à la protection du duc de Saint-Aignan, fondateur de cette Compagnie. Il accepta la mission de plaider la cause de Diane, et, le 25 août 1684, fut introduit à l'Académie française. Le procès-verbal rapporte qu'il fit « un discours avec son éloquence ordinaire. » Mais l'Académie se garda de prendre parti dans la dispute des antiquaires, comme on le voit par la lettre que son secrétaire adressa au duc de Saint-Aignan :

« Nous n'avons pas cru, écrivait ce secrétaire, qu'il fût à propos de répondre autrement que par des civilités et des témoignages de reconnaissance à la proposition de Messieurs de l'Académie d'Arles. Vous savez bien que l'Académie française ne doit point faire de ces décisions qu'on lui demande, et nous sommes persuadés qu'il n'y aura rien à ajouter à celle de ces Messieurs, qui sont tous très éclairés et gens d'une profonde érudition... »

L'Académie française avait toutes sortes de raisons pour se dérober : la meilleure était que le roi lui-même venait de s'instituer juge de la querelle.

Louis XIV prit l'avis de Le Brun et de Bouchardon, se fit présenter par Girardon un petit modèle en cire de l'antique restauré, et décida que la statue était celle de Vénus. Dès lors, il ne fut plus question de Diane, ni à Arles, ni à Versailles. Verteron lui-même rima en français et en latin des vers pour célébrer le jugement du roi, et publia qu'il avait défendu une opinion très ridicule par égard pour ses confrères d'Arles, mais que, *in petto*, il avait toujours tenu pour Vénus. « L'auguste pacificateur de l'Europe, disait-il, est devenu celui du sacré vallon. »

Colbert ordonna au commissaire général des troupes royales de Provence de faire de nou-

velles fouilles dans la cour de la maison de l'ancien collège d'Arles, avec l'espoir de découvrir les bras de la statue. On recueillit ainsi des chapiteaux, des fragments de colonnes et de corniches, qui sont maintenant au musée lapidaire d'Arles, mais les bras restèrent introuvables, et, comme il eût paru inconvenant de placer à Versailles une sculpture mutilée, Girardon fut chargé de restaurer et de compléter la figure de Vénus.

On sait comment il s'en est acquitté. Il refit l'extrémité du nez, un des bouts de la bandelette, le bras droit, l'avant-bras gauche, une grande partie de la draperie, l'orteil du pied droit. Afin que désormais personne ne s'y trompât, il mit dans les mains de la déesse les traditionnels attributs de Vénus, une pomme et un miroir. L'œuvre antique ainsi restaurée fut placée, le 16 avril 1685, dans la galerie des Glaces; elle y fut posée sur un piédestal en saillie, à l'entrée du salon de la Guerre, comme pendant d'un autre antique qui représentait Bacchus. Elle demeura à Versailles jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle, puis fut apportée au Louvre.

Elle y est restée. A plusieurs reprises les Provençaux ont demandé qu'elle leur fût rendue, alléguant que sa vraie place est dans le musée d'Arles. Naturellement, on ne les a pas écoutés. Les jours appelés par Renan où tous les musées

restitueront leurs larcins, ne sont pas encore venus.

En attendant, que les Arlésiens fassent bonne garde autour du précieux moulage que le savant M. Terrin eut la prudence de commander à un ouvrier italien. Le plâtre pourrait bien, un jour, venir rejoindre le marbre à Paris.

*
* *

La découverte du moulage d'Arles a attiré l'attention sur l'absurdité de certaines restaurations. Si elle pouvait engager le public à méditer sur l'absurdité de *toutes* les restaurations !

Le traitement que Girardon fit subir à la Vénus d'Arles est aujourd'hui un objet de scandale pour les amateurs. Cette façon de restaurer les antiques, mise à la mode par les sculpteurs de la Renaissance italienne, paraissait la plus naturelle et la plus légitime aux artistes d'autrefois, et il y a seulement une quarantaine d'années que l'on se décide à conserver tels quels les fragments de sculpture trouvés dans des fouilles. Maintenant, personne n'oserait parler de refaire le nez, les bras ou la draperie d'une statue mutilée. Cependant les mêmes qui se montrent si sévères aux restaurateurs de statues continuent d'approuver les restaurateurs d'architectures. Pourquoi ne pas accorder le même res-

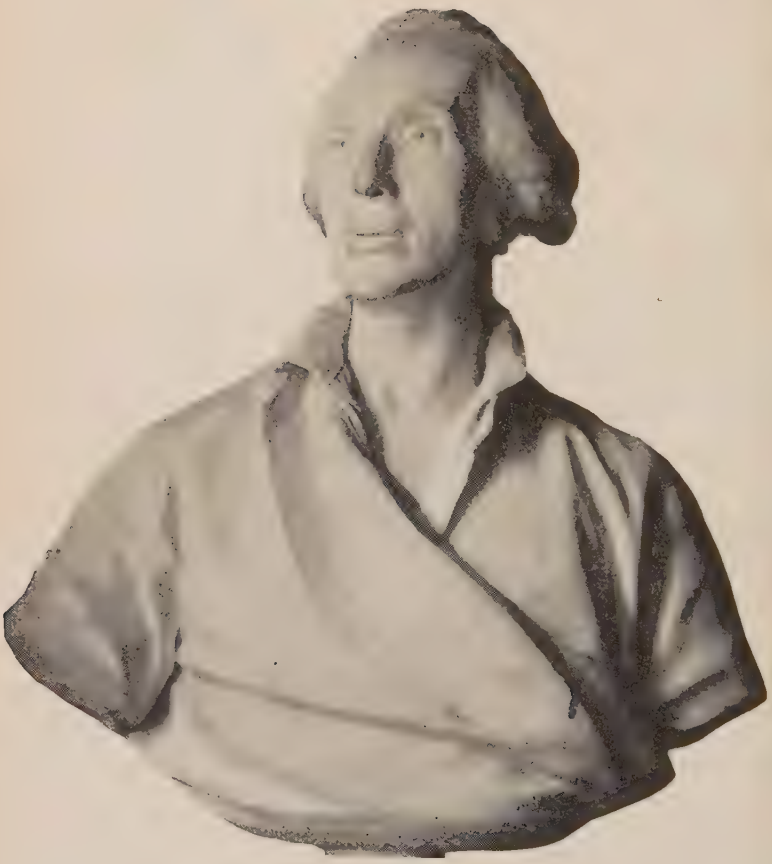
pect à tous les débris du passé? On juge que c'était un sacrilège de défigurer un marbre grec pour le faire servir à la décoration d'une galerie de Versailles, et on laisse des architectes relever les ruines des théâtres d'Arles ou d'Orange et y tailler des gradins neufs, afin que des tragédiens du XX^e^ siècle puissent hurler des alexandrins du XVII^e^ dans un décor pseudo-classique.

En quoi les monuments sont-ils moins vénérables que les statues?

10 novembre 1911.

IV

AIX



BUSTE DE MÉJANES

Par Houdon.

IV

AIX

Je vais, je le sais, attirer sur moi le courroux des Marseillais. Mais quand on revient d'Aix, quand, quelques jours durant, on a goûté l'élégance et le charme pénétrant de la vieille cité provençale, il faudrait être ingrat pour ne point la défendre contre ceux qui veulent la découronner de sa dernière gloire. Il faut laisser à Aix ses Facultés de droit et des lettres. Si elle ne les possédait déjà, on devrait les lui donner. Nulle autre ville ne semble mieux faite pour abriter une Université et offrir à l'étude un asile de silence, de recueillement et de beauté.

« Cette ville est tout à fait jolie et la plus jolie de France, après Paris », disait Charles de Brosse, quand il traversait la Provence pour se rendre en Italie. Depuis ce temps, la « plus jolie ville de France » a déchu. La capitale est devenue une sous-préfecture ; une modeste Cour d'appel a remplacé le Parlement ; les rues que remplis-

sait jadis la multitude des chaises à porteurs dorées et armoriées, sont maintenant désertes ; les passants sont rares sous les arbres du cours ; seul, le bruit des fontaines interrompt le silence solennel des places publiques. Mais le décor du passé n'a pas disparu, et les façades superbes des vieux hôtels manifestent toujours les magnificences d'autrefois. Aix n'est point aujourd'hui la plus jolie ville de France, il y a trop de tristesse dans le déclin d'une grande cité ; mais, avec ses architectures, ses statues et ses livres, elle reste un lieu incomparable de bonne rêverie et de travail sans fièvre. On y respire l'air le plus subtil qui soit en France, puisque c'est l'air de la Provence ; mais la mélancolie même des choses y incline au sérieux ; on peut y subir l'exaltation du grand soleil et le coup de fouet du mistral, sans y perdre la faculté de réfléchir ; tout y déconseille la tumultueuse paresse des Marseillais. Et voilà une première raison d'hygiène intellectuelle pour entretenir à Aix un foyer d'étude et de science.

Ce n'est point le seul titre de cette ville à l'honneur qu'on lui veut aujourd'hui disputer.

Il est une qualité qu'il faut à tout prix restituer à l'imagination française, c'est le goût. Ce mot-là fit longtemps sourire ou s'indigner les romantiques et leurs descendants. Mais, on a fini par apercevoir les désastres qu'a entraînés cette stu-

pide dérision. On s'efforce maintenant de renouer les traditions interrompues, de rendre à la nation ce sens de l'élégance, de la mesure, de l'harmonie qui, jadis, fut la plus certaine et la plus enviée de ses gloires ; on crée des chaires ; on fonde des sociétés ; on multiplie les musées ; on met sous les yeux de la foule des œuvres d'art, afin d'éveiller en elle l'instinct de la beauté. Les discours et les leçons peuvent être efficaces ; les musées et les expositions ne sont pas sans vertu, encore que l'abus qu'on en fait présente de grands périls. Mais le meilleur et plus sûr des enseignements est encore celui des choses parmi lesquelles nous vivons. Il n'est pas indifférent de savoir quelle ville sera le séjour des jeunes gens, à l'âge où se forme leur sensibilité. Or, par la décoration de ses façades, par le dessin de ses rues, par la grâce de ses places, par la délicate harmonie de ses aspects, Aix donne aux étudiants de ses Facultés une leçon de goût inoubliable.

* * *

D'autres villes peuvent posséder des chefs-d'œuvre plus nombreux et plus rares. Aucune n'est par elle-même une œuvre d'art aussi parfaite, aussi complète. Ailleurs, les siècles ont laissé derrière eux des disparates ; ou bien les

quartiers anciens ayant été abandonnés ne sont plus que ruines, ou bien les fameuses « exigences de la vie moderne » ont altéré, dénaturé le caractère de la cité de jadis. Ici, les vivants continuent d'habiter les logis de leurs ancêtres. La richesse a diminué, le luxe s'en est allé ; mais les Aixois ont conservé — par nécessité ou par fidélité — les demeures anciennes. J'ai vu des plans d'Aix au XVIII^e^ siècle. L'ancien palais des comtes de Provence, où siégeait le Parlement, a été rasé à la veille de la Révolution ; au siècle dernier, on a démoli les remparts ; les ormeaux du cours ont été remplacés par des platanes ; quelques noms de rues ont été sottement changés ; voilà les seules transformations de la ville, Mirabeau s'y reconnaîtrait.

Sur les places irrégulières, parmi les verdures des grands arbres, se dressent toujours les fontaines, les exquises fontaines d'où jaillit l'eau pure et transparente des vieux aqueducs de Marius. Aix devait ces jolis monuments à la gloire de ses fondateurs ; car, sans leur prévoyance, elle serait, en dépit de son nom, morte de soif, au milieu de sa campagne aride et pierreuse.

Un fût de colonne romaine dressé sur un piédestal que décorent des mascarons et des guirlandes, et que couronne une sphère où s'enroule un rameau de laurier, forme la fontaine de la

place de l'Hôtel-de-Ville. Quatre inscriptions latines y célèbrent Marius qui fit les aqueducs, M. le duc de Villars en présence de qui fut érigé le monument, les consuls qui en décidèrent la construction et la municipalité qui, sous Louis XVIII, le restaura. Et c'est une joie de déchiffrer toutes ces choses pompeuses sur la place où se tient le marché aux raisins...

Et les sculptures et les inscriptions de la fontaine de la place des Prêcheurs ! Cette place qui donnait jadis accès au Palais des comtes de Provence était le rendez-vous des badauds et le marché aux nouvelles. Au XVIII^e^ siècle, fut élevé le monument singulier que l'on y voit encore. Des quatre angles de la fontaine, l'eau coule dans le bassin ; au sommet du piédestal, des plaques de marbre, des inscriptions, des guirlandes, des médaillons et quatre lions au muffle bonasse qui, accroupis, soutiennent sur leur dos une longue aiguille de pierre ; au sommet, sur une sphère, perche un aigle, les ailes déployées. Cette fois, les personnages dont la gloire est commémorée en un beau latin lapidaire, sont le proconsul Sextius, Charles III d'Anjou, Louis XV et le comte de Provence, qui, plus tard, fut Louis XVIII.

La plus précieuse de toutes ces fontaines, c'est celle des quatre Dauphins ; sa grâce est incomparable. Elle s'élève à un petit carrefour qu'om-

bragent quatre marronniers, et que domine la terrasse d'un des plus beaux hôtels d'Aix ; au bout de l'une des rues qui débouche sur la place, surgit l'admirable flèche de pierre de l'église Saint-Jean ; d'un autre côté, on entrevoit les ombrages du cours. C'est un coin délicieux de silence et de fraîcheur, un de ceux où l'on est le mieux pour goûter le charme d'Aix.

Que c'est donc joli, une jolie fontaine, et que c'est donc beau, une belle inscription !

A la vue de toutes les statues disgracieuses et énormes dont on encombre nos villes, combien nous regrettons le temps où l'on se contentait d'égayer les rues du murmure d'un filet d'eau jailli de la bouche d'un dieu marin ou d'un dauphin ! Et s'il faut, à toute force, consacrer nos gloires par le marbre ou la pierre, que ne suit-on l'exemple des Aixois ? Voulant élever un monument au peintre Granet, ils dressèrent, au milieu d'un bassin, une colonne de marbre, débris d'un temple païen, et ils surmontèrent le chapiteau du buste de l'artiste. Rien ne peut égaler l'élégance de cette colonne votive, et les enfants, qui vont puiser de l'eau à la fontaine, apprennent ainsi à épeler le nom de l'artiste dont on a voulu célébrer la mémoire.

* * *

Des richesses qui étaient jadis accumulées dans les vieux hôtels d'Aix, la plupart ont disparu ; des collections de tableaux ont été dispersées ; des boiseries ont été enlevées ; des rampes d'escalier ont été transportées chez des millionnaires de Paris ou de Londres. Cependant les grands escaliers majestueux et hardis n'ont point perdu leurs admirables moulures ; toutes les peintures des plafonds n'ont pas été arrachées ; dans les vestibules, on trouve des fontaines délicatement sculpées ; il y a encore quelques magnifiques appartements ; enfin, les vieux logis ont gardé leurs façades, et leurs charmants mascarons.

Ces façades ont entre elles de vagues affinités de style. Mais, qu'on les regarde de plus près, elles offrent une miraculeuse variété. Les architectes provençaux avaient l'imagination abondante. On a souvent dit que toutes ces maisons étaient bâties à l'italienne. Il est certain que, à chaque pas, dans les rues d'Aix, on est arrêté par des réminiscences de Gênes, de Vérone, de Florence ou de Rome. La délicieuse maison Renaissance de la rue Aude fait penser au palais Ruccellaï de Florence. Les grandes façades de Puget, avec leurs longs pilastres et leurs puissantes corniches, sont d'inspiration italienne, bien qu'on y reconnaisse à je ne sais quoi de véhément et d'excessif le génie particulier de

l'artiste provençal. Cependant cet italianisme est moins visible dans les constructions du XVIII^e siècle, par exemple dans cet hôtel de Panisse dont la façade a tant de majesté, mais aussi tant de grâce et de sobriété. D'ailleurs ce qui est éminemment original, non plus même provençal, mais purement aixois, dans l'Aix du XVIII^e siècle, c'est la décoration sculpturale.

Les mascarons placés au-dessus des fenêtres ou bien au-dessus des portes d'entrée, les encadrements de ces portes sont d'une fantaisie délicate, et l'on y reconnaît la main ou l'influence d'un artiste, qui ne devait rien à l'Italie.

Il s'appelait Jean-Pancrace Chastel. Né à Avignon, en 1726, il vint très jeune à Aix et y passa toute sa vie. Il y mourut pauvre, à l'hospice où il avait été recueilli par charité, en 1793. Il s'était marié deux fois et avait eu un fils. C'est à peu près tout ce que l'on sait de sa biographie[1].

Il n'avait point de génie, il n'a point laissé de chefs-d'œuvre; mais Aix lui doit une part de sa beauté. Si ses statues ou ses grands bas-reliefs (la Vierge de la Madeleine d'Aix, le mausolée de Reillane au musée) attestent une certaine habileté de main et un goût malheureux pour les pires conventions du temps, il était un déco-

1. Voir sur Chastel une intéressante étude de M. Honoré Gibert, conservateur du musée d'Aix.

rateur de premier ordre. Il a exécuté les sculptures de la fontaine de la place de l'Hôtel-de-Ville, dessiné et décoré la fontaine de la place des Prêcheurs, sculpté les mascarons de la Halle aux Grains et le fronton du même édifice (*le Rhône et Cybèle*), travaillé à un grand nombre d'hôtels particuliers.

Pendant plus de quarante années, Chastel tailla des masques aux portes et aux fenêtres des Aixois, composa des moulures pour leurs escaliers et leurs plafonds.

Aix était alors sous l'autorité du duc de Villars, qui fut le dernier gouverneur de Provence : c'était une cervelle assez creuse et assez vaine (si nous ne le savions déjà par le témoignage de ses contemporains, le portrait de Latour que l'on voit au musée d'Aix suffirait à révéler le néant du personnage) ; mais il se piquait de protéger les beaux-arts. Nobles et parlementaires donnaient de l'ouvrage à Chastel. Le duc, en mourant, fonda à Aix une école de dessin où Chastel enseigna ; celui-ci prit dès lors le titre de professeur de « sculpture de la province, » et forma des élèves ; on ignore leurs noms, mais on reconnaît sans peine la manière du maître dans tous les travaux qu'ils exécutèrent sous ses ordres ou bien après lui.

Il y eut au XVIII^e^ siècle, une véritable école de sculpture aixoise, et c'est ce qui fait d'Aix une

ville à peu près unique en France ; tout son décor est d'une charmante harmonie.

* * *

Aix ne veut pas qu'on oublie que, fondée par un proconsul, elle fut le quartier général des légions de Marius. Comme elle a perdu tous ses monuments romains, comme les seuls témoins de sa glorieuse origine sont quelques colonnes dispersées et quelques pierres recueillies dans son musée, comme elle n'a même pas une ruine d'arc de triomphe, elle tient à se donner des airs latins en se composant de belles inscriptions. J'ai déjà parlé de celles qui ornent les fontaines publiques ; mais c'est partout, sous les portraits des vieux Aixois et sur les murailles des maisons, que s'exercèrent les versificateurs latins des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. On ferait un *corpus* de leurs œuvres.

J'ai recueilli deux de ces inscriptions. Elles ne sont point du même genre ; elles n'offrent point la même sorte d'intérêt.

La première est un distique d'une force et d'une plénitude admirables. Il a été placé en 1790, par un docteur en chirurgie du nom de Muraire, au-dessous d'un bas-relief mutilé, martelé, qu'on avait découvert en fouillant les fon-

dations des anciens thermes romains et qui est maintenant au musée. Le voici :

Præses Phallus abest ; erasit barbara dextra ;
Sed latet in calidis ispe Priapus aquis.

La seconde a été mise sur la muraille de la cathédrale Saint-Sauveur par les soins du chapitre, en 1808. Elle commémore un acte de vandalisme abominable. Il y avait dans l'église un oratoire très célèbre appelé la Sainte-Chapelle, qui datait du XI^e^ siècle, mais qui, selon la tradition, aurait été l'église primitive élevée à Aix par saint Maximin, lorsqu'il vint en Provence, accompagné de sainte Madeleine. Ce petit édifice avait traversé les siècles, respecté du temps et des révolutions, lorsqu'un architecte et des chanoines s'avisèrent de trouver qu'il déparait la cathédrale et le firent démolir ; puis, sur le mur de la nouvelle chapelle de Sainte-Madeleine, ils célébrèrent leur exploit.

L'inscription dit que Mgr de Cicé, évêque d'Aix et d'Arles, a érigé ce nouveau sanctuaire « plus élégamment décoré », l'ancien, moins insigne par son architecture et son antiquité que par la dévotion des fidèles, ayant été démoli,

OB OFFENDICULUM ASSYMETRIAMQUE

« Parce qu'il encombrait et troublait la symétrie ! »

« *Ob offendiculum assymetriamque !* » Voilà une inscription que l'on pourrait placer dans toutes les églises de France que des coalitions de chanoines et d'architectes ont dévastées, depuis un siècle. L'encombrement, c'est l'argument des chanoines. Le défaut de symétrie, c'est l'argument des architectes... La conclusion, d'ailleurs, reste la même, c'est qu'il faut démolir.

*
* *

Si les Aixois veulent conserver l'estime des gens de goût, ils feront bien de surveiller les ingénieurs et les entrepreneurs de publicité qui sévissent chez eux, comme ailleurs, et compromettent la beauté de la ville.

Aix n'a pas de tramways. Aix aspire naturellement à posséder des tramways. Le jour où son vœu sera exaucé, les cours et les places seront ornées d'affreuses potences et le tintamarre des cloches ou des cornes étouffera le murmure des charmantes fontaines. On se demande à la vérité à quoi pourront servir des tramways dans Aix, où il n'y a ni commerce, ni industrie, et où les gens s'en vont toujours par les rues d'un pas d'heureuse flânerie. Mais une ville sans tramways est aujourd'hui une ville humiliée. Aix aura des tramways. D'ailleurs, au premier coup d'œil, on

AIX-EN-PROVENCE

Fontaine des Quatre-Dauphins.

est tout surpris de n'en point rencontrer dans les rues. Car, de toutes parts, s'étend déjà un inextricable réseau de fils métalliques. L'œuvre de laideur est accomplie. A regarder le ciel, le ciel de la Provence, strié de lignes télégraphiques ou téléphoniques, on croirait vivre dans la plus affairée des cités industrielles... Et les ingénieurs ont été ici particulièrement agressifs ! Tous ces fils sont soutenus par d'abominables supports peints en bleu que l'on a substitués aux modestes poteaux d'autrefois. C'est aux emplacements choisis pour toutes ces ferrailles que se révèle d'une façon bien claire le dessein d'enlaidir la ville. Avec un soin extrême, on a cherché les monuments et les aspects dont on pouvait ainsi diminuer la beauté, et on les a trouvés, je vous assure. L'homme qui a marqué la place des installations télégraphiques dans Aix est doué d'un sens aigu de l'antipittoresque.

Ce n'est point tout. La place de l'Hôtel-de-Ville est un lieu charmant, avec sa fontaine et ses arbres. Les monuments qui l'encadrent sont parmi les plus précieux de la ville : d'un côté, cette belle tour de la Renaissance que couronnent des ferronneries si délicates, cet hôtel de ville du XVII^e^ siècle, où sont rangés les trésors incomparables de la bibliothèque Méjane ; de l'autre, la Halle aux Grains, que décora Chastel.

Les Aixois devraient veiller jalousement à la conservation de ce magnifique ensemble.

La tour du beffroi a failli être détruite, il y a une vingtaine d'années. Il a fallu qu'on la classât parmi les monuments historiques pour l'arracher aux démolisseurs ; mais l'hôtel de ville n'est point classé ; on a placé sur la façade un déplorable buste de la République et, dans la cour, un certain Mirabeau, qui, pour être de Truphème, sculpteur aixois, n'en gâte pas moins toutes les lignes et toutes les proportions de l'édifice. Enfin, voici le plus grave : la façade de la Halle aux Grains disparaît sous de hideuses réclames, sous les pancartes à fond bleu de tous les apéritifs et de tous les chocolats. Cela est d'une sauvagerie toute marseillaise.

Si Aix veut garder le droit d'abriter l'Université de la « province », elle doit résister aux entreprises des barbares. Qu'elle songe à l'ombre de Marius : c'est l'occasion. Mais que surtout elle pense aux convoitises des Phocéens astucieux. Elle n'a pour se défendre que sa beauté et sa silencieuse noblesse. Que restera-t-il de l'une et de l'autre, lorsque les tramways corneront sur le cours, et lorsque les vieilles façades dessinées par Puget, décorées par Chastel ne serviront plus qu'à célébrer la gloire des marchands de bicyclettes et de quinquinas ?

Elle aime à se dire l'*Athènes du Midi*. Cette dénomination est baroque ; qu'elle ne devienne pas ironique !

25 octobre 1901.

V

LA CHARTREUSE DE MONTRIEUX

ET LE CHATEAU DE VALBELLE

V

LA CHARTREUSE DE MONTRIEUX ET LE CHATEAU DE VALBELLE

I

MONTRIEUX

M. Henry Cochin publia naguère un petit livre charmant consacré à Gherardo, frère de Pétrarque. Il y mêla des renseignements inédits et des considérations neuves sur le poète lui-même. Au cours d'une excursion en Provence, je viens de visiter la Chartreuse de Montrieux, où Gherardo fut moine. J'ai vu les lieux si joliment évoqués par M. Henry Cochin; son livre à la main, « sur la pieuse montagne et dans le bois sacré », j'ai suivi les sentiers où passa Pétrarque, et voici les notes que j'ai prises en lisant et en me promenant dans cette forêt de Montrieux, une des plus belles oasis de la terre provençale.

*
* *

Montrieux est à sept lieues de Toulon, en pleine montagne. Lorsque la route a dépassé Solliès-Pont, elle suit la vallée du Gapeau, qui coule, joyeux et clair, sous des berceaux de chênes et de saules. Le vallon se resserre, et brusquement l'on pénètre en pleine forêt.

Par cette claire journée de février, les coteaux rocheux et boisés semblent vêtus de rouille et de cendre; mais la douce lumière égaye ce tableau d'hiver, et, avec la douce lumière, des vols d'insectes et des chants d'oiseaux. Au fond de la gorge de plus en plus étroite, les pins, les chênes verts et les lierres opulents qui s'enroulent aux troncs nus des arbres dépouillés, la fraîcheur des herbes sur la rive du torrent, les violettes et les pâquerettes écloses de toutes parts, le parfum des lavandes et la tiédeur de l'air, tout donne la délicieuse illusion du printemps.

Le chemin franchit le Gapeau, puis monte au milieu des rochers humides et moussus, sous des ramures épaisses, jusqu'à une grande clairière de prairies, au milieu d'un cirque de montagnes. Là, dans le silence et la clarté, s'élèvent les bâtiments du monastère.

Ce couvent n'était plus que ruines au commen-

cement du XIX^e^ siècle. Lorsque les Chartreux vinrent, en 1843, s'installer de nouveau à cette place, ils durent bâtir un monastère neuf. Ils utilisèrent les restes des anciens édifices ; mais l'ensemble des constructions est aujourd'hui dépourvu de tout caractère.

La porte est close. Depuis deux ans, les Chartreux sont partis, chassés par les persécuteurs. Au XIV^e^ siècle, on les persécutait déjà ; car Pétrarque écrivait un jour à son ami Zanobi : « Voici que cette société d'hommes vraiment célestes, qui ont méprisé les honneurs et les richesses et foulé aux pieds l'ennemi invisible, sont molestés aujourd'hui par des ennemis visibles ; parmi des tyrans séculiers et même ecclésiastiques (chose bien triste à dire !) ils sont la proie de l'avarice, et souvent la nécessité les oblige à se distraire des louanges de Dieu... De tous côtés ils sont entourés de petits seigneurs (*tyrannuli*), la plus insupportable des engeances. Les grands seigneurs ont souvent, dans leur avidité même, quelque munificence ; les petits n'en ont jamais ; ils sont toujours avides, faméliques, assoiffés, et leurs petites rapines les enflamment en l'espoir de plus grandes ». L'engeance des *tyrannuli* n'est pas morte.

A une demi-lieue du couvent principal, Montrieux-le-Jeune, on retrouve encore les vestiges

d'un autre couvent, Montrieux-le-Vieux. C'était la *correrie* : on appelait ainsi une maison qui, élevée dans le voisinage d'un monastère, était placée sous la direction du père procureur ou *courrier*. On y logeait les domestiques, les frères convers, dont les travaux pouvaient troubler le recueillement des moines, et enfin les religieux âgés ou infirmes pour lesquels la règle devait se relâcher.

Le site de Montrieux-le-Vieux est incomparable. Des bâtiments d'autrefois il ne reste plus que des pans de murs croulants sous les ronces, les débris d'un pont rustique, quelques clôtures à demi renversées. Ces ruines sont dominées pas de hautes falaises abruptes et sombres ; mais devant elles, jusqu'au Gapeau, verdoie une magnifique prairie grasse et humide, sillonnée de ruisseaux. C'est bien ici le *Mons rivulorum* (Montrieux). Le plus abondant de ces petits torrents traversait la clôture et faisait tourner les moulins pour les olives et le blé. Le paysage est à la fois terrible et souriant. De toutes les retraites que choisirent les disciples de saint Bruno pour y cacher leurs pénitences et leurs prières, nulle ne semble plus propre, par ces admirables contrastes, à éveiller dans l'âme du cénobite les deux sentiments où sa foi s'exalte : la crainte et l'espoir.

Montrieux a une histoire glorieuse et de belles

légendes. Comment le couvent fut-il fondé, au commencement du XII^e^ siècle, seize ans après la mort de saint Bruno? Les moines de Montrieux le contèrent à Pétrarque, lorsqu'il vint voir son frère Gherardo, et Pétrarque, après avoir constaté que la légende était incertaine, nous a répété ce qu'on lui avait dit.

Deux frères génois, adonnés au commerce comme tous ceux de leur patrie, avaient coutume de partir en voyage, l'un vers l'Orient, l'autre vers l'Occident; puis ils se retrouvaient à Gênes pour se communiquer l'état de leurs affaires. Un jour, l'un d'eux ne vit point revenir son frère, l'attendit longtemps et apprit enfin qu'il était débarqué à Marseille. Il alla le rejoindre et le trouva profondément changé. Celui-ci disait qu'il était las de trafiquer et voulait se construire une demeure pour y attendre la mort; puis, n'ajoutant rien de plus, il emmena son frère dans une forêt, où, loin des hommes, il s'était fait une cellule. L'autre l'imita, et tous deux habitèrent dans cette solitude où d'autres compagnons se réunirent à eux pour observer en commun la règle de saint Bruno.

S'établirent-ils d'abord à Montrieux-le-Jeune ou bien à Montrieux-le-Vieux? C'est ce que ne disent ni l'histoire ni même la légende.

Montrieux essaima : les moines fondèrent,

dans les monts des Maures, la chartreuse de la Verne, une des plus célèbres de la Provence, et dont les ruines sont encore debout au milieu d'une superbe forêt de châtaigniers.

Le renom de sainteté de Montrieux se répandit au loin. Son prieur, le bienheureux Jean d'Espagne, opéra de grands miracles, et le monastère eut sa part dans la gloire de sainte Roseline de Villeneuve.

La vie de sainte Roseline est une merveilleuse histoire. Mais qu'elle devient exquise lorsqu'on peut se l'imaginer dans les lieux mêmes où elle fut vécue ! Elle s'assortit avec tant de grâce au charme particulier de la Provence, à la délicate lumière du ciel, à la fine beauté dont sont ici parés les paysages !

La sainte naquit en 1260, au château des Arcs, d'Arnaud de Villeneuve et de Sibille de Sabran, fille du comte de Forcalquier. Elle s'appelait Jeanne. Mais un jour que, encore enfant, elle portait du pain aux pauvres, son père lui demanda ce qu'elle cachait dans son tablier. Voulant garder le secret de sa charité, elle répondit que c'était des roses, et, en effet, une brassée de fleurs miraculeuses, remplaça le morceau de pain. Ce fut pourquoi on la nomma Roseline.

Elle avait cinq ans lorsqu'elle perdit sa mère et pria la sainte Vierge de remplacer celle qui était morte. Elle fut exaucée, et dès lors son âme

volait sans cesse vers celle qu'elle appelait sa « bonne mère des cieux ». Ensuite elle voua sa virginité à Dieu et dit qu'elle se ferait religieuse. Son père voulut s'opposer à ce dessein. Mais, vers le même temps, le prieur de Montrieux passa au château des Arcs, et Arnaud de Villeneuve lui conta le projet de la jeune fille. Le prieur interrogea Roseline, reconnut qu'elle obéissait à la volonté divine, et le père fit le sacrifice de son enfant.

Elle fut chez les religieuses de Bertrand que gouvernait une sœur de sa mère, et, lorsqu'elle eut vingt-cinq ans, elle se consacra au Seigneur. L'évêque de Fréjus pria pour elle, lui passa au doigt un diamant qu'elle ne devait plus quitter et lui donna le voile noir et la couronne des reines, ornements que la vierge consacrée ne porte que trois fois dans sa vie, le jour de son sacre, le jour de son jubilé et le jour de sa sépulture.

Elle observa l'humilité, l'obéissance ; elle rechercha le silence et la solitude. En échange, Dieu lui donna le don des larmes et celui de la pureté.

Son frère Helion fut pris par des corsaires et jeté dans un cachot. Mais il pria Dieu et lui offrit les mérites de sa sœur. Aussitôt il crut sortir d'un long sommeil ; il avait été transporté par une force invisible de sa prison jusque dans

le voisinage du château paternel ; il se réveillait au milieu des ruines abandonnées du monastère de la Celle-Roubaud. Il comprit que Dieu lui ordonnait, pour prix du miracle, de relever ce couvent, et, avec l'aide du prieur de Montrieux, il y établit une communauté de religieuses chartreuses.

Roseline fut appelée au couvent de la Celle-Roubaud et en devint la prieure. Mais elle abdiqua bientôt et mourut simple moniale. A son heure dernière, elle vit apparaître saint Bruno, accompagné de quelques bienheureux de l'Ordre; ils portaient des encensoirs, répandaient des parfums sur la couche de la mourante et tout autour de sa cellule.

On l'ensevelit dans le cimetière du monastère. Un buisson de roses crût et fleurit sur sa tombe, et Jean XXII ordonna la translation de ses reliques dans la chapelle du couvent...

Tandis que je rapporte quelques-uns des traits de la vie de sainte Roseline, il me semble que je revois une suite de fresques représentant cette série de scènes charmantes. Où ? Je ne sais. Peut-être dans quelque église de Toscane.

* * *

Ce fut en 1342 que Gherardo Petrazca s'enferma dans le couvent de Montrieux pour y

accomplir « le grand et dur labeur de la vie religieuse ».

Nous ne connaissons rien de Gherardo que par les écrits et les lettres de son frère. C'était la seule source où pouvait puiser son biographe, M. Henry Cochin. Celui-ci a donc réuni et commenté les traits épars dans les œuvres de Pétrarque, et il a peint le moine d'après le témoignage du poète. Il s'est efforcé d'établir une chronologie vraisemblable. Mais si les dates de l'histoire demeurent un peu incertaines, la physionomie du personnage est humaine et vivante. Ce portrait a le charme de certaines vieilles peintures à demi effacées ; d'abord on y distingue à peine quelques vestiges confus ; en s'y appliquant, on découvre des gestes, des draperies, l'or d'un nimbe, le feu de deux prunelles noires ; un fantôme surgit lentement de la brume ; notre rêverie précise les contours, restitue les fragments disparus, et une image apparaît enfin aussi nette et plus émouvante que si elle était demeurée intacte dans sa première fraîcheur.

Gherardo, frère cadet de Pétrarque, était un enfant de l'exil : il naquit dans le comtat Venaissin. Orphelins, les deux frères vécurent presque toujours côte à côte. Gherardo alla sans doute avec Pétrarque à l'Université, et il est probable qu'il le suivit dans quelques-uns de

ses longs voyages; puis tous deux menèrent à Avignon la même vie de dissipation. Ils connurent ensemble les passions (*libidines*), les longs festins (*conviviorum fastidia*), les bals interminables (*diuturnæ choreæ*), les parties de chasse, (*aucupationes*) et tous les plaisirs laborieux (*laboriosa dulcedo*) que leur imposaient les rites de l'élégance. Alors, comme le dit Pétrarque, « l'huile du pécheur oignait leurs têtes délirantes ». Gherardo composait aussi des vers, et il regrettait, après sa conversion, les chansons (*cantiunculæ*) qu'il avait faites pour de petites femmes (*mulierculæ*). Mais, ainsi que son frère, il avait un grand amour. Francesco adorait l'immortelle Laure de Nove. Gherardo aimait une dame, dont nous ignorons le nom, *la Bella Donna*, ainsi la désigne Pétrarque dans un sonnet célèbre.

Un jour, la *Bella Donna* mourut. Gherardo tomba dans un grand désespoir et s'emporta jusqu'au blasphème; mais dès lors il s'achemina lentement vers le cloître, car, même dans les jours mauvais, il avait conservé une prédilection pour saint Augustin et saint Arsène.

Il accompagna son frère au Ventoux ; en silence, il vit Pétrarque méditer, repasser l'histoire de sa vie, pleurer ses erreurs chéries, ouvrir au hasard les confessions de saint Augustin et tomber sur cette phrase : « Et les hommes

vont admirer les hauteurs des montagnes, et les vastes flots de la mer, et les larges chutes des fleuves, et les rivages de l'Océan, et les révolutions des étoiles, et ils s'abandonnent eux-mêmes ». Il le suivit dans sa solitude de Vaucluse ; mais cette solitude-là n'était point faite encore pour une âme qui aspirait au repos ; elle était mal défendue contre les amis et les curieux. Laure de Nove y venait visiter Pétrarque ; les *mulierculæ* pénétraient dans la maison; on y entendait trop de vers, on y voyait trop de livres. Or Gherardo, lui, n'était point un grand humaniste; il n'avait pas de lettres. C'était un *parvulus*.

Le *parvulus* écouta l'appel divin : il se fit moine pour expier ses fautes et oublier la *Bella Donna*. Il avait longtemps hésité ; puis, étant allé prier dans la grotte de la Sainte-Baume, il avait, à travers la brousse de la montagne, gagné Montrieux. Il se sépara de son frère en lui donnant le triple conseil de confesser ses péchés, de réciter son office de jour et de nuit et de renoncer à toutes les impuretés de sa vie.

Grâce à Pétrarque, nous pouvons pénétrer dans la Chartreuse de Montrieux. Car, par deux fois il vint y visiter son frère et il nous a fait la relation de ce double voyage.

Ce fut d'abord cinq ans après l'entrée de Ghe-

rardo au monastère. Pétrarque se rendit à Montrieux par Aix et Saint-Maximin.

« Je suis venu, dit-il, dans le Paradis; j'ai vu les anges de Dieu sur la terre. » Il pleura de joie en retrouvant son frère. Tout le ravit : la beauté de la solitude, le silence du couvent, « l'angélique psalmodie » des religieux. Il fut accueilli « proprement et civilement » par le prieur Perceval de Valence, Provençal de haute lignée. Il vit les moines réunis dans leur salle commune, et il eut avec chacun d'eux des conversations qui entraînaient sa pensée « tantôt ci et tantôt là, mais toujours vers le même but, en une sainte et pure volupté ». Il écouta ces « célestes oracles », et un jour et une nuit s'écoulèrent si vite que, quand il partit, il lui sembla qu'il n'avait rien dit de tout ce qu'il avait à dire. Son frère et quelques moines l'accompagnèrent par le sentier (*sylvosus callis*) jusqu'à la lisière de la forêt, et en s'éloignant d'eux, il lui paraissait, disait-il, qu'étant venu là chercher un frère, il en avait trouvé un grand nombre.

L'année suivante, éclata la grande peste de 1348 qui dévasta l'Europe. En trois ans l'Ordre des Chartreux perdit 900 religieux. A Montrieux, lorsque le fléau apparut, le prieur conseilla la fuite. Mais Gherardo lui résista : « Je veux bien fuir, dit-il, s'il est au monde un lieu où la mort n'atteigne pas ! » Le prieur insistant, il reprit :

« Allez où vous voudrez, je resterai au poste où le Christ m'a placé ». Dom Perceval représenta au religieux qu'il mourrait sans sépulture : « C'est là, répliqua Gherardo, le dernier de mes soucis. Ma sépulture est l'affaire de mes survivants et non la mienne ». Le prieur s'enfuit et alla mourir dans son pays. Les autres Chartreux demeurèrent à Montrieux, où ils périrent tous, sauf Gherardo. « Tu assistas tes frères mourants, dit Pétrarque, tu recueillis leurs derniers baisers, tu lavas leurs corps glacés ; il t'arriva d'en ensevelir, avec un pieux et infatigable zèle, jusqu'à deux ou trois dans un même jour, et tu les emportais sur tes épaules ». Gherardo demeura seul dans le monastère, avec un chien ; il protégea la sainte maison contre les malfaiteurs qui battaient la campagne, au milieu du peuple décimé et terrifié ; puis, lorsque le fléau diminua, il se rendit à la Grande-Chartreuse pour se présenter devant le chapitre général. On lui permit de choisir des religieux pour peupler et relever son monastère, et il revint à Montrieux « joyeux comme d'un grand triomphe... ».

Et Pétrarque termine le récit de cette sublime histoire par ce dernier trait : « Et parmi de tels travaux... la force de ton corps demeura robuste, ta santé parfaite, le soin de ta personne tel qu'il convient à un bon religieux ».

Peu de temps après, Pétrarque, avant de quit-

ter pour jamais Vaucluse, passa encore un jour et une nuit à Montrieux pour faire ses adieux à Gherardo. Les moines profitèrent de cette occasion pour recommander à leur illustre visiteur le soin de leurs affaires temporelles. Pétrarque quitta son frère et, depuis, ne le revit jamais. Par testament, il légua une somme d'argent au couvent de Montrieux, et, lorsqu'il mourut au pied des collines Euganéennes, un messager en porta la nouvelle aux Chartreux. Un moine qui, au XVII^e^ siècle, a ordonné les archives du couvent, a rapporté le bienfait de Pétrarque et célébré la mémoire de « l'homme le plus poli de son temps pour les belles lettres et des mieux entendus en la philosophie, ainsi qu'on peut le voir dans ses ouvrages. »

Gherardo survécut à son frère. On ne sait point la date de sa mort.

*
* *

En quittant Montrieux, je pris la route que jadis suivit Pétrarque. J'ai gagné Méounes, le village le plus proche de la Chartreuse. Dans sa grâce fine et souriante, il est pareil à tous les villages de Provence : devant la petite église, une large terrasse ombragée d'ormeaux et égayée d'une fontaine ; au pied des dernières maisons du bourg, par delà les murs bas où s'appuient

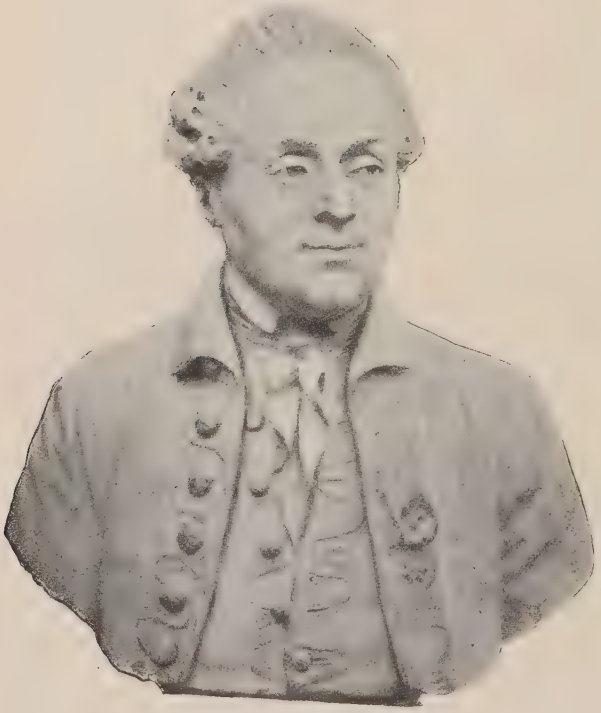
des figuiers tordus, une large plaine fertile, et, plus loin, un cirque de collines pierreuses où, parmi les oliviers, on aperçoit le fuseau sombre d'un grand cyprès où la tache blanche d'une masure.

Sur la place, les gens qui se chauffent au soleil ne se font point prier pour dire aux passants leur colère contre les modernes *tyrannuli* qui ont chassé de Montrieux les frères de Gherardo, et grevé ces pauvres Méounois de la contribution que les moines payaient naguère au percepteur.

Dans l'église du village on a recueilli, après la Révolution, quelques-unes des épaves de la chapelle du monastère. On y voit encore des autels dorés et somptueux, des tableaux du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle dans des cadres d'une rare magnificence, de délicates statuettes de saint Omer et de sainte Delphine, et deux charmants enfants pleureurs, en marbre, débris du tombeau du comte de Valbelle. Et toutes ces œuvres d'art contrastent étrangement avec les affreuses statues de fabrication moderne qui peuplent l'église de Méounes.

Après Méounes, de grands plateaux couverts de vignes, puis des bois, de la brousse, des ravins, et la route entre dans la large vallée du Caramy. De très loin on voit alors se dresser sur un rocher, pareille à un temple antique, une

grande colonnade de marbre. Ce sont les ruines du château de Tourves. Ce palais fut construit, au XVIII^e siècle, dans ce site étrange par le très haut et très puissant seigneur Joseph-Alphonse-Omer de Valbelle, comte d'Oraison, des vicomtes de Marseille, marquis de Tourves, Rians, Montfuron et Bressiure, baron de Saint-Symphorien et de Meyrargues, comte de Valbelle et de Sainte-Tulle, vicomte de Cadenet, seigneur de Cadarache, Rougiers, Venel, Peyrolles, Mousteyret, Levens, Le Revest, Cucuron et autres lieux, l'un des quatre premiers barons du Dauphiné, lieutenant de roi en Provence au département d'Arles, maréchal de camp des armées du roi, et qui est surtout célèbre, dans la chronique galante de son temps, pour avoir été, dix-neuf années durant, l'amant de M^lle Clairon.



BUSTE DE VALBELLE

Par Houdon.

II

VALBELLE

A mesure que l'on approche de Tourves, l'aspect de ces ruines devient plus singulier et plus grandiose. Sur le promontoire rocheux qui domine les maisons pressées du village, la magnifique colonnade d'ordre dorique est demeurée debout, intacte, en avant de grandes constructions écroulées ; elle prend, sur le ciel pur, un air d'acropole.

La lumière et le site sont les complices du sortilège; par son rythme harmonieux et la fine précision de ses lignes, le paysage provençal confirme le mensonge de ce décor extraordinaire. La plus belle des illusions s'empare de notre imagination. C'est la Grèce ! Voici les marbres sacrés, voici les oliviers d'argent, voici les collines chauves.

Une fois parvenu sur l'esplanade où se dressent les ruines, on est bien forcé de s'apercevoir que, décidément, ce n'est point tout à fait la Grèce. Sans doute, vers le levant, à chaque

détour de la vallée les collines s'entrecroisent et forment au lointain des dessins d'une grâce toute hellénique, tandis que, plus près de Tourves, vers le midi, les sommets se relèvent portant des couronnes de roches abruptes, pareilles à de grands bastions. Mais les pans de mur du château déchiquetés et ravagés se découpent sur l'horizon avec une dureté barbare, triste comme des démolitions, sans le charme des ruines. La colonnade que le XVIII^e^ siècle a plaquée comme un somptueux revêtement sur les édifices d'autrefois nous ravit par ses heureuses proportions et sa robuste sobriété ; mais, le pastiche est visible. Le marbre dont sont faites les colonnes est d'une rare beauté, il fut tiré des carrières de Tourves, assez renommées pour avoir fourni des matériaux aux constructeurs de Versailles et de Marly ; mais il n'a pas le souverain éclat d'un marbre grec. Au milieu de l'esplanade, on a érigé une aiguille de pierre, contrefaçon d'un monument de Rome : la vue de cette imitation grossière achève de mettre en fuite fantômes et souvenirs de l'antiquité ; le socle porte l'inscription suivante :

Conserve ma devise, elle est chère à mon cœur ;
Les mots en sont sacrés ; c'est l'amour et l'honneur.

Cette fois, nous sommes bien en plein XVIII^e^ siè-

cle, en plein bric à brac classique. Finie, l'illusion de la Grèce.

Maintenant, c'est la réalité qui passionne notre curiosité. En contemplant les restes de ce grand palais, les débris de ses fabriques, les vestiges de ses terrasses, en retrouvant sur le sol le plan des bâtiments, en découvrant parmi les ronces la place des bosquets disparus, on est émerveillé de la fantaisie du grand seigneur qui, sur ce rocher de Provence, créa cette demeure superbe. On voudrait par un jeu d'imagination relever les murailles du château de Valbelle, relever les statues et les cyprès des jardins, évoquer la vie de luxe et de plaisir dont ces lieux furent le théâtre. Puis on se demande avec colère comment il a suffi d'un siècle pour que de tant de magnificences il subsiste seulement sur la colline pierreuse et dévastée huit colonnes de marbre et la parodie d'un petit obélisque !

Le soleil a décliné, tandis que j'errais autour des ruines de Valbelle ; je descends vers les rues obscures de Tourves. La nuit n'est pas encore si sombre que je ne puisse lire à l'angle de la première ruelle par où je pénètre dans le village : *Rue de la Révolution*.

* * *

On m'a dit : « Si vous voulez vous renseigner

sur les Valbelle, allez à Draguignan. Vous verrez au musée-bibliothèque de cette ville quelques épaves du château, et vous trouverez en la personne du bibliothécaire, M. Octave Teissier, le seul homme de France qui connaisse l'histoire des Valbelle... »

J'ai d'abord fait la connaissance de Draguignan, chef-lieu du département du Var, et qui, comme tout chef-lieu de France, possède une préfecture, une prison, un théâtre et de somptueux cafés. Si l'on néglige — et ils sont négligeables — les monuments que Draguignan doit à sa haute situation administrative, Draguignan ressemble fort à une grande bourgade ; mais comme cette grande bourgade est trois et quatre fois provençale, elle est délicieuse. Elle a des fontaines de pierre, d'admirables platanes, des jardins, de larges avenues, puis — au milieu de cette ceinture de grands arbres — tout un dédale de ruelles étroites, montantes et enchevêtrées ; elle a de petites places fraîches, des rues voûtées, une belle tour carrée plantée sur un rocher, des monastères ruinés... ; et, dans une longue rue silencieuse, appelée rue de l'Observance, qui fut, j'imagine, le séjour de l'aristocratie dracénoise, j'ai vu une suite de vieux hôtels dont les portes délicates méritent d'être défendues contre les démolisseurs.

Ensuite j'ai fait la connaissance du bibliothé-

caire de Draguignan, M. Octave Teissier; comme sa ville même, il est, lui aussi, trois et quatre fois Provençal, et il est délicieux. Ah! les jolis moments passés dans le cabinet de travail de ce vieillard spirituel, subtil et débordant d'agréables histoires !

Il m'attend, au milieu de ses livres et de ses estampes. Enveloppé dans sa robe de chambre, les pieds sur une boule d'eau chaude, il me reçoit avec un sourire joyeux de bon accueil, sachant que je viens l'entretenir de Valbelle ; et Valbelle, c'est son héros ! Il a étudié Valbelle, il a collectionné des documents et écrit des brochures sur Valbelle[1]. Il confesse modestement que ces travaux semblent n'avoir jamais passionné que lui-même, et voilà qu'un passant fait mine de s'intéresser au châtelain de Tourves ! « Est-ce de lui, est-ce de son château, est-ce de sa famille que vous voulez que je vous parle? — C'est de tout cela. — Voici alors des livres, des estampes, des photographies, des manuscrits... » Et, alerte, l'aimable M. Teissier va de ses rayons à ses cartons, étalant ses trésors sous mes yeux. Souvent, il abandonne Valbelle, son Valbelle ; il me parle avec tendresse de son cher musée que je vais

1. *Un grand seigneur au XVIII^e siècle : le comte de Valbelle. — Le Mausolée du comte de Valbelle. — Pierre Mignard en Provence. — Les Dames de Valbelle.*

voir tout à l'heure, car il est à la fois conservateur du musée et bibliothécaire ; il me conte comment des brocanteurs astucieux sont venus lui proposer d'acheter les curiosités de sa collection. Puis il me fait le récit de ses aubaines de bibliophile et il me montre ses jolies trouvailles : c'est une première édition des *Maximes* de la Rochefoucauld ; ce sont de magnifiques livres de chœur de la Renaissance qu'il dénicha naguère chez un juif de Marseille. Et, comme il connaît toute la Provence, qu'il est la Provence même, comme il a quatre-vingts ans et une bonne mémoire, il sait mille anecdotes pittoresques et savoureuses. Il les souligne de clins d'œil malicieux et, chaque fois qu'il cède à son humeur gauloise, par trois fois il frappe du pied, comme s'il marquait le rythme d'un joyeux péan.

Il est tout petit, le musée de Draguignan ; mais on y voit clair, et ses modestes richesses sont mises en valeur avec goût, avec amour. D'ailleurs, il y a ici un chef-d'œuvre, c'est le buste du dernier comte de Valbelle, par Houdon ; il était jadis placé sur un tombeau élevé dans l'église de la chartreuse de Montrieux. (J'y reviendrai quand je vous conterai la singulière destinée de ce monument). Une jolie Callipyge de marbre provient des jardins de Tourves. De magnifiques potiches de la Chine attestent le

faste des appartements du château. M. Teissier me signale encore deux portraits de jeunes filles par Van Loo et deux belles peintures que pierre Mignard exécuta en 1657, lorsqu'à son retour d'Italie, il demeura une année en Provence : l'une représente Isabeau de Valbelle, marquise de Montalieu, et l'autre Suzanne de Fabri, marquise de Valbelle. Mon guide m'invite à bien considérer les traits de cette dernière, je saurai pourquoi, un peu plus tard.

La bibliothèque est logée au-dessus du musée. Elle est considérable : on y a réuni les fonds de trois couvents. Mais sa principale richesse est une collection d'exquises reliures : ces livres portent tantôt les armes des Valbelle, tantôt la simple mention de Tourves. Derome a décoré de fines dentelles ces précieux volumes dont les uns contiennent des comédies et les autres des sermons. Ils ne paraissent point aussi dépaysés qu'on pourrait le croire dans ce dépôt public. La bibliothèque de Draguignan occupe un agréable logis d'autrefois. Les évêques de Fréjus possédèrent cette maison ; ils y placèrent les boiseries qui couvrent encore les murailles ; et, au-dessus des portes, au-dessus des glaces, ils firent peindre de petites compositions qui, certes, ne sont point des chefs-d'œuvre, mais qui donnent un air de

libertine élégance à ce logis épiscopal. C'est ainsi que l'une de ces toiles représente un matou qui, étant venu se promener dans le cabinet de toilette, a grimpé sur le moins élevé des meubles de Monseigneur.

*
* *

J'avais vu les ruines de Tourves ; j'avais vu les portraits de quelques-uns des Valbelle ; j'avais vu leurs livres. M. Octave Teissier jugea que j'étais initié et, lorsque nous fûmes revenus dans son cabinet de travail, il tira de sa bibliothèque un gros volume. « C'est, dit-il, le *Livre de raison* des marquis de Valbelle. » Si vif que fût mon désir de connaître l'histoire de cette illustre famille, le précieux manuscrit m'épouvantait. Mais M. Teissier avait bien deviné que je n'avais pas l'âme patiente d'un érudit ; il me fit grâce de tous les détails domestiques et héraldiques contenus dans le *Livre de raison* et il ouvrit le registre à une page où on lit ce titre : *Discours singulier d'Alphonse de Valbelle-Meyrargues, commandeur de Montfrain, sur le caractère des Dames de sa maison.*

Je parcourus ce discours singulier, très singulier, et je voudrais vous en rapporter quelques fragments, parce qu'il nous renseigne sur

l'histoire de la maison de Valbelle au XVI^e^ siècle et au XVII^e^ siècle et surtout parce qu'il est d'un tour plaisant.

Ce commandeur de Montfrain avait été reçu chevalier de Malte en 1647. Il mourut en 1704. Il écrivit son *discours* trois années avant sa mort. C'était un vieux célibataire sans indulgence pour les dames de sa famille. Et voici comment il fut induit à consigner ses remarques dans son *Livre de raison :*

« Un proverbe provençal dit que *les femmes font et défont les maisons*. Voyons si cet adage n'aurait point d'application à notre maison. Ma grand'mère qui a passé cent ans, et qui était une chronique vivante de tout ce qui s'était passé depuis plusieurs siècles dans toutes les maisons de Provence, et spécialement dans la nôtre, le soutenait ainsi. »

Ayant rappelé que dans les XII^e^, XIII^e^ et XIV^e^ siècles les affaires de la maison de Valbelle étaient en fort bon état, le commandeur raconte que la déchéance commença sur la fin du XIV^e^ siècle, par la faute d'une femme, Thècle de Barthélemy, épouse de Geoffroy de Valbelle, qui dissipa les biens de son mari. Le petit-fils de celle-ci fit pire encore : « Je n'ai point ouï parler, continue notre chroniqueur, a ma dite grand'mère d'Anne de Rainaud, sa femme, mais la conduite du mari est plus que suffisante

à décharger la femme de toutes les accusations que ma grand'mère aurait pu faire contre la dite Anne de Raynaud; Jacques de Valbelle, son mari, ayant laissé autant ou plus de biens à une douzaine de bâtards qu'à ses enfants légitimes. »

Arrêtons-nous devant quelques-uns des portraits de cette amusante galerie de famille, où, comme on le voit, les hommes ne sont pas toujours mieux traités que les femmes.

« Le mari d'Alayonne d'Arsaqui s'appelait Honoré de Valbelle. Pendant quelques années, elle joua bien son jeu; car, comme son mari était un homme de grand sens et de jugement, il avait toujours su la tenir un peu en bride; mais étant devenue veuve, elle dissipa plus, en cinq ou six ans qu'elle survécut à son mari, qu'elle n'avait fait en quarante ans de mariage, et par surcroît de malice, elle fit héritière, non M. de Valbelle-Beaumelle, son fils, non M^me^ de La Cépède, non M. de La Cépède, fils de sa fille, mais M^lle^ de La Cépède, sa petite-fille, pour avoir le plaisir de mécontenter toute sa famille. »

Sur la foi de sa grand'mère, le commandeur n'est pas toujours aussi sévère. Il reconnaît qu'il y eut dans sa famille quelques femmes vertueuses et bonnes ménagères.

Il cite avec respect de belles dames du

XVI[e] siècle et aussi Françoise de Savournin qui se fit aimer par delà le tombeau. Celle-ci, héritière de la maison d'Aiglun, était très puissante en biens et « on en disait merveille », mais elle mourut en couches à l'âge de vingt-quatre ans, en 1640. « Jean-Philippe de Valbelle, mari de Françoise de Savournin, fut inconsolable de la mort de sa femme, et l'on craignit plusieurs mois pour sa vie ; il est certain que quoiqu'il eût une très bonne réputation pour la bravoure avant la mort de sa femme, elle augmenta encore depuis, et que l'on disait communément qu'il cherchait à se faire tuer. Effectivement, étant vice-amiral en l'armée de Catalogne, il ne craignit point au combat de Barcelone d'aller à l'abordage comme un simple soldat ; il reçut un coup de mousquet à travers le corps, qui ne le tua pas à la vérité dès le moment, mais cette plaie s'étant rouverte en 1646, il n'y eut point de remède et en mourut dans sa trente et unième année. » Il y a de tout dans ce *Livre de raison*, même de belles histoires sentimentales.

La grand'mère, qui inspira ce *discours singulier*, dame Aimar de Cabre-Roquevaire, a une belle place dans cette suite de tableaux. « Jamais femme n'a plus mérité de son mari, de ses enfants, de ses beaux-frères que cette vertueuse Dame ; jamais on ne vit une telle attention pour l'éducation des uns, pour l'entretien de l'amitié

et de l'union entre les autres. Une piété solide et sans ostentation était la base de toutes ses actions, mais elle n'en faisait jamais rien sentir. Elle était charmée que l'on se divertît, que l'on fît des parties de chasse, que l'on dansât, que l'on jouât ; cependant, elle se retirait dans sa chapelle, n'étant occupée qu'à demander à Dieu la prospérité pour sa famille ; Dieu exauça ses prières en lui donnant deux belles filles selon son cœur, et à chacune d'elles une nombreuse prospérité qu'elle a eu le plaisir de voir jusqu'à la quatrième génération. Elle mourut extrêmement riche, en 1657, au grand regret de tous ses descendants, qui l'aimèrent uniquement, et de moi surtout, pour qui elle paraissait avoir un peu plus d'amitié, quoiqu'elle tâchât de la dissimuler ».

Après les aïeules, les contemporaines. A l'admirable portrait de cette noble femme, opposons le portrait de Suzanne de Fabry, celui-là est un chef-d'œuvre de verte méchanceté :

« A de si dignes femmes a succédé une mégère. Je parle de Suzanne de Fabry, ma belle-sœur ; elle apporta de si grands biens dans notre maison que jamais il n'y était entré un tel mariage, mais elle y apporta, en son temps, tant de vices que difficilement on pourrait en tant rassembler dans une seule personne. J'ai été obligé de vivre avec elle plusieurs années,

et je puis dire en honneur que je n'ai jamais reconnu en elle aucune semence de bien (le commandeur avait écrit *vertu*, il a effacé pour écrire *bien :* admirez son scrupule !), mais bien une aptitude à tout mal ; elle a ruiné de fond en comble notre maison ; elle a fait mourir mon frère de chagrin, et a couronné l'œuvre dans sa viduité en faisant à ses enfants, mes chers neveux, tout le mal qu'elle a pu ; elle les a volés, elle leur a extorqué leurs biens sous prétexte d'amitié et de tendresse ; cela fait, elle les a déshérités, a mis son bien à fonds perdu, et, enfin, pour comble de tous maux, leur a laissé des procès jusqu'à la quatrième génération, par toutes sortes d'infamies qu'elle a méditées avec beaucoup d'art. Dieu nous a délivrés de cette méchante femme en 1695 et elle aurait pu vivre encore trente ans ; ainsi, il le faut louer de ces trente ans qu'il a retranchés. » — Je comprends, maintenant, pourquoi M. Teissier a fixé mon attention sur le portrait de Suzanne de Fabry que l'on voit dans le musée de Draguignan. Cette jolie jeune femme, aux traits un peu durs, qui, une gerbe de fleurs posée sur ses genoux, ne semble avoir d'autre souci au monde que de nous faire admirer l'adorable finesse de ses mains, — c'est la *mégère*. Ce portrait dément-il d'une façon irréfutable la diatribe du terrible beau-frère ? Je ne sais. Mais

— après deux siècles écoulés — pour l'amour de cette aimable peinture, que nous pardonnons volontiers tous ses crimes à Suzanne de Fabry, marquise de Valbelle !

Et le commandeur de Montfrain poursuit son *discours*. Voici Antoinette d'Ablon, seconde femme de Léon de Valbelle, marquis de Montfuron, « laquelle lui a donné un garçon, la seule espérance de cette maison. Au reste cette dame, dans dix-huit mois ou deux ans qu'elle a été mariée, a mangé, outre les revenus de son mari, qui étaient considérables, une somme de vingt mille écus et, selon les apparences, ne portera pas grand profit à son fils, car à peine son mari mort, elle s'est fait engrosser par un garçon de Saint-Laurent d'Aigouy et a accouché d'un garçon moins de dix mois après la mort de son mari. A une si grande sottise n'en pourrait-elle pas ajouter une plus grande qui serait d'épouser le père de cet enfant, avec lequel on me dit à Avignon qu'elle était toujours en commerce?... » Voici Gabrielle de Brancas, femme de Joseph de Valbelle, président au Parlement d'Aix : « Elle est aujourd'hui dans la haute dévotion et même dévote du père Larderat, c'est-à-dire dévote à vingt karats, et, comme elle est déjà d'un âge mur, je ne doute pas que cette dévotion ne tienne comme poix. Quoi qu'il en soit, j'aime beaucoup mieux qu'elle soit la

femme de messire de Joseph de Valbelle que la mienne. »

Et la conclusion du *discours singulier* est qu'il serait temps d'en revenir au proverbe favori de la grand'mère, et de refaire par les femmes la maison de Valbelle que les femmes ont défaite.

Ce chevalier de Malte, qui, du fond de son célibat, juge ainsi toutes les dames de sa famille, est un délicieux personnage. Avec quel plaisir il dut consigner tous les scandales de sa parenté dans ce gros livre que personne ne devait ouvrir ! Il est dénué d'indulgence, mais il sait écrire. Et comme ces quelques notes nous dévoilent bien l'histoire intime d'une grande maison d'autrefois ! Comme elles nous font apercevoir le rôle que joua l'argent dans les destinées de la noblesse française, dès le XVII^e^ siècle !

Au commencement du XVIII^e^ siècle, la maison de Valbelle, après avoir été l'une des plus puissantes de la Provence, s'acheminait donc à la ruine. Mais elle fut brusquement relevée par des événements que le commandeur de Montfrain n'avait pas tous prévus. Deux branches de la famille s'éteignirent, et leur fortune vint accroître celle des deux autres. Enfin, en 1723, celles-ci se réunirent et confondirent leurs biens par le mariage d'André Geoffroi de Val-

belle avec Marguerite-Delphine de Valbelle, unique héritière des marquis de Tourves.

De cette union naquit le comte Joseph-Alphonse-Omer de Valbelle, qui se trouva ainsi en possession d'une vingtaine de fiefs et de cinq châteaux ou hôtels.

*
* *

Le comte Joseph-Alphonse-Omer de Valbelle était un joli gentilhomme d'agréable figure ; on lui reconnaissait de la répartie et de la grâce : il avait les fines qualités de son siècle et de sa province. « Si l'on voulait, écrit un des annalistes de la Provence, donner aux étrangers l'idée d'un Français aimable, c'est le comte de Valbelle qu'il faudrait leur présenter ; il racontait avec agrément, plaisantait avec finesse, toujours sans fiel, et se prêtait avec grâce aux représailles légères dont il pouvait être l'objet. » Tel nous l'a représenté Houdon, lorsqu'il sculpta le buste que l'on voit au musée de Draguignan : ce sont bien les traits d'un homme qui a de la race, de la bonté, de l'esprit, et peu de caractère [1].

A vingt ans, il était colonel du régiment de

1. J'ai consulté, sur Valbelle et le château de Tourves, outre les travaux déjà cités de M. Octave Teissier : *M^lle Clairon*, par Edmond de Goncourt ; les *Mémoires d'Hippolyte Clairon* ; l'*Essai sur l'Histoire de la Provence, suivi d'une notice des*

Berry. Ses biographes disent qu'il se distingua en plusieurs circonstances, et un poète marseillais chanta ainsi ses exploits :

Héros au milieu des alarmes,
Philosophe au sein de la paix,
Sa vie est un tissu de gloire et de succès,
Et les cœurs qui voudraient résister à ses charmes
N'échappent pas à ses bienfaits.

Mais *le héros* céda vite le pas au *philosophe*, et ce fut au foyer de la Comédie-Française qu'il obtint ses plus éclatants succès. Lui et son frère cadet, le marquis Joseph-Ignace de Valbelle, sont à tout propos cités dans la chronique de leur époque. Le marquis — auquel on connut *un nombre immense de bâtards* — eut une fille de M^me^ Molé ; quant au comte, sa longue liaison avec M^lle^ Clairon lui valut à Paris une sorte de célébrité. La gloire de la tragédienne rejaillit sur ses amants.

Lorsqu'en 1818, M^lle^ Clairon rédigea, sous le nom de *Mémoires*, le roman par quoi elle comptait mystifier la postérité, elle n'eut garde d'oublier les traîtrises de Valbelle : elle le calomnia sans mesure et sans péril. S'il faut l'en croire, elle avait dû pendant dix-neuf ans repousser les instances imprudentes de son

Provençaux célèbres, par Bouche ; *J.-G. Chastel, sculpteur provençal*, par Honoré Gibert; *Les Rues d'Aix*, par Roux-Alphéran.

amant qui voulait à toutes forces l'épouser et partir avec elle pour la Russie où il eût pris du service ; mais, en héroïne de Corneille, elle avait su immoler son amour et, grâce à elle, Valbelle était demeuré fidèle à son honneur et à son roi. Puis, un jour, sans raison, l'ingrat l'avait trahie, abandonnée. Pour mettre le comble à ses vilenies, il avait accepté que la pauvre femme vendît, afin de lui en prêter le prix, ses objets d'art et son cabinet de curiosités. C'était alors qu'excédée de chagrin, elle qui était « née pour les passions consolantes et douces », elle était allée à Anspach, se consacrer au bonheur du Margrave.

L'histoire est plus simple et moins tragique ; pendant quatorze ans, Valbelle et M^lle^ Clairon s'adorèrent et ne cessèrent de se tromper ; puis un jour, c'est l'actrice elle-même qui le raconte, elle s'aperçut devant son miroir qu'elle était moins jolie que de coutume. « Le nez sur la glace, éclairée par le jour le plus pur, je vis plusieurs sillons de rides sur mon front, dans les deux coins de mes yeux, dans le tour de mon cou !... Mes lèvres étaient moins fraîches, mes yeux moins vifs ! *et malheureusement je me portais bien dans ce moment-là !* » Elle comprit alors que la bataille allait commencer. Cinq années durant, elle retint encore « un cœur que beaucoup de femmes lui disputaient ». Or, ce temps

écoulé, elle avait cinquante ans, Valbelle en avait quarante-quatre... Et c'est tout ! Le reste est vengeance de femme. L'anecdote de la vente et du prêt d'argent, pur mensonge. On ne voit guère pourquoi Valbelle, qui depuis la mort de son frère avait cent mille livres de rente, eût accepté le service de sa maîtresse. Du reste Mlle Clairon elle-même s'est démentie. Au moment où elle préparait sa vente, elle écrivait au jeune comédien Larive, à qui elle enseignait très tendrement la déclamation : « Ce que je mets en vente a coûté cinquante mille écus, je n'espère pas en avoir le tiers ; mais ce tiers sera quelque chose, et, *ajoutant à mon bien-être, il assurera votre avenir...* »[1]. Si la bonne renommée de Valbelle vous est indifférente, admirez du moins la perfidie de la vieille tragédienne.

*
* *

Valbelle, tant qu'il fut l'amant de la Clairon, vécut surtout à Paris : il y possédait rue du Bac un bel hôtel avec un grand jardin. (Cet hôtel s'élevait à la place de la maison qui porte aujourd'hui le n° 34 ; au commencement du XIXe siècle, il fut la demeure de Fouché.) Mais

1. Cette lettre a été publiée, dans son étude sur la Clairon, par Edmond de Goncourt, qui paraît accepter sur d'autres points le récit mensonger des *Mémoires*.

il venait souvent en Provence, soit à Aix, soit à Tourves, et ce fut lui qui transforma le château familial en cette magnifique résidence dont j'ai décrit les ruines étranges.

Les inventaires qui furent dressés pendant la Révolution permettent de restituer l'ensemble et les détails de cette création grandiose.

L'édifice n'occupait pas moins de 2.500 mètres de superficie. Ses deux façades avaient 54 mètres de longueur. Une grande cour intérieure s'étendait entre les bâtiments. Le château renfermait une salle de spectacle et d'immenses appartements.

Chaque appartement était désigné par le nom d'une des dames de Valbelle. Il y avait les appartements de la marquise de Castellane-Majastre, sœur du comte ; de Mme Alphonse de Valbelle, sa belle-sœur ; de Mme la marquise de Valbelle, sa mère ; de Mme Anne de Demandols, son aïeule ; de Mmes Gabrielle de Brancas et de Suzanne de Fabry, ses bisaïeules ; de Mmes Anne de Vintimille et Anne-Sylvie de Galian, ses trisaïeules, et enfin des mères de ces dernières, Mmes Aimare de Cabre et Marguerite Doria. Il y avait encore les chambres de Mmes de Simiane, d'Arzaqui, de Candolle, etc... Tous les grands noms de la noblesse de Provence décoraient cette demeure seigneuriale.

Si l'on pénètre dans ces appartements à la

RUINES DU CHATEAU DE TOURVES

suite de Mathieu Barbaroux, maire de Tourves, et de Jean-Henry Sivan, secrétaire et greffier de la commune qui, en 1792, procédèrent au « recolement » du mobilier, on demeure confondu des richesses qui étaient alors accumulées dans le château : 40 couchettes avec leurs baldaquins et garnitures en très belle étoffe ; 25 canapés et 183 fauteuils, la plupart recouverts en tapisseries des Gobelins ; 38 glaces ; 14 lustres ; 12 urnes ; des tapis magnifiques, etc. Je ne puis ici rapporter pièce par pièce, cette interminable description. Mais je veux transcrire l'inventaire de *l'appartement de la galerie :* on appelait ainsi une salle de jeu et de réunion, le *hall* d'un château aujourd'hui. Cette sèche énumération suffit à évoquer avec une merveilleuse précision le luxe, la vie et les divertissements d'une grande résidence de France, à la fin du XVIII[e] siècle :

« *Appartement de la galerie.* — Buste de Michel Nostradamus, sur la fenêtre au fond. — Deux rideaux à chacune des six fenêtres, taffetas jaune, citron et blanc, à carreaux. — Deux portes, ayant six glaces chacune. — Deux tables à quadrille, pieds de biche, en bois de noyer, couverture verte en drap. — Une autre table à triangle couverte de drap vert. — Une autre à « cizagonne » (?), garnie de velours vert rayé, ayant un trou au milieu pour jeu. — Une autre

de six pans[1] sur trois, couverte de drap vert. — Une autre, même longueur et largeur, pieds de biche. — Trois autres grandes tables, le dessus de celle du milieu en marbre fleuri avec un médaillon au milieu, et les deux autres en marbre uni bleu, veiné, ayant chacune des trophées à carquois. Sur deux de ces tables sont deux urnes en porcelaine de la hauteur de sept pans, avec leurs garnitures enguirlandées, dorées, terminées par une pomme de pin aussi dorée. (Elles sont aujourd'hui au musée de Draguignan.) Sur la table du milieu est une pendule sur son piédestal de la hauteur de deux pans, avec deux chandeliers à quatre girandoles aussi de deux pans de hauteur, le tout doré. — Une table ronde bois de noyer servant à jouer avec une boule. — Un grand cabaret, servant pour les tasses, sur son piédestal de quatre pans de haut, bois d'acajou. — Deux petits cabarets sur leurs piédestaux, ayant leurs ronds ou cercles dorés, le dessus de marbre. — Un pupitre, en bois d'acajou. — Un dévidoir, en bois d'acajou. — Un métier à broder, bois rouge doré. — Deux grands canapés de dix pans de long, avec quatre coussins chacun, le tout garni en peau jaune. — Vingt-deux petites chaises garnies en peau jaune. — Dix-huit fauteuils à bras, avec leurs dossiers,

1. Le pan (abréviation de *empan*) était une mesure usitée dans le midi ; elle était de 24 centimètres.

le tout garni en peau jaune. — Six lustres à cinq faces, ayant chacun un lampion à trois branches. — Un jeu de l'oie et un jeu de balle, bois d'acajou, de deux pans sur un pan et quart. — Une statue en marbre blanc, de trois pans et demi de hauteur, représentant une femme nue, sur son piédestal en bois de noyer. — Vingt-quatre grands tableaux dans le plâtre à grands personnages, représentant des membres de la famille de Valbelle. — Sept tableaux aussi encadrés dans le plâtre représentant des blasons. — Quatre autres tableaux de sept pans sur cinq, représentant divers combats de terre et de mer. — Un autre représentant le plan de l'hôpital de Saint-Omer. (Trois Valbelle furent évêques de Saint-Omer.) — Un buste sur la porte d'entrée. — En entrant, de chaque côté, est une étagère en bois remplie de gros volumes. — Sur la table de marbre des dites étagères sont des personnages représentant des « dieux marins », sur des piédestaux en cuivre doré. — Une petite chaise servant d'agenouilloir, garnie en moquette bleue et blanche. — Un tabouret à trois places, moquette verte. »

Maintenant imaginez la lumière de Provence entrant à flots joyeux par les six fenêtres de la galerie et illuminant les portraits d'ancêtres, les blasons, les batailles navales, les statues et les chinoiseries ; imaginez les hôtes du châ-

teau, « les hommes les plus galants et les dames les plus aimables de la province », dispersés autour des tables de jeux, une femme à son métier, une autre à son dévidoir, d'autres causant sur les grands canapés, et, au fond de la large pièce, claire et bruyante, le buste de Michel Nostradamus qui préside aux gais loisirs et aux vifs propos de la belle compagnie...

Autour du château s'étendaient des jardins et un parc peuplé de statues. Valbelle aimait les arts. On a prétendu qu'il avait commandé certaines sculptures à Houdon, rien ne le prouve. Pour embellir sa résidence, il s'adressa à Chastel, ce sculpteur provençal qui a décoré avec tant de goût les hôtels et les monuments d'Aix. Chastel exécuta pour Tourves deux statues de marbre de Vénus et de Pomone, les quatre Saisons sous la figure de quatre enfants, et plusieurs fontaines surmontées de groupes d'animaux. On citait surtout avec éloges « deux coqs de grandeur colossale se battant entre eux ».

Au musée d'Aix, on conserve le moulage d'un lévrier que Chastel sculpta, dit-on, pour un des salons du château. Ce chien appartenait à M. du Veyrier, lieutenant de la prévôté de la maréchaussée de France, à Aix. Le comte voulut l'acquérir. Le lieutenant refusa et aux instances de Valbelle il finit par répondre : « Ce lévrier me vient de ma femme; le bien dotal est inaliénable. »

Pour se consoler de n'avoir point l'original, Valbelle invita Chastel à faire le portrait de ce chien incomparable, qui peu de temps après mourut de la rage, au grand désespoir de l'intraitable M. du Veyrier.

A Tourves, le comte tenait l'état de maison le plus brillant du monde. Un jour, à l'occasion d'une revue, il y traita tout son régiment, il le traita si bien que les cavaliers au sortir du festin, brandissaient leurs sabres nus sous les grands arbres du parc et acclamaient leur colonel, comme des forcenés. Mais, le plus souvent, les fêtes n'avaient rien de soldatesque. Mirabeau comparait à une cour d'amour les réunions qui se tenaient au château de Tourves. On y voyait toute la noblesse provençale. Parfois on y vit aussi M^lle^ Clairon. Sous prétexte de lecture dramatique, la pensionnaire du roi débarquait en Provence. La marquise de Valbelle fermait les yeux. Le P. Cerutti, auteur de *l'Apologie des Jésuites* et conseiller littéraire de la maison, maugréait contre l'intruse. Puis, par une belle soirée, devant la grande colonnade qu'il venait de faire édifier, Valbelle présidait une manière de séance académique ; il écoutait disserter les savants et les artistes qu'il pensionnait, et, lorsque ces médiocres personnages avaient achevé leurs lectures et leurs discours, la tragédienne apparaissait, et, sous le portique de mar-

bre, elle disait du Racine aux étoiles du ciel de Provence.

*
* *

En 1773 — il a quarante-quatre ans — Valbelle rompt avec la Clairon qui abandonne la France et va s'établir à la cour d'Anspach. Il revient alors s'installer à Tourves, pour toujours. Dès son arrivée, l'assemblée provinciale le désigne comme procureur du pays pour la noblesse. Quelques mois plus tard, il est nommé lieutenant du roi en Provence. Il a si bien renoncé à Paris que, la même année, il loue au marquis de Monteynard son hôtel de la rue du Bac.

Dans une lettre qu'elle a manifestement retravaillée pour l'insérer dans ses *Mémoires* et qu'elle date du 20 février 1774, l'actrice conjure son ancien amant de ne point demeurer en Provence et de se soustraire à l'influence d'une femme qui menace son repos et son honneur : « C'est une femme mariée qui se montre publiquement votre maîtresse, qui, son mari vivant, exige de vous une promesse de mariage, dont l'âge actuel ne laisse aucun espoir d'avoir des héritiers, qui vous arrête dans des lieux, où depuis le mariage de M^lle^ de Marignane (Valbelle avait demandé celle-ci en mariage ; mais

Mirabeau avait été préféré), vous ne pouvez plus rien trouver qui vous convienne, où vous avez le faste le plus ruineux, où tout le monde vous hait du fond de l'âme... Est-ce en Provence où le plaisir seul vous occupe, que vous trouverez l'avancement auquel il ne vous est pas permis de renoncer? » Ces lignes, comme toute la longue lettre d'où elles sont extraites, trahissent la jalousie, le ressentiment de quelque humiliation subie jadis en Provence, et surtout le désir de noircir Valbelle à nos yeux. Elles contiennent, naturellement, une part de vérité. Il y avait à Tourves une certaine marquise des Roland qui passait dans le public pour la maîtresse du comte; on l'accusait d'avoir jeté la discorde dans la « cour d'amour », et il courait en Provence une chanson malicieuse dont voici le refrain :

Grand dieu ! quel fléau
Que la madame du château !

Mais la Clairon se trompe ou, pour mieux dire, elle nous trompe, quand elle semble croire que seule la « Madame du Château » retenait Valbelle à Tourves.

Au XVIII^e^ siècle, on vit parfois des gentilshommes quitter, vers la quarantaine, l'existence vaine qu'ils menaient à Paris et se reprendre soudain à la vie provinciale. Telle avait été

l'aventure de Valbelle. Du jour où il se fixa dans ses terres, il prit au sérieux les fonctions que lui avaient confiées le roi et l'assemblée de la province. Il s'en acquitta avec tant de zèle et d'équité que sa mort excita de grands regrets.

Valbelle était pareil à beaucoup de ses contemporains. Homme de goût et d'esprit, il était en même temps un brave homme. Faible, sensuel, corrompu, il avait de la bonté, une bonté un peu molle, faite à la fois d'humanité et de charité. Chrétienne par tradition et philosophe par mode, la noblesse du XVIII^e^ siècle était compatissante et bienfaisante : les cœurs étaient, alors, sans énergie, mais sans dureté.

Naturellement, le châtelain de Tourves donnait dans la philosophie. Non loin de la pyramide de Sextius, sur l'esplanade de son château il établit un *ciborium* gothique, provenant de l'église de Tourves : on goûtait beaucoup, alors, ces sortes de fabriques. Il y fit graver cette inscription dont les vers sont mauvais, mais dont le tour est franchement voltairien :

A grandeur trop souvent succède ignominie.
Du temple que j'étais, église je devins ;
J'en conçus trop d'orgueil ; on m'a fait écurie.
Passant qui vois l'affront dont ma gloire est suivie
Apprends sans murmurer, à céder aux destins.

Et voyez comment Valbelle entendait et exprimait « l'amour de l'humanité ». Un jour, il ren-

contra un vieux paysan succombant sous une lourde charge de bois. « Mon ami, lui dit-il, laissez-là ce fardeau qui vous écrase, et recevez cet argent pour y suppléer. » Le vieillard se confondit en remerciements. Alors Valbelle lui adressa en souriant cette réponse qui eût fait sangloter Diderot : « Vous ne me devez rien ; c'est moi qui suis votre débiteur, puisque je suis plus riche que vous. »

Le même homme commence son testament par ces paroles vraiment chrétiennes : « Je recommande mon âme à Dieu ; en l'offensant je ne puis jamais avoir eu le projet insensé de l'offenser ; ainsi, quel que soit le nombre de mes fautes, comme elles n'ont pas été volontaires, c'est avec confiance que je m'abandonne à sa miséricorde. »

D'ailleurs, tout ce testament est une page précieuse. Ses dispositions révèlent les goûts, les penchants, les faiblesses et les amitiés de Valbelle. Son accent de noblesse et de bonne grâce trahit un cœur généreux et délicat.

Ayant imploré la miséricorde divine, Valbelle lègue six mille livres aux Chartreux de Montrieux « dont Guillaume Bertrand et autres du nom de Valbelle, des vicomtes de Valbelle, ses ancêtres, furent les premiers bienfaiteurs dès le XII^e^ siècle ». Il prie ces religieux de recevoir son corps et il veut que vingt mille livres soient employées à

la construction de son mausolée. C'est la suprême satisfaction qu'il donne à son amour du faste et de la sculpture. Suivent les volontés du philanthrope : il dote vingt jeunes filles pauvres : il constitue une rente de cinq cent cinquante livres pour un pauvre gentilhomme de la province, officier de terre ou de mer qui aura servi dix ans avec honneur ; il lègue à la ville d'Aix trente mille livres, « laquelle somme sera employée à élever un obélisque au milieu du rond des Minimes, sur le grand chemin d'Aix à Avignon, et à décorer cette place ». (L'obélisque était à la mode dans la Provence du XVIII^e siècle). Il laisse à « Messieurs de l'Académie française » vingt-quatre mille livres pour décerner tous les ans le revenu de son capital « à tel homme de lettres ayant fait ses preuves ou donnant seulement des espérances ».

Lorsqu'il a ainsi songé au repos de son âme, satisfait sa conscience et assuré sa gloire, Valbelle récompense largement ses serviteurs, lègue quelques-unes de ses terres et une somme considérable à un certain sieur de Caussini, qui passe pour le fils naturel de son frère ; puis il règle ses dettes d'affection ou de gratitude. La première personne à laquelle il pense, c'est à M^lle Clairon. « Je lègue, déclare-t-il, à M^lle Clairon, pensionnaire du roi, une rente viagère de quatre mille livres ». (Voilà un legs dont l'ac-

trice n'a point parlé dans ses *Mémoires !*). Il laisse une pension viagère à son ancien régent, M. l'abbé de Montclar, « ci-devant Jésuite », et un diamant de douze mille livres à chacun de ses deux avocats. Puis c'est le tour de ses amis. On ne saurait rien imaginer de plus gracieux et de plus exquis que les formules d'affectueuse courtoisie dont chaque legs est accompagné.

« Je laisse à M. de Ballon, mon cousin, conseiller au Parlement, une de mes tabatières à choisir, que je le prie de bien vouloir accepter comme une légère marque de mon souvenir et de mon amitié. — Je laisse à M. le marquis de Marignane, une de mes tabatières à choisir et ma bague de pierre gravée représentant Henri IV, il doit à mes sentiments pour lui de vouloir bien l'accepter. — Je laisse à M. le vicomte de La Rochefoucauld de Surgères mes tablettes de laque montées en or et garnies de huit portraits, et je le prie de les accepter comme un présent que lui fait mon cœur. »

Il n'oublie pas les belles dames qui lui firent la grâce d'être ses amies :

« Je laisse à M^me^ de Croze, née de Charleval, ma montre à répétition émaillée, garnie de diamants, la chaîne et les cachets avec ma bague de cristal vert entourée de diamants et un chiffre de diamants ; l'honnêteté et le respect qui ont toujours accompagné mes sentiments pour

elle ne lui permettent pas de refuser cette marque de mon souvenir. — Les mêmes motifs me rappellent les dames ci-après : je laisse à Mme la marquise de Roye, née Mlle de Mailly, ma tabatière d'émail gris montée en or, avec une miniature au milieu, entourée de diamants ; j'espère de ses bontés qu'elle ne me refusera pas de l'accepter. Je laisse à Mme la marquise des Roland, née Mlle de Montvallon (c'était la « Madame du château ») ma tabatière d'or ronde, émaillée en rouge, et le diamant blanc que je porte à mon col ; les bontés dont tous les siens m'honorent, mon respect et mon attachement pour elle lui font une loi de ne pas refuser la grâce que je lui demande d'accepter cette marque de mon souvenir. Je laisse à Mme Landri, née Mlle Bourret, ma tabatière représentant des vues de Tourves, que je la prie d'accepter comme un gage de la reconnaissance de l'amitié qu'elle m'a toujours témoignée... »

On devine, sans peine, ce que cachent ces honnêtes paroles de reconnaissance et de respect. Mais que cette pudeur posthume s'entoure d'un joli cérémonial !

Il lègue de menus souvenirs à son beau-frère et à sa sœur, le marquis et la marquise de Castellane, 50.000 francs à sa nièce et institue sa mère, la marquise de Valbelle, son héritière universelle.

Ce testament est daté de 1773. Valbelle mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante, le 18 novembre 1778, pendant un voyage qu'il faisait à Paris. L'avant-veille de sa mort, le roi avait signé pour lui « la grande pancarte du commandement pour le civil en Provence ».

*
* *

Le château de Tourves passa aux mains de la marquise de Valbelle, et, après cette dernière, aux mains du marquis de Castellane, son gendre. Le marquis émigra pendant la Révolution et, en 1793, le mobilier du château fut mis en vente publique. Quelques objets d'art furent alors expédiés à Saint-Maximin, siège du directoire du district, pour être ensuite distribués aux musées du département. Presque tout le reste fut acheté à vil prix par les habitants de Tourves qui entassèrent ces richesses dans leurs maisons : les unes sont restées, dit-on, en la possession des descendants des acquéreurs ; mais les autres, les plus nombreuses et les plus précieuses, ont, depuis longtemps, été emportées par les brocanteurs de Marseille et de Toulon.

Quant au château même, il fut pillé par la population. On martela les sculptures, effaça les armoiries, cassa les marbres, emporta les

cheminées. L'administration militaire, ayant besoin de certains matériaux pour ses ateliers d'armes, fit arracher les fers et les plombs. En 1793, une partie des constructions fut affectée à un hôpital militaire, et l'on fit encore disparaître pour ce nouvel aménagement des cheminées et des portes. Les citoyens de Tourves, de leur côté, profitèrent de l'occasion pour tout saccager dans la partie abandonnée, enlever les serrures, briser les vitres et les glaces. Enfin, en 1798, la propriété fut mise aux enchères. Les bâtiments, à dire d'experts, étaient « délabrés et dévastés, sans couverts, ni portes, ni fenêtres ».

Mathieu Barbaroux, notaire et ancien maire, se rendit acquéreur du château et des deux parcs qui l'entouraient. Il ne toucha point aux ruines qui continuèrent de s'écrouler. On raconte que les gens du village, les mêmes sans doute qui avaient si bien pillé le château, firent cruellement expier à Mathieu Barbaroux la bonne affaire qu'il avait réalisée en acquérant pour un paquet d'assignats le bien des Valbelle. On rapporte même que cette réprobation fit mourir de chagrin la fille du nouveau seigneur de Tourves. Ni Barbaroux, ni sa veuve, ne consentirent cependant à se dessaisir du domaine. Mais, en 1849, après la mort de M^me^ Barbaroux, le frère de celle-ci crut devoir léguer l'ancienne propriété des Valbelle au représentant de la famille,

L'« ESPÉRANCE »

Une des figures du Tombeau de Valbelle à Montrieux,
devenue la *Sainte-Madeleine* de la Sainte-Baume

le comte de Castellane. N'entrevoit-on pas une terrible tragédie domestique, le scenario d'un roman de Balzac ? Quel cadre que cette pauvre bourgade de Provence aux ruelles étroites ! et quels noms vraiment balzaciens que ceux de *Tourves* et de *Mathieu Barbaroux !*

*
* *

Une légende absurde, mais tenace, s'est propagée dans la Provence au sujet du mausolée du comte Valbelle. Voici ce conte.

Rêvant de reposer après sa mort, parmi les images des femmes qu'il avait le plus aimées, Valbelle pria Houdon d'exécuter quatre statues de marbre représentant la tragédienne Clairon, la danseuse Guimard et deux autres personnes auxquelles il avait prodigué les preuves de sa tendresse. Puis il invita les quatre dames à venir passer quelques semaines dans son château de Tourves. Il leur donna toutes sortes de fêtes et, un jour, offrit à la compagnie le divertissement d'une excursion chez les Chartreux de Montrieux. On pénétra dans la chapelle, et quelle fut la surprise des jeunes femmes, quand elles virent leurs propres statues groupées autour d'un tombeau, et, dans le sépulcre ouvert, le comte qui, par plaisanterie, s'y était étendu en contrefaisant le mort! Elles s'enfuirent en pous-

sant des grands cris de terreur et de colère. Quant à Valbelle, on le trouva quelques instants plus tard, toujours couché au fond de son mausolée : il était mort.

Cette histoire macabre, sortie tout entière de l'imagination d'un journaliste de 1822, a été vingt fois répétée. Lorsqu'une des statues du monument de Valbelle fut portée à la Sainte-Baume et offerte à la vénération des pèlerins comme une image de la Madeleine, on prétendit que cette sculpture était le portrait de M^lle^ Clairon. Lacordaire lui-même l'a cru : « Des marbres sans gloire forment, dit-il, la chapelle de la sainte, et, derrière son autel, sur cette roche mystérieuse où se passaient ses veilles et ses extases, repose à demi couchée, une statue profane, indigne au premier chef de la majesté du lieu dont elle contriste tous les souvenirs. »

M. Octave Teissier a démontré par dix excellentes raisons que toute cette légende ne tient pas debout. Valbelle est mort à Paris. A cette époque, la Clairon était depuis cinq ans à Anspach. Le mausolée a été exécuté, après la mort du comte, par les soins de sa mère. On peut d'ailleurs rapprocher de la statue de la Sainte-Baume les portraits de M^lle^ Clairon : point de ressemblance. Cependant la véritable histoire du monument est curieuse et mérite d'être contée.

Le tombeau fut élevé dans l'église des Chartreux de Montrieux, selon la volonté exprimée par Valbelle dans son testament. Nous en connaissons l'aspect et la composition, grâce à un dessin annoté de la main de la marquise de Valbelle, dessin qui concorde avec la description de l'inventaire dressé pendant la Révolution : quatre statues de femmes décoraient le monument, deux debout, deux assises et accoudées sur le tombeau. Un motif formé de deux petits génies pleureurs, gardiens de l'urne funéraire, couronnaient le monument.

Le buste seul était de Houdon. Il avait été exécuté pour être placé dans la salle des assemblées de l'Académie française, en souvenir du legs que Valbelle avait fait à la Compagnie. On le mit sous les yeux du public le jour où d'Alembert lut l'éloge du bienfaiteur, et Mme de Genlis, qui assistait à cette séance, rapporte que « le buste fut plus applaudi que l'éloge ». Quant aux autres sculptures, M. Teissier soutient — avec beaucoup de vraisemblance — que les deux statues assises sont de Christophe Fossaty, sculpteur marseillais ; les deux autres paraissent d'une autre main plus délicate et plus habile ; on a prononcé le nom de Chastel ; l'attribution est plausible, mais ne parlons pas de Houdon.

Vendues en 1790, les statues du mausolée

demeurèrent néanmoins jusqu'en 1822 dans l'église ruinée du couvent de Montrieux. A cette époque, elles furent rachetées par le préfet du Var qui, après les avoir fait restaurer, les envoya dans les divers arrondissements de son département.

L'allégorie de *l'Espérance* fut placée à la Sainte-Baume et y devint une sainte Madeleine. On prit soin, d'ailleurs, de l'asseoir sur un rocher pour rendre la métamorphose plus vraisemblable.

Le tribunal civil de Draguignan manquait d'une statue, on lui donna *la Force* dont on fit une *Justice*, et afin que personne ne s'y trompât, le restaurateur accouda cette allégorie sur un petit autel carré où il posa deux livres, et sculpta en bas-relief un œil et une main qui tient des balances; il profita aussi de l'occasion pour « embellir » l'œuvre originale et la rendre plus *décorative* en lui adjoignant une grande draperie flottante.

La Provence resta *la Provence* et s'en fut à Toulon où elle subit quelques avaries; on l'installa d'abord sur une fontaine, dans la rue des Pucelles, mais la place était mal choisie; cette charmante *Provence* lève l'index de la main gauche et semble exprimer par ce geste « qu'il n'y en a qu'une et qu'elle est celle-là »; cette attitude indigna les jeunes Toulonnaises qui à

coup de pierre cassèrent l'index désobligeant. L'outrecuidante allégorie fut alors reléguée dans un jardin public. Maintenant elle est au musée.

Une sainte Monique, désormais désignée sous le nom de *Vestale*, fut envoyée à Fréjus, mais comme elle était destinée à la décoration d'une fontaine publique, le restaurateur lui mit sous le bras une sorte de cruche d'où jaillit un filet d'eau ; et elle n'a point, dans cette fonction nouvelle, perdu toute sa grâce.

Le buste avait été enlevé de Montrieux pendant la Révolution. Il fut découvert, en 1811, par un sculpteur italien dans un moulin à huile, aux environs de Brignoles ; comme il était par terre, la face tournée vers le sol et servait de siège au meunier, il avait une écornure au bout du nez. On l'abrita dans le musée de Draguignan. Enfin, les deux enfants pleureurs — ils sont exquis — sont conservés, comme je vous l'ai dit, dans l'église de Méounes, près de Montrieux.

C'est ainsi que les Dominicains de la Sainte-Baume, les Dracénois, les Toulonnais et les Forojuliens se sont partagés les débris du mausolée de Valbelle, et que, pour reconstituer aujourd'hui ce monument, un des plus beaux et des plus célèbres de la Provence du XVIII^e^ siècle, il faut parcourir tout un département.

11-18 mars 1904.

VI

BRIGNOLES
ET L'ABBAYE DE LA CELLE

VI

BRIGNOLES ET L'ABBAYE DE LA CELLE

I

BRIGNOLES

La petite ville de Brignoles est ramassée sur une petite colline, au milieu d'une large vallée semblable à un grand verger fleuri... Jadis, elle était célèbre par l'excellence de ses prunes. Des philologues ont même soutenu que son nom était formé de deux mots celtiques : *brin*, prune et *on*, bonne, dont on fit *Brinonia*. Elle a conservé sa réputation ; mais elle a perdu ses prunes, il y a plus de trois siècles. En 1570, M. de Vins ayant refusé de payer les impôts que lui réclamait la ville de Brignoles, le peuple saccagea ses terres et détruisit 180.000 pruniers. Depuis ce temps-là, les prunes de Brignoles viennent de Digne.

Cette belle vallée du Carami est, parmi tous

les sites de Provence, celui qui, le plus impérieusement, fait songer à la Grèce. Les petites montagnes qui l'enferment et que couronnent des bois de chênes-verts ont la précision, l'élégance et la sécheresse du paysage hellénique. Vers le couchant, apparaissent de hautes cimes rocheuses que l'on nomme — tout simplement — le mont Olympe, et cela n'est pas ridicule. Enfin ce mot même de Carami, avec son parfum grec, achève d'enivrer notre imagination.

L'ivresse tombe, à la vérité, dès que l'on aborde Brignoles. Cette sous-préfecture est charmante ; mais son charme est bien celui de toutes les petites villes de France, taciturnes, souriantes et mélancoliques où le passé est très vivant et le présent un peu mort.

La vieille ville, raboteuse et escarpée, a des rues étroites qui serpentent, avec des détours imprévus, suivant le plan des diverses enceintes aujourd'hui disparues, des escaliers tortueux, des rampes caillouteuses, des voûtes, des portes basses et des culs-de-sac. Les maisons voisines de l'église s'arcboutent les unes sur les autres, jetant leurs grands cintres de pierre au-dessus de la tête des passants. Ça et là de petites places, de grands platanes, de vives fontaines. Décor pittoresque et charmant de la petite cité provençale où tout est défense contre l'ardeur du soleil ou la fureur du mistral.

Un très aimable Brignolais a voulu me guider à travers sa ville ; il me conduit, par les ruelles et les places, m'arrêtant à chaque pas, devant un de ces jolis tableaux que composent ici les jeux de l'ombre et de la lumière ; il m'ouvre les portes des vieux logis ; il est plein d'anecdotes et d'histoires ; il aime sa terre et son ciel et il en fait les honneurs au septentrional charmé avec cette bonne grâce délicate qui est le trait le plus aimable du caractère provençal. L'air de la Provence « subtilise toutes choses », disait M^me^ de La Fayette.

*
* *

Au hasard de la promenade et de la causerie, je note curiosités et souvenirs de Brignoles.

Voici, dans la cour d'une maison, deux débris de sculpture du XVIII^e^ siècle : un bas-relief de marbre représentant une Amphitrite et le buste de Nostradamus. Ce sont des épaves du château de Tourves.

Au-dessus de la porte d'un vieux couvent d'Ursulines sourit une Vierge charmante du XVII^e^ siècle.

Sur une place plantée de vieux ormes s'élève une maison de belle apparence. C'est là que vécut François-Just-Marie Raynouard, gloire de Brignoles, Raynouard qui excella dans le

tragique au temps où Ecouchard-Lebrun excellait dans le lyrique, Raynouard qui, après avoir plaidé à Brignoles et présidé la Société patriotique des Amis de la Constitution et de l'Égalité, siégea à l'Assemblée législative, Raynouard, auteur des *Templiers* et père du romanisme. Il paraît que cet homme aimait à donner à ses compatriotes le spectacle d'un poète livré à l'inspiration. Il faisait porter sa table de travail, sous un des arbres de la place, devant la porte de son logis, et, sous l'œil des passants, il cherchait des rimes, alignait des alexandrins et composait *Socrate au temple d'Aglaure* où, selon Marie-Joseph Chénier, il unissait « la sagesse du style à la richesse de l'ordonnance ».

Dans une petite rue étroite, une maison du XII^e^ siècle, demeurée intacte, présente sa façade vénérable et les fines colonnettes de ses petites fenêtres jumelles.

Au sommet de la ville, sur une place silencieuse, se dresse un vieux château auquel on a maintenu sa couronne de créneaux. Ce fut, au moyen âge, la forteresse de la ville, puis la résidence d'hiver des comtes de Provence. On y a logé le sous-préfet. A l'angle de cet édifice s'ouvre une petite niche maintenant vide. Il y a deux mois, on y voyait encore le buste de saint Louis d'Anjou, patron de Brignoles. Cette image était ici fort révérée ; chaque année, le

jour de la fête du saint, on venait la tirer de sa niche et la promener en procession. Or, un jour, sur des ordres venus « d'en haut », le buste disparut de la place qu'il occupait depuis des siècles. Le sous-préfet, pour laïciser sa sous-préfecture, avait dû enlever cette sculpture compromettante, et le pauvre saint Louis a été retrouver les Charles X, les Louis-Philippe, les Napoléon III dans la poussière des greniers administratifs.

« Vous rappelez-vous, me dit mon guide, que Mgr Myriel, l'évêque des *Misérables*, fut d'abord curé de Brignoles ? Or, vous savez que Mgr Myriel n'est point une figure créée par la fantaisie de Victor Hugo. Il s'appelait Mgr de Miollis et fut en effet curé de Brignoles, en 1804. Nous trouverons son portrait au presbytère où sont conservés tous les portraits des curés de Brignoles... »

M. le curé de Brignoles veut bien nous ouvrir la salle où sont rangées toutes ces peintures. L'image de Mgr Miollis figure dans la collection. Mais c'est, hélas ! une peinture banale, médiocre et conventionnelle ; on ne peut croire qu'elle ait été faite d'après le modèle[1].

Par un petit pont couvert jeté au-dessus d'une ruelle, le curé nous fait pénétrer dans son église.

1. Sur Mgr Miollis, voir plus loin. (Chapitre XIV.)

L'intérieur de Saint-Sauveur, paroisse de Brignoles, ne présente aucun caractère ; on a tant bien que mal assemblé ici deux églises, mais la façade principale garde un beau portail roman. De l'église des Cordeliers, aujourd'hui désaffectée. on a rapporté, pour le placer dans une des chapelles de Saint-Sauveur, un superbe rétable du XVII^e^ siècle où sont enfermées les reliques de saint Louis d'Anjou. Et l'on m'a encore montré un délicieux lutrin de bronze du temps de Louis XIII et une porte finement sculptée qui ferme la sacristie.

Dans cette même sacristie, sur le haut d'une armoire, est placé le buste de Pie VII, souvenir du passage de ce pape à Brignoles, en 1809 et 1814. Sur cet événement qui laissa un grand souvenir dans la mémoire des Brignolais, on m'a communiqué deux documents assez piquants.

*
* *

En 1809, lorsque, sur l'ordre de Napoléon, Pie VII rebroussa chemin de Grenoble vers Savone, il traversa Brignoles. En ce temps-là, si l'on voyait une grande foule accourir sur les chemins pour recevoir la bénédiction du Pape, le clergé hésitait à se compromettre, se sachant observé de près par la police impériale. Quand

le carrosse pontifical fit halte à l'entrée de Brignoles, un pauvre frère cordelier se présenta, tout seul, pour rendre hommage au Saint-Père. Le curé, M. Jujardy, ne parut point et, quatre jours après, il écrivait à son ami, M. Rey, chanoine à Aix, la lettre que voici :

Brignoles, 9 août 1809.

« ... Vous me demandez ce que je puis vous dire du passage du Saint-Père dans notre ville. Je commencerai par le regret le plus vif de ne l'avoir pas vu, quoiqu'il y ait eu tout le temps pour le voir. Il arriva le 5 du courant à deux heures de l'après-midi. Il était logé dans une auberge hors de la ville, et personne ne se doutait encore que le Pape était à Brignoles. Un bruit sourd commença à se répandre touchant son arrivée : on laissa courir les enfants, les curieux qui n'avaient rien à faire, et toute personne sensée crut que c'était un attrapatoire semblable à tant d'autres du même genre. J'étais alors même enseveli dans mon confessionnal, puisque c'était non seulement un samedi, mais encore la veille de notre titulaire. On m'adressa successivement trois personnes pour m'avertir du fait. Par malheur ce ne fut que la troisième que j'ai vue. Je quitte tout pour remplir un devoir si consolant, et il était déjà parti,

quand je n'avais fait que quelques pas hors de l'église. Il a accueilli avec bonté toute personne qui s'est présentée pour recevoir sa bénédiction ; et, pour satisfaire le grand nombre que l'auberge ne pouvait contenir, il eut la bonté de paraître sur son balcon où il bénit ce peuple attroupé. Il était dans son costume, accompagné d'un jeune cardinal, le fils du duc de Savoie. Le Saint-Père paraissait être fort tranquille, sans air de préoccupation. La suite montrait un air de contentement. Une dame demanda au jeune cardinal, si elle pouvait lui demander sans indiscrétion en quelle ville de l'Italie le Saint-Père retournait. La réponse fut qu'on n'en savait rien. On présume que c'est à Milan... »

Ce bon M. Jujardy, qui, en 1809, était si malencontreusement demeuré « enseveli dans son confessionnal », put se dédommager, cinq ans plus tard, de ce fâcheux contretemps et recevoir la bénédiction de Pie VII. Les temps étaient changés. Le Pape, toujours prisonnier, venait de traverser la France ; le commandant Lagorsse, à qui était confiée la garde de sa personne, le conduisait à Savone ; mais tout le monde et le Pape lui-même croyaient que Rome était le but du voyage. Partout, c'était sur le passage du Saint-Père un immense concours de peuple. « Triomphe ne fut jamais plus complet, écrivait d'Orgon le commandant Lagorsse. Corps consti-

tués, clergé, musique, dais, bannières, tout en est ; et il est impossible d'empêcher cet éclat et ces démonstrations, autant qu'il est impossible de faire rétrograder le Rhône... »[1]. Lorsque Pie VII arriva à Brignoles le 8 février, ce n'était plus seulement le curé, c'était aussi le sous-préfet qui s'empressait à la portière de la voiture du Pape. Et, quelques jours après, M. Jujardy écrivait à son ami le chanoine Rey :

14 février 1814.

« Vous voulez savoir, Monsieur et cher confrère, ce qui s'est passé au passage du Saint-Père dans notre ville. Tout ce que l'enthousiasme peut produire dans un peuple qui était convaincu que la paix était rendue à l'Église et que son chef retournait dans ses États. Avec un grand nombre, j'étais instruit qu'il n'en était rien ; mais la présence d'un personnage aussi illustre que malheureux n'inspirait d'avance qu'un intérêt encore plus vif à sa situation... Sa Sainteté n'arriva qu'après neuf heures : sans dételer on voulut lui faire poursuivre sa route. L'obstacle fut trop grand. La voiture et les chevaux se trouvaient obstrués et noyés dans la

1. Cette correspondance du commandant Lagorsse avec le duc de Rovigo sur le voyage du Pape a été publiée pour la première fois dans l'étude intéressante de M. Geoffroy de Grandmaison : *Napoléon et les cardinaux noirs*.

foule. Avec la plus grande de toutes les peines je parvins au côté droit de sa voiture. Il était défendu d'ouvrir. Un gendarme se mit au-dessus de la défense. La porte fut ouverte et j'eus la consolation de voir, de parler au Saint-Père et de recevoir sa bénédiction. Le sous-préfet, le maire se présentèrent à la gauche et parlèrent au Saint-Père ; mais dans cet horrible chaos, il était impossible et de se faire entendre et de comprendre un seul mot de ce que le Pape a pu dire. Il n'est pas descendu de voiture et, après un quart d'heure, il a continué sa route, plus chargé de bénédictions qu'il n'a pu en prodiguer. Une voiture s'est mise tantôt à sa suite et, après avoir atteint la sienne, sous le prétexte de lui présenter une croix à bénir, on a fait ce que vous avez fait vous-même, dans la persuasion ou la crainte qu'il n'eût des besoins. Il a été trouvé mieux portant et avec un air plus serein que la première fois.

« Le lendemain de son départ, arriva M. le cardinal *d'Agnaisi* (Dugnani), évêque d'Albano. Il est ici sous la surveillance du sous-préfet. Il est encore plus sous la mienne, puisque je ne le quitte presque point et ne néglige rien pour adoucir sa disgrâce. Il se loue de nous ; je désire qu'il y ait fondement. Sur le tout il paraît content.

« Le cardinal Ruffo est passé avant-hier sa-

medi pour se rendre à Grasse. J'ai lieu de croire qu'il y sera bien. Le cardinal-vicaire (Mgr della Somaglia) arriva hier soir. J'eus l'honneur de passer la soirée avec lui. Le sous-préfet lui amena son confrère. Il est parti ce matin pour Draguignan. Il trouvera dans M. Cavalier une ressource, d'autant plus qu'ils doivent se connaître. *Il trouvera dans l'air du préfet le thermomètre de ses espérances*[1] ».

Cette dernière phrase est d'un politique. Rapprochez, d'ailleurs, ces deux lettres l'une de l'autre : elles sont, pour parler comme M. Jujardy lui-même, assez thermométriques.

*
* *

Dans les dernières lignes de sa lettre de 1814, le curé de Brignoles cite les noms de quelques-uns des cardinaux qui furent, par mesure de police, exilés dans le midi de la France, au moment où, sous la conduite du commandant Lagorsse, Pie VII s'acheminait vers l'Italie.

Brignoles avait été la résidence assignée au cardinal Dugnani.

En débarquant à Brignoles, celui-ci logea

1. M. Cavalier était curé de la cathédrale de Fréjus au moment de la Révolution. Il fut chargé de l'administration du diocèse pendant l'épiscopat de l'évêque assermenté Rigouard. Il devint ensuite curé de Draguignan.

d'abord à l'auberge de la Poste. Mais un notable de la ville, M. Marius Lebrun, lui offrit l'hospitalité. La maison de M. Marius Lebrun donnait sur la rue Notre-Dame, devenue, à la fin du XVIII[e] siècle le plus riche faubourg de la ville.

Depuis le passage du cardinal, rien n'a été changé dans cette belle demeure de la rue Notre-Dame, et, quand on y pénètre, aujourd'hui, on a sous les yeux l'intérieur d'un bourgeois de Brignoles en 1814. Tentures, meubles et bibelots, tout y est resté à sa place, non point par un caprice de collectionneur, mais simplement parce que, depuis plus d'un siècle, la même famille a vécu dans la même maison et qu'elle en a respecté le décor.

Au rez-de-chaussée, une pièce garde encore sur ses murs de charmants papiers peints en grisaille où une suite de compositions prudhoniennes représente l'histoire de Psyché. Au premier étage, la chambre cardinalice est tendue de magnifiques lampas pourpre ; dans le salon, les élégants dessins du papier Louis XVI s'accordent gaiement avec les cadres des glaces et les trumeaux sculptés ; dans une autre chambre à coucher, qui avait été réservée au secrétaire de l'exilé, les tons pâles des boiseries, les dessus de porte et des meubles composent une harmonie délicate. Partout des sièges garnis de

CARDINAL DUGNANI

précieuses tapisseries, des « causeuses » d'un dessin fantasque et galant, des lits somptueux et des commodes pansues. Sur les jolies cheminées de marbre, on a laissé les jolies pendules qui ont sonné pour l'évêque d'Albano les heures de l'exil. Tous ces meubles, tous ces menus objets prennent ici une beauté singulière. A la pensée que ces choses rares et exquises n'ont jamais traversé la déshonorante arrière-boutique d'un marchand de bric-à-brac, on leur trouve une noblesse plus parfaite, une grâce plus émouvante.

Qui était donc ce pauvre prélat italien échoué dans Brignoles par la volonté de Napoléon?

J'ai feuilleté les mémoires de Pacca et ceux de Consalvi. Il y est souvent parlé du « bon cardinal » Dugnani. Mais ce que j'ai appris de plus certain sur ce « bon cardinal », c'est qu'il n'avait point l'âme d'un héros.

Il a connu toutes sortes de tribulations Évêque de Rhodes *in partibus*, il fut remarqué par Pie VI et envoyé nonce à la cour de Louis XVI. Quand éclata la Révolution, il tenta, comme le voulait sa fonction, de s'opposer aux grandes réformes ecclésiastiques de la Constituante. Naturellement, les clubs l'accusèrent de soutenir les « menées royalistes » et, un jour, il jugea prudent de quitter Paris, d'aller prendre les eaux d'Aix, et, de là, il gagna Milan.

Cardinal-prêtre de Saint-Jean, il prit part au conclave de Venise qui élut Pie VII. Il essuya, comme tout le Sacré-Collège, l'effroyable bourrasque que la politique de Napoléon déchaîna sur l'Église romaine. Quand le Pape fut enlevé de Rome, il fut exilé de Milan et, en 1809, il fut amené en France.

Lorsque l'empereur donna aux cardinaux l'ordre d'assister aux fêtes et aux cérémonies de son mariage avec Marie-Louise, Dugnani, homme pieux, modeste et timide, n'osa ni braver la colère de Napoléon, ni approuver cette flagrante violation de toutes les lois religieuses. Pour s'abstenir il allégua qu'il était malade et prit le lit. Il ne se rangea donc point parmi les treize qui tinrent tête à l'empereur, et ne partagea pas leur disgrâce : ses biens ne furent point mis sous séquestre; on ne l'obligea pas à dépouiller la pourpre et à revêtir le costume d'un simple prêtre ; il ne fut pas un des cardinaux *noirs*.

Quand Napoléon envoya à Savone cinq cardinaux avec la mission de décider Pie VII à ratifier les décisions du concile national, Dugnani fit partie de la délégation : on le savait faible et disposé à suivre en tout le sentiment du cardinal Roverella, qui était acquis au gouvernement français. La délégation persuada le Souverain Pontife. Plus tard, à Fontainebleau, on

retrouve encore Dugnani parmi les conseillers qui amènent le Pape à signer un nouveau Concordat.

Un jour, les événements finirent par inspirer quelque fermeté aux moins courageux. Le Pape avait rétracté l'approbation qu'il avait donnée au Concordat de Fontainebleau. Le Sacré-Collège, naguère divisé, s'accordait maintenant pour encourager Pie VII à la résistance. Dugnani lui-même devenait suspect. La police s'inquiétait de ses propos et de ses démarches. Des espions recherchaient dans quel but ce cardinal pouvait bien faire sans cesse voyager son domestique entre Paris et Fontainebleau.

Le Pape fut dirigé sur l'Italie et les cardinaux furent dispersés dans quelques villes du Midi. Ce fut ainsi que, accompagné d'un brigadier de gendarmerie, le cardinal Dugnani arriva à Brignoles, le lendemain du jour où Pie VII venait d'y passer.

Par tempérament, nous l'avons vu, Dugnani n'était pas homme à causer de l'embarras à l'autorité ; d'ailleurs tout annonçait la chute prochaine de l'Empire. Il faut donc ajouter foi au rapport du sous-préfet de Brignoles affirmant que la conduite du cardinal ne pouvait donner lieu à aucun reproche. « Son Éminence, ajoutait le fonctionnaire, ne fréquente que les prêtres du pays et n'a été visitée que par les quelques per-

sonnes dont les sentiments envers le gouvernement ne peuvent faire naître aucun soupçon. Son Eminence assiste régulièrement aux offices divins, mais comme un simple prêtre. Il dit tous les dimanches et fêtes la messe dans son appartement, à huis clos, sans qu'aucun étranger n'y assiste [1]. »

Il semble, d'ailleurs, que l'exil ne pesait pas trop lourdement sur les épaules de Dugnani, car l'ordre d'élargissement des cardinaux fut signé le 9 avril 1814, et, quinze jours plus tard, le cardinal Pacca passant par Brignoles y trouvait encore Dugnani.

Revenu à Rome, notre cardinal fut fait évêque de Porto et Santa Ruffina. Il mourut en 1818. On conserve à l'*Ambrosienne* une pièce qu'il écrivit en souvenir de Marie-Gaétane Agnesi, célèbre mathématicienne du XVIII[e] siècle, auteur d'un *Traité du calcul différentiel et du calcul intégral.*

J'aurais voulu pouvoir évoquer dans la vieille maison de la rue Notre-Dame une ombre moins falote que celle du « bon cardinal » Dugnani. Mais de cette excursion à travers le Brignoles du premier Empire, j'ai, du moins, rapporté le souvenir d'un curieux logis et les deux lettres du curé Jujardy.

1. Archives nationales. F. 76.533.

II

LES DAMES DE LA CELLE

A une demi-lieue de Brignoles, au pied d'un rocher escarpé, au creux d'un petit vallon, s'élevait le couvent de la Celle. Il en reste seulement quelques constructions à demi ruinées et depuis longtemps transformées, les unes en habitations, les autres en bâtiments de ferme ; mais ces débris de monastère gardent encore un aspect austère et émouvant.

Les galeries du cloître, basses et sombres, prennent jour sur le préau par des ouvertures rares, étroites, pareilles à de grandes meurtrières ; elles n'étaient partagées par des colonnettes que sur une des faces du quadrilatère. La voûte de la salle capitulaire repose sur deux piliers trapus qui, pour tous ornements, présentent quelques dessins frustes et barbares gravés dans la pierre des chapiteaux. Une grande salle voûtée, presque obscure, servit peut-être de grenier ou de cellier. Nulle part on n'aperçoit une trace de décor. La crudité de la lumière et

le tapage du mistral ajoutent encore à la tristesse de ce tableau.

Nul cadre ne saurait mieux convenir, si l'on veut évoquer l'existence recluse et misérable de quelques anachorètes exténués de prières et de pénitences. Pour augmenter encore le tragique de cette impression, dans la petite église romane est accroché un crucifix terrifiant : l'agonie y est peinte sur le visage du Christ avec une telle recherche de l'horreur que ce dicton court en Provence : « Laid comme le bon Dieu de la Celle. »

Les passants sont parfois mystifiés lorsqu'ils écoutent avec trop de crédulité ce que leur racontent les vieilles pierres.

Voici ce que j'appris sur le monastère de la Celle : au XII^e^ et au XIII^e^ siècle, les premières religieuses furent sans doute des nonnes pieuses et régulières ; mais un jour le Malin passa par la vallée du Caramy et souffla aux recluses des pensées moins austères. Pendant plus de deux siècles, ce couvent devint, pour les plus nobles filles de la Provence, une véritable académie de galanterie, si bien qu'au milieu du XVII^e^ siècle, il fallut, de force, rétablir la règle et transférer les religieuses à Aix.

Cette histoire, qui m'était contée au milieu du petit cloître roman, y prenait une saveur particulière : le contraste était si imprévu ! On me

montra le logis du prieur ; car il y avait un prieur dans ce couvent de femmes. On me montra aussi le grand enclos où chaque religieuse s'était fait bâtir une petite maison, pour y vivre selon sa fantaisie, en la compagnie de qui lui plaisait. Naturellement, je désirai connaître les aventures des dames de la Celle. On m'affirma que je trouverais à Aix, dans la bibliothèque Méjanes, tous les documents nécessaires pour satisfaire ma curiosité.

*
* *

Encore une fois, j'ai revu Aix, ses places, ses fontaines, ses platanes et ses hôtels. Aix, cité du « passé vivant », Aix dont, seul, M. Henri de Régnier pourrait décrire la triste et séduisante beauté.

Quiconque est sensible à la noblesse des architectures classiques, à la grâce des eaux jaillissantes et à la magnificence des inscriptions latines devrait faire de cette ville sa retraite et son délice. Il n'est sur le sol de France aucune œuvre d'art plus achevée, plus harmonieuse. On ne respire pas ici l'air de sépulcre et de musée qui rend si vite intolérable le séjour des villes mortes. Celle-là n'est qu'à demi déchue. Elle continue de vivre, mais suivant un rythme plus lent ; elle a perdu de sa splendeur, et pris

de la mélancolie ; elle vieillit en silence.

Silence inviolable auquel les Aixois devraient avoir la sagesse de se résigner. Ils auront beau faire ; ils n'entendront plus jamais chez eux le fracas des choses modernes. Ils ont voulu naguère posséder des tramways et on blâma leur entreprise. Mais ces tramways, par miracle, roulent sans bruit ; ils n'ont pu vaincre le silence d'Aix : ce sont de pauvres petits tramways, discrets et taciturnes ; on dirait qu'ils ont conscience de rouler pour rien, et cherchent à se faire pardonner leur présence incongrue.

J'ai déjà tenté de dire la délicate volupté d'une promenade à travers les rues d'Aix. Mais, chaque fois que l'on revient ici, l'on a la joie de nouvelles découvertes : au fond d'un jardin, sous des courtines de lierre, une ancienne fontaine surmontée d'un Neptune ; sur une place, au-dessus d'une porte, le sourire mystérieux et charmant d'un masque de bergère ; une sombre chapelle où s'assemble la confrérie des pénitents gris voués à l'ensevelissement des pauvres : dans le salon d'un hôtel magnifique, une belle dame de Nattier ; au détour d'une rue la perspective d'un campanile couronné d'exquises ferronneries. Il n'est personne, même parmi les Aixois, qui se puisse vanter de connaître tous les trésors, tous les souvenirs, tous les aspects de cette ville.

Aujourd'hui, sans plus flâner, allons à la bibliothèque Mejanes ; saluons le buste de Mejanes par Houdon qui est bel et bien un des chefs-d'œuvre du sculpteur ; donnons un coup d'œil aux superbes armoires sculptées par Toro, et revenons aux dames de la Celle.

On m'avait dit vrai. Après quelques heures passées à la Mejanes, je savais l'histoire de l'étrange monastère [1] et comment il fut réformé en 1650.

*
* *

Des bénédictins vinrent se fixer à la Celle après les invasions sarrasines; mais, dès la seconde moitié du XII[e] siècle, ils cédèrent la place à des religieuses, soumises, elles aussi, à la règle de saint Benoît, et se construisirent un petit couvent, mur mitoyen. Le prieur, qui était un moine de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, gardait une part de juridiction sur les moniales.

Le prieuré de la Celle donna, dit-on, jusqu'au

1. *Essai historique sur la ville de Brignoles*, d'après les notes de M. E. Lebrun. (Cet ouvrage tiré à 200 exemplaires n'est pas en vente.) — Bibliothèque Mejanes. Ms 345, Ms 352 (sac 6). (Dans cette dernière liasse, j'ai profité surtout d'un manuscrit anonyme relatif à M. d'Authier et à la réforme de la Celle. Une mention de ce mémoire permet d'établir qu'il est l'ouvrage d'une bénédictine, fille de Sauvaire, avocat à la cour d'Aix.)

XIVe siècle, l'exemple de toutes les vertus ; mais, un jour, le désordre se mit dans la sainte maison. Au bout d'un siècle, les religieuses qui étaient naguère plus de cent, réduisirent leur nombre à quarante, puis à vingt-quatre ; c'était le moyen d'accroître la pension de chacune. D'ailleurs, il n'y avait plus ni règle, ni clôture. Le 20 mai 1538, le roi François Ier, accompagné de la reine, de la duchesse d'Étampes, de quelques cardinaux, de deux cents gentilshommes et de six mille hommes d'armes, s'arrêta à Brignoles ; on lui dressa des arcs de triomphe fleuris ; on cria *Vivo Franco !* sur son passage ; on lui offrit des boîtes de prunes, et l'on dansa en son honneur la volte et la martingale ; enfin on lui donna le spectacle d'une « moralité », où les demoiselles de Vintimille d'Ollioules et de Castellane de Daluis rivalisèrent de grâce : c'étaient deux religieuses de la Celle.

Au commencement du XVIIe siècle, les religieuses vivaient ainsi que des séculières, et se distinguaient « par la couleur de leurs jupes et le nom de leurs galants ». Hommes ou femmes, tout le monde pouvait pénétrer dans le monastère et tout le monde en pouvait sortir. Les nonnes s'habillaient à leur guise ; elles portaient seulement un ruban noir en manière de scapulaire, et, sous leurs coiffes élégantes, cachaient un petit voile de toile de soie. Dans

le verger du monastère, elles avaient fait construire vingt-quatre pavillons : chacune avait le sien. Le logis de la prieure était une grande maison bâtie « à la séculière » ; sa « chambre de cabinet » était tapissée de cuir doré ; on y voyait des meubles précieux « avec tout ce qu'on peut souhaiter pour la commodité d'une maison ». Quand fut décidée la réforme de la Celle, l' « official » envoyé par l'archevêque s'en vint faire l'inventaire du couvent, et, pavillon par pavillon, décrivit les salles tapissées « de haute lisse » et les chambres tendues de « bergame ». Chaque religieuse avait sa servante et recevait à souper ses parents ou ses amis. Le prieur était de toutes ces fêtes. L'obligation d'aller chaque jour au chœur et d'y expédier quelques psaumes était la rançon légère de cette existence aimable et libre. Et l'on songe invinciblement à la manière de vivre des Thélémites, car « toute leur vie était employée non par lois, statuts ou règles, mais selon leur vouloir et franc arbitre. ».

Elles étaient vingt-quatre dans le monastère, appartenant aux premières familles de la Provence (Jeanne de Castellane Dalmas, Honorade de Grasse de Cabrière, Marguerite de Mounier, Véronique de Clapier, dame de Blacas d'Aups, dame de Castellane de Montmeyan, etc...), quand la reine, le cardinal Mazarin et le cardinal Grimaldi se mirent d'accord pour les rappeler à la

« stricte observance ». La prieure s'appelait Lucrèce de Barras de La Roubine et appartenait à une famille très noble, puisque, au dire du plus célèbre de ses rejetons, le conventionnel Paul de Barras, son ancienneté égalait celle des rochers de Provence.

Deux religieuses s'étaient attachées à vivre selon la règle, au milieu des intrigues et des scandales dont leur communauté était le théâtre.

La première s'appelait M^me^ Lemaistre de Beaumont ; dès son noviciat, elle avait montré un grand dégoût de la dissipation et du libertinage, et quand elle dut prononcer ses vœux... mais je préfère transcrire ici le récit édifiant et subtil de l'historiographe du couvent : « Elle voulut, pour la sûreté de sa conscience, spécifier en prononçant ses vœux que c'était *suivant les coutumes de la maison ;* mais lorsqu'elle voulut écrire ses vœux, elle oublia d'ajouter que c'était *suivant les coutumes de la maison :* s'étant aperçue de cette omission, elle recommença d'écrire, mais il lui arriva encore de ne point se souvenir de cet article ; elle reprit la plume une troisième fois sans pouvoir mieux faire que les deux autres ; sur ces entrefaites, on lui vint dire que M. le comte de Moret, abbé du monastère, et Messieurs ses parents et autres personnes de considération l'attendaient à l'église pour la

cérémonie et qu'elle se souviendrait en prononçant ses vœux que *c'était suivant les coutumes de la maison* sans qu'il fût nécessaire de l'avoir écrit. Elle fut à l'église dans cette intention, mais le bon Dieu qui la destinait pour réformer cette maison, permit qu'elle oubliât ce qu'elle avait projeté et qu'au contraire, elle eût en prononçant ses vœux un sincère désir de les pratiquer dans toute leur force... » Ces miraculeuses omissions, ces providentielles défaillances de mémoire permirent à Mme Lemaistre de Beaumont de ne point suivre « les coutumes » du monastère : elle ne souffrait point que les hommes entrassent dans sa maison ; elle ne les recevait qu'au parloir, son voile baissé ; cela n'était pas, en effet, selon les usages de la Celle.

La seconde des réformatrices était Mme Marie de Croze. Elle fit profession à seize ans et, tout d'abord, elle se conforma aux « coutumes de la maison ». Elle avait de la beauté et de l'esprit. « Les galants ne me manquaient pas, écrivait-elle plus tard à son directeur ; et j'étais assez folle d'abandonner mon divin Epoux pour courir après les ajustements criminels qui accompagnent ordinairement la galanterie ; je me poudrais, je me frisais et je me fardais, et, ce qui me rend beaucoup plus coupable, je sortais en cet équipage du monastère, sans prendre garde du préjudice dans lequel je me jetais. Je

permis même qu'on tirât mon portrait, revêtu de ces vanités, où il ne paraissait aucune marque de ma profession qu'un petit voile, dont le peintre se servit plutôt pour couvrir une enflure de chair que j'avais sur le front, que pour un signe de mes engagements... » Or, un jour que par un peu trop de rigueur elle avait exaspéré son galant, celui-ci lui envoya une boîte mystérieuse. Mme de Croze crut à un présent. Pour s'en faire honneur, elle appela quelques-unes de ses amies et, en leur présence, ouvrit la boîte : elle y trouva simplement les remèdes dont elle usait d'habitude « pour panser son cautère ». Elle tomba en pamoison et fit une longue maladie. Le pieux écrivain à qui l'on doit ce récit ajoute : « Ce fut un coup de la grâce. »

Lorsqu'elle fut rétablie, Mme de Croze confia la direction de sa conscience à un prêtre célèbre par sa piété et ses bonnes œuvres, M. d'Authier, évêque de Bethléem. Celui-ci avait institué la congrégation des Prêtres du Saint-Sacrement et résidait souvent dans la maison de Brignoles, la première qu'il eût fondée. Témoin des désordres de la Celle, il souhaitait, lui aussi, la réforme du couvent.

Le jour de l'Immaculée-Conception de l'année 1643, la Sainte Vierge apparut à Mme de Croze et l'encouragea à rétablir la règle dans son monastère ; elle se montra en même temps à

M. d'Authier; et « il y a tout lieu de croire qu'elle fit la même grâce à Mme Lemaistre de Beaumont »; mais cette dernière n'en dit jamais rien à personne.

Les réformatrices se mirent à l'œuvre. Mme de Beaumont quitta sa maison et vint demeurer dans celle de Mme de Croze. Avec deux ou trois religieuses, elles formèrent ainsi une petite communauté isolée au milieu du monastère. Elles allaient au chœur avec les autres; mais, après les offices, elles gardaient la retraite et le silence; elles s'abstenaient de viande, couchaient sur des paillasses et ne possédaient rien en propre, car elles avaient, selon la règle, mis leurs rentes en commun.

Ces exemples de vie monastique exaspéraient les « anciennes » : avec leurs pratiques de pénitence, ces dévotes faisaient déjà tourner quelques têtes de novices; d'ailleurs, en Provence comme dans le reste de la France, en ces temps de renaissance religieuse, il n'était question que de fonder ou de réformer des couvents; on pouvait donc craindre que l'archevêque d'Aix, le cardinal Grimaldi, voulût à la fin se mêler des affaires de la Celle.

Les « anciennes » s'en prirent d'abord à M. d'Authier et lui interdirent d'entrer dans leur couvent. Un jour qu'il s'y était aventuré, elles se précipitèrent sur lui comme des furies,

et le saint homme ne fût point sorti vivant de leurs griffes, « s'il ne se fût avisé de laisser son manteau en proie, pour prendre la fuite ». Une autre fois, elles allèrent à Brignoles jusque dans sa maison et, comme il était absent, enfoncèrent sa porte et mirent ses papiers au pillage. Puis ce fut le tour des réformatrices elles-mêmes. Au sortir des matines, elles furent attaquées, rouées de coups et laissées pour mortes sur les dalles du cloître. En même temps, elles étaient dénoncées, calomniées auprès des supérieurs de l'Ordre, les bénédictins de Saint-Victor. Ceux-ci finirent par envoyer un des leurs à la Celle. Ce commissaire prononça que dans le couvent chacune devait désormais respecter la liberté de ses sœurs. Et, pendant treize années, sous le regard moqueur ou courroucé de leurs compagnes, les dévotes continuèrent leurs mortifications et leurs prières.

Cependant, M. d'Authier qui se trouvait à Paris, s'intéressait aux épreuves de ses filles spirituelles. Il obtint d'Anne d'Autriche la permission de faire venir l'une d'elles au Val-de-Grâce. M^me^ de Croze quitta donc le monastère en secret.

Quand on apprit à la Celle qu'elle était sur la route de Paris, on comprit le péril, et, pendant les deux années que dura l'absence de M^me^ de

Mgr GRIMALDI, ARCHEVÊQUE D'AIX

Croze, son amie, Mme Lemaistre de Beaumont, paya cher les inquiétudes et les angoisses de la communauté On l'emprisonna dans sa maison; on la priva d'encre et de papier. Sa servante même ne pouvait sortir pour se rendre au marché. Ses provisions lui étaient apportées à la porte du couvent où elles étaient visitées, car, une fois, on avait découvert un billet caché dans une figue. Elle en était réduite à écrire avec du jus d'herbe sur de petits morceaux de toile qu'elle cachait dans la couture d'une chemise; une femme sûre, qui parfois pénétrait chez elle, endossait cette chemise et faisait ainsi passer les messages de Mme de Beaumont aux personnes qui, du dehors, s'intéressaient aux affaires de la réforme. Lasse de ces vexations, elle demanda d'être entendue par ses supérieurs. Un commissaire vint encore au couvent. Mais on habilla une des pensionnaires en religieuse et ce fut elle qui répondit à l'interrogatoire, sous le nom supposé de Mme de Beaumont.

Mme de Croze n'avait pas perdu son temps à Paris ; elle avait été reçue au Val-de-Grâce; elle avait vu la reine et lui avait dépeint la vie mondaine et scandaleuse des religieuses de la Celle. En moins de deux ans, elle avait obtenu que la communauté serait désormais soumise à l'étroite observance de la règle de Saint-Benoit et transférée de la Celle à Aix. Une circons-

tance particulière avait servi les desseins de Mme de Croze. Parmi les vingt-deux abbayes que possédait Mazarin se trouvait celle de Saint-Victor de Marseille ; Mazarin était donc le véritable supérieur des dames de la Celle. Et ce fut lui qui, d'accord avec Anne d'Autriche, décida la réforme et ramena les coutumes et les mœurs du monastère à leur primitive austérité : les voies de la Providence sont impénétrables.

Mazarin écrivit à l'archevêque d'Aix, Mgr Grimaldi, pour lui recommander de faire procéder à un inventaire du couvent et à un interrogatoire des religieuses. Mgr Grimaldi, conformément à ces instructions, envoya l'official à la Celle. Les religieuses ameutèrent les gens du village, et l'official fut obligé de déguerpir. Cependant on fit comprendre à la belliqueuse Lucrèce de Barras de La Roubine le danger de prolonger la résistance ; les temps de la Fronde étaient passés ; l'autorité du roi n'était plus lettre morte. Lorsqu'ils revinrent à la Celle, les délégués de l'archevêque furent cette fois introduits dans le couvent, et on les conduisit au chœur en chantant « l'hymne et le verset de saintes Perpétue et Félicité, vierges titulaires de l'église ». Ils interrogèrent la prieure. Celle-ci fit de grandes plaintes au sujet de Mme de Croze, absente du couvent depuis plus de vingt mois, sans permis-

sion, et protesta que la communauté ne manquait point un office, gardait exactement la clôture, faisait la charité aux pauvres, vivait en bonne concorde. Puis les envoyés dressèrent un inventaire complet des bâtiments et des meubles.

L'archevêque rendit sa sentence le 29 octobre 1658. Le roi accorda des lettres patentes. Lorsque ces lettres durent être enregistrées au Grand Conseil, les Dames de la Celle tentèrent encore de se défendre. Mais M. d'Authier était un habile homme ; il fit renvoyer l'affaire au Parlement de Provence. Or, à ce moment même, le roi, Anne d'Autriche et Mazarin étaient venus à Aix pour pacifier la province et mettre un terme aux dernières velléités d'insurrection de quelques parlementaires. En de pareilles circonstances, l'affaire de la Celle fut vite réglée selon le vœu de la reine.

La cour semblait, d'ailleurs, porter un intérêt particulier à la réforme de ce monastère. Quand elle vint à Brignoles, la reine manda auprès d'elle M^me^ de Beaumont et la félicita de son courage. A Aix, elle alla plus d'une fois travailler à l'aiguille avec M^me^ de Croze, qui, depuis son retour de Paris, demeurait chez les Visitandines; enfin, elle voulut que le contrat pour l'établissement de la réforme fût passé en sa présence. Elle « témoigna tant de zèle pour cette affaire qu'elle appuya le coude de son bras sur l'épaule

de M. Darbes, notaire, dans le temps qu'il écrivait l'acte, pour voir comme il écrivait ».

Les réformatrices attribuèrent leur succès à la piété de la « sainte » reine; mais la politique de Mazarin n'y fut peut-être pas étrangère. Les Dames de la Celle appartenaient, nous l'avons vu, aux plus anciennes familles de Provence. Le ministre n'était pas fâché, sans doute, de mortifier cette noblesse indocile.

La communauté réformée s'installa donc à Aix; d'abord elle loua une maison, puis elle vint se loger « au cours », et, en 1685, elle se fit construire un grand monastère, qui fut démoli, il y a vingt ans seulement, et remplacé par les bâtiments du lycée. Les plans en avaient été dessinés par M^me^ de Beaumont devenue, depuis la réforme, mère Angélique.

Quant au couvent de la Celle, il fut alors abandonné. Les pensions des religieuses qui avaient refusé de se soumettre à l'étroite observance et de se rendre à Aix, revinrent à la nouvelle communauté. Les jolies maisons, meublées et tapissées « à la séculière », tombèrent en ruines. Bientôt il ne resta plus aucun vestige de la vie libre qu'avaient menée là les belles et galantes bénédictines. Thélème avait disparu. Seuls subsistaient, envahis par les ronces et les figuiers, les lourds et lugubres débris du vieux monastère roman.

VII

DU LUC AU THORONET

VII

DU LUC AU THORONET

Le Luc. — De petites places irrégulières où, sous d'énormes platanes, coule une gentille fontaine dont des tenons de fer rouillé retiennent l'urne chancelante et les margelles disjointes ; des rues tortueuses qui, brusquement, débouchent dans la campagne et dont les dernières masures encadrent un horizon de cyprès, d'amandiers et de montagnes ; des façades décrépites, vermiculées et branlantes ; des escaliers caillouteux et des pentes raboteuses qui s'enchevêtrent, au flanc du coteau, sous des voûtes et des arcs-boutants ; et, plus haut, confondant ses débris avec les rochers, un château ruiné, amas de pierres grises, telle est la bourgade provençale. Le Luc en est le type parfait.

Son château porte un nom fantastique et mystérieux : le Pigeonnier des masques. On voit, en effet, dans la tour ronde les traces d'un colombier ; mais je n'ai pas voulu en savoir davantage. La sagesse est de ne jamais demander

le pourquoi d'un vocable gracieux, surtout dans cette Provence qui doit son prestige à l'adorable mensonge des mots et de la lumière.

Du Pigeonnier des masques, parmi les bouquets blancs et roses des arbres fruitiers, par delà les tuiles cendrées, les platanes et les clochers du Luc, par delà l'immense plaine où pointent des cyprès et où miroitent des ruisseaux, on embrasse d'un coup d'œil les monts des Maures déroulant la chaîne de leurs sommets bleus sur toute la largeur du ciel, sans qu'aucune cime démesurée n'interrompe le rythme ample, énergique et harmonieux de ces lignes admirables.

*
* *

Vallée de l'Argens. — C'est une de ces délicieuses oasis, comme on en rencontre souvent dans la Provence âpre et brûlée. Vive et sinueuse, la petite rivière court au creux d'un vallon étroit entre des berges touffues et embroussaillées ; sur l'une et l'autre rive, de grands arbres tordus font un rempart d'ombre et de fraîcheur. En ce mois de mars, leurs fines ramures sans feuillage se balancent au vent, si blanches et si légères, que de loin on dirait une brume matinale flottant au-dessus de l'Argens.

D'ailleurs, cette nature n'a point la tristesse des choses hivernales. Les pentes de la vallée sont couvertes de pins à qui la pureté de la lumière prête une grâce délicate que nous ne leur voyons jamais sous un ciel du Nord. Autour des troncs et des branches dépouillées par la saison s'enlacent des lierres vigoureux. Déjà des saules verdissent et la terre se couvre de violettes.

En remontant la jolie vallée, on se trouve bientôt en face d'un des paysages les plus célèbres de la Provence : les ponts naturels de l'Argens. A cette place, la rivière disparaissait autrefois dans un long souterrain dont la plus grande partie s'est écroulée. Ces éboulements, parmi lesquels roule et bouillonne l'Argens, forment un tableau singulièrement pittoresque ; on y voit des arches, des grottes, des stalactites et des cascades. Dans une des excavations de la gorge est creusée une chapelle bizarre qui, selon les légendes, daterait du temps des Sarrasins. (Tout est sarrasinesque dans cette partie de la Provence, les traditions, les ruines et souvent aussi la flamme qui luit au fond des yeux noirs.)

Voilà un de ces sites qui, par leur étrangeté, ravissent l'imagination populaire et que l'on devrait garder, avec un soin jaloux, comme on ferait d'une œuvre d'art. On vient de le saccager stupidement.

A l'endroit même où l'Argens se précipite au milieu des rocs écroulés et tragiques, on a installé une usine destinée à produire de l'électricité et à l'envoyer à la ville de Toulon. C'est ce bâtiment qui, maintenant, ferme une des entrées de la gorge : pour le construire on dut raser un bouquet d'arbres magnifiques. A l'autre extrémité du défilé, les ingénieurs ont établi un barrage qui a dénaturé l'aspect du paysage et *régularisé* le cours de l'Argens. Sans doute, on n'a pas touché à l'extraordinaire chaos au milieu duquel le torrent s'est frayé son chemin, mais ce n'est plus qu'une « curiosité naturelle », isolée entre une usine et un barrage...

* * *

Le Thoronet. — Dès que l'on a quitté l'Argens, la région devient dure et pierreuse. De colline en colline, la route s'élève à travers des bois de pins. Le mistral, qui n'entrait que par brèves bouffées dans l'étroite vallée, souffle en rafales sur les hauteurs. La vue s'étend au loin sur toute la Provence et, dans la lumière éclatante, des montagnes ondulent, sombres et bleues, jusqu'aux neiges des Alpes qui marquent d'un ourlet blanc l'extrême horizon.

De longues solitudes sans maison ni culture ; un village pauvre et à demi désert ; des végé-

CLOÎTRE DU THORONET

tations maigres sur une terre rouge ; enfin, brusquement, au bord d'un ravin plus abrité et plus boisé, un petit clocher de pierre pointe au-dessus d'un bouquet de verdure ; par une brèche, entre une grange et une église, le chemin pénètre dans une cour plantée de marronniers : c'est la vieille abbaye du Thoronet.

Elle fut, dit-on, fondée par Saint-Bernard et s'appelait, d'abord, Notre-Dame-de-Floriéyes. Ses commencements sont obscurs, mais qu'elle date du XII^e^ siècle, son architecture ne permet point d'en douter.

Elle fut, au moyen âge, riche et puissante ; cependant son passé n'est point illustré de légendes. Aucun de ses moines ne se signala par sa sainteté ou par ses talents. Un de ses premiers abbés, nommé Christian, « s'envola vers les cieux, selon la chronique, plein de vertus ou de mérites », mais d'autres pensent que ce Christian ne gouverna jamais les religieux du Thoronet. Au XIII^e^ siècle, le fils d'un marchand de Marseille, Foulques, qui, contre le gré de sa famille, s'était fait troubadour et à qui le métier de poète avait causé de grands déboires, alla s'enfermer dans un monastère cistercien, puis fut nommé abbé du Thoronet. Voilà tout le butin des historiens qui ont fouillé l'histoire du couvent.

Au XV^e^ siècle, la règle se relâcha, au Thoro-

net, comme dans les autres monastères de France. Dans le décor sévère de la vieille abbaye, les moines modernes se composèrent une vie de retraite paisible, sans rigueurs, ni privations excessives. On bâtit un réfectoire moins sombre et moins austère; l'antique dortoir fut divisé en cellules, et quelqu'un qui a feuilleté les registres de l'économe y a relevé ceci : « La table était fournie d'assiettes en faïence, de carafes de verre blanc, de gobelets de même; elle était servie de viandes, volailles de toute espèce, gibiers, poissons de mer et de rivière, fromages, pommes et poires de la montagne, oranges, melons et figues de Salernes, châtaignes, pruneaux de Digne, raisins secs dits panses, légumes, haricots noirs et blancs, navets, oignons de la Garde-Freinet, pois dits gourmands, etc.. Si les Frères convers manquaient, la domesticité était au complet : 625 livres sont employées à payer muletiers, travailleurs, domestique de la salle, boulanger, cuisinier, garçon de cuisine, jardinier, chasseur... M. le prieur recevait une râpe à l'usage du tabac » [1].

Et ainsi vécurent jusqu'en 1789 quelques célibataires inoffensifs occupés à administrer eur domaine, plaider des procès, chanter les

1. *Notice sur le Thoronet*, par l'abbé Birard.

offices et décorer leur église. Saint Bernard ne les eût peut-être point reconnus pour ses fils spirituels.

Le dernier abbé commandataire du Thoronet s'appelait Agésilas-Gaston de Grossoles de Flamarens. Il y a dans la cour du couvent une fontaine du XVIII^e siècle dont les vasques délabrées disparaissent à demi sous les fougères d'eau ; elle est exquise de grâce et de vétusté, mais semble plus charmante encore, quand on sait qu'elle fut élevée à cette place par M. Agésilas-Gaston de Grossoles de Flamarens.

Les anciennes dépendances du couvent ne sont plus que ruines. Les toitures sont effondrées depuis longtemps. Les arbres et les lierres pénètrent dans les anciens appartements du logis abbatial, où l'on retrouve encore les vestiges d'un fin décor Louis XV dont des stucateurs habillèrent les grosses murailles de l'édifice ancien et les nervures de ses voûtes de pierre. Plus loin, les greniers du couvent sont à demi écroulés ; mais la cave bâtie à niveau de terre reste intacte, avec ses chais et ses pressoirs. Des débris marquent encore la place d'autres bâtiments disparus. Toute cette partie du monastère est abandonnée depuis la Révolution. On ne s'est attaché à conserver — et restaurer — que l'église et le cloître.

Dans une notice publiée sur le Thoronet en

1846, on lit : « Ici les parties sauvées de la destruction sont intactes comme au jour où elles sont sorties de la main de l'architecte... Puisse cette notice éveiller la sollicitude de l'État. Tous les amis des arts applaudiraient à la décision qui consacrerait quelques fonds à la conservation de l'église et du cloître. Il ne s'agit que de réparer la couverture de ce monument et de la préserver par là de l'infiltration des eaux. Ce travail ne sera ni long ni coûteux et, s'il est exécuté, ce même monument bravera des siècles aussi longs que ceux qu'il a déjà défiés[1]. » Les « amis des arts » attendirent encore plus de trente ans. Pendant ce temps la couverture continua de se dériorer, et, lorsqu'enfin la « sollicitude de l'État » fut éveillée, l'architecte Revoil ne se contenta point du travail de préservation qui, seul, était indispensable.

Ce cloître du Thoronet, dans sa simplicité toute cistercienne, est une des œuvres les plus achevées du roman provençal. Les arcades basses qui éclairent la galerie, leurs piles trapues, leurs archivoltes nues, leurs lourdes arcatures, leurs colonnes sans ornement, cet ensemble fruste et farouche tire toute sa beauté du plan et des lignes. Or, malgré la déclivité du sol, malgré l'inégalité des quatre galeries, ce

1. *Statistique du département du Var*, par Noyon.

plan est d'une aisance incomparable, ces lignes sont d'une irrésistible séduction. Pas une seule velléité de décor, si ce n'est dans la salle capitulaire où deux chapiteaux portent quelques sculptures énergiques. Et c'est encore par la justesse des proportions et la sûreté du dessin que nous enchante un édicule élevé dans le préau du cloître et qui communique avec la galerie du Sud ; ce petit bâtiment hexagonal était le lavabo des moines, et les débris de la cuve y gisent par terre.

Quant à la vieille église, elle présente, dans toute sa pureté, le plan particulier à l'Ordre de Citeaux. Elle est formée de trois nefs, d'un transept et de cinq absides : les deux nefs latérales offrent cette particularité que, voûtées en demi-berceau, elles servent à contrebuter la nef principale ; les cinq absides sont sur la même ligne, sur chaque bras du transept s'ouvrent deux absidioles. C'est ici qu'a sévi la « restauration ». Les abbés du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle avaient transformé l'antique église romane selon le goût de leur temps ; ils y avaient placé des marbres, des stucs, des statues, des grilles et des dorures. De toute cette décoration, il ne reste plus rien. On a tout sacrifié à l'unité du style. (Les seuls vestiges qui en demeurent sont quelques traces de peinture dans une des absidioles.) Et maintenant l'édifice, vide et

glacé, n'est plus qu'une curiosité archéologique ; il a la sécheresse et la banalité d'une « planche » destinée à figurer, dans un manuel d'architecture ; c'est le schéma théorique d'une église cistercienne.

Sur ces murailles nues et tristes des visiteurs imbéciles ont tenu à inscrire leurs noms en lettres démesurées et ces *sgrafiti* sauvages sont les seuls ornements de l'église désaffectée et restaurée.

Devant ce monument sans âme, réduit à l'état de document, on songe avec colère qu'un sort pareil attend la plupart des églises de France, si, demain, les Chambres acceptent la loi inepte et barbare que les jacobins ont élaborée. Un tel spectacle est aujourd'hui un lugubre enseignement pour quiconque sent le prix des admirables monuments religieux dispersés dans toutes les provinces de France. Dans la nef déserte du Thoronet, je me représente tristement les affreux désastres que nous a coûtés et que nous coûtera demain la fureur anticléricale.

Déjà, que de ruines accumulées ! Les religieux et les religieuses ont été chassés de leurs monastères. Leurs biens sont entre les mains d'hommes d'affaires dont la seule pensée est de vivre de la liquidation le plus grassement possible ; et, comme les couvents sont des sortes d'immeubles difficiles à vendre, ils en sont réduits

à les dépecer, à les *détailler ;* un jour, ils mettent des boiseries aux enchères ; le lendemain, des sculptures ; un autre jour, les tuiles ou les ardoises de la couverture. Dans les églises paroissiales, la simple menace de la Séparation a été le signal de dommages irréparables. Des brocanteurs sont venus de toute l'Europe exploiter la frayeur du clergé et se sont fait livrer des orfèvreries, des ornements, des statues, des tableaux, répétant aux curés de campagne que toutes ces choses allaient en être demain revendiquées par les agents de l'État... A ce pillage, le classement eût pu opposer un obstacle. Mais, depuis 1887, date de la loi sur les monuments historiques, on n'a point classé le quart des œuvres d'art enfermées dans les églises de France ! Aujourd'hui, il est trop tard [1].

1. J'écrivais cela il y a six ans ; les événements ont justifié toutes mes appréhensions.

24 mars 1905.

VIII

LÉRINS

ABBAYE D LÉRINS

Intérieur du château fort.

VIII

LÉRINS

Tandis que l'incessante averse bat nos vitres, je me distrais à lire un gros livre où M. Henri Moris, érudit archiviste, a conté l'histoire de la plus vieille et de la plus illustre des abbayes de Provence, l'abbaye de Lérins [1]. C'est une magnifique histoire où alternent les saintes légendes et les récits de guerre ; mais aujourd'hui elle a ce charme particulier d'évoquer un merveilleux paysage tout ensoleillé.

La dernière fois que je visitai l'île Saint-Honorat, — c'était au mois de mars, — une âpre bise soufflait du Nord, et le petit vapeur qui fait le service des îles de Lérins sautillait sur la crête des lames courtes qui fuyaient du rivage de la Napoule vers le large. Du ciel, balayé par le mistral, une lumière éclatante tombait sur les villas et les jardins de Cannes, sur les oliviers des collines en amphithéâtre, sur les sommets neigeux des Alpes. Soulevées par

1. *L'abbaye de Lérins*, par Henri Moris.

le vent, des écumes étincelaient de toutes parts sur le bleu violet et profond de la mer. Au loin, les embruns cernaient d'une frange d'argent les rouges porphyres de l'Estérel.

Quand le bateau eut pénétré dans le chenal qui forme entre les deux îles un lac tranquille et transparent, à l'abri des bois et des calanques de Sainte-Marguerite, la bise tomba, et alors Saint-Honorat apparut, montrant, dans la douceur d'un air presque printanier, les blanches constructions de son couvent, les pierres dorées de sa forteresse qui, durant tant de siècles, défia tous les corsaires de la Méditerranée, sa pinède, son étrange pinède, dont les branches inclinées et tordues semblent ramper vers la mer, pareilles aux serpents monstrueux qu'un miracle de Saint-Honorat mit en déroute, quand l'anachorète aborda dans l'île infestée de reptiles....

Aux souvenirs d'une jolie promenade ajoutons quelques notes d'histoire et d'archéologie, que va nous fournir l'ouvrage de M. Moris : nul ne connaît mieux que lui la chronique et les monuments de l'abbaye de Lérins ; il en a publié le cartulaire, et il a décrit avec goût toutes les beautés du « pays bleu ».

*
* *

Rien n'est plus divertissant qu'une vieille

relation de voyage. Elle nous révèle d'une façon charmante et directe les goûts des hommes d'autrefois, ce qu'ils allaient chercher et admirer, lorsque leur fantaisie les poussait hors de chez eux : nous comparons leurs impressions aux nôtres, nous les trouvons un peu puériles, un peu ridicules, et, comme ils ne se fâchent pas si nous sourions de leurs propos, ce sont de délicieux compagnons de promenade. Puis, en faisant connaître des monuments disparus et des paysages que les forces de la nature ou les caprices de l'industrie humaine ont métamorphosés, les anciens récits de voyage donnent aux imaginatifs l'occasion d'un jeu agréable.

A plusieurs reprises, M. Moris cite un très curieux opuscule qui fut, il y a deux ans, publié sous ce titre : *Un voyage en felouque de Saint-Tropez à Gênes*[1]. C'est la relation d'une promenade que firent, dans la seconde quinzaine d'avril de l'année 1687, deux Aixois et deux Aixoises : le conseiller du Thomassin Mazaugues, sa femme, la belle-sœur de celle-ci, M^me^ de Pierrerue, et M. de Mauvans, ecclésiastique, secrétaire de l'expédition. Ils s'embarquèrent à Saint-Tropez et gagnèrent Gênes, en longeant les côtes de Provence et de Ligurie, où ils firent quelques escales. Ce fut ainsi qu'ils relâchèrent

1. *Revue des études historiques* (mai-août 1907) avec Introduction et notes par M. L.-G. Pélissier.

aux îles de Lérins. Négligeons les autres stations de leur voyage ; celle-là seule nous intéresse aujourd'hui.

Une fois débarqués à Sainte-Marguerite, ils montèrent à la forteresse pour obtenir un « billet de congé » qui leur permît de pénétrer dans la tour de Saint-Honorat. En passant, ils lurent la fière inscription que le général espagnol, Dom Miguel Perez, avait fait graver au-dessus de la porte de la citadelle, cinquante années auparavant, lorsqu'il avait rendu la place au comte d'Harcourt. Ils s'en égayèrent, la trouvant encore plus espagnole, dans ses « conceptions » que dans ses termes. « Voilà, dit M. de Mauvans, les plaisantes défaites que les Espagnols savent trouver dans le besoin pour colorer leur déroute et leur peu de courage. » A la vérité, M. de Mauvans oubliait, que, en 1637, les Espagnols avaient fait une belle résistance dans la forteresse de Sainte-Marguerite, et que, s'ils n'avaient été abandonnés de leur flotte, ils auraient longtemps tenu en échec la petite armée du comte d'Harcourt. (Il y a dans l'ouvrage de M. Moris un vivant récit de cet épisode militaire.) Mais ne nous étonnons pas de la naïve fanfaronnade de l'ecclésiastique aixois : tel était, en ces temps heureux, l'orgueil du nom français.

Trois jours auparavant, un prisonnier inconnu avait été incarcéré dans une chambre voisine du

logement du gouverneur, car celui-ci devait être son unique geôlier. On a fait savoir à ce personnage mystérieux, — c'est M. de Mauvans qui le raconte, — que « lorsqu'il serait ennuyé de la vie, il n'avait qu'à dire son nom, parce qu'on avait ordre de lui donner aussitôt un coup de pistolet dans la tête ». Voilà comment naît une légende. Combien de badauds ont, depuis, débarqué à Sainte-Marguerite avec la seule pensée de connaître les murs derrière lesquels vécut ce même inconnu ! Et Joanne dit en parlant du fort : « C'est un bâtiment peu intéressant par lui-même et qui ne vaudrait pas une visite, si l'on n'y voyait le cachot où fut enfermé l'Homme au masque de fer, cette victime de Louis XIV. »

Les voyageurs passèrent dans l'île Saint-Honorat, munis de leur « billet de congé », et leur premier soin fut de souper. Il faut citer les lignes qui suivent, car tout y fait tableau :

« Nous eûmes encore le temps de souper sur les beaux gazons dont cette île est presque toute garnie. De là, je fus député pour aller à leur tour avertir messieurs les moines des illustres hôtes qu'ils devaient avoir cette nuit, afin qu'ils leur fissent préparer quelques lits. Ils étaient épars par l'île où ils prenaient le divertissement de la chasse, et, dès le premier avis qu'ils eurent, ils ne manquèrent pas de venir par troupes saluer les Dames. Après les compliments ordinaires, ils

conduisirent la compagnie dans leur maison, qu'on peut dire aussi bien un lieu de piété et de retraite, qu'une place d'armes et de tumulte. Le monastère, en effet, a été moitié converti en citadelle et les soldats y habitent sous le même toit avec les moines. Il est vrai que ceux-ci ont à leur partage ce qu'il y a de plus beau, de plus commode et de plus spacieux dans le logement, et que la soldatesque qui est le détachement de la garnison de Sainte-Marguerite, n'occupe que la moindre partie de la tour du côté du septentrion. »

Nous apprenons ainsi que, à la fin du XVII^e^ siècle, les bâtiments couventuels et l'église du moyen âge sont déjà abandonnés, et que la communauté, alors bien réduite, loge tout entière dans le château fort, élevé jadis pour le temps de guerre. L'intérieur de cette abbaye-forteresse avait reçu des aménagements dont il est difficile aujourd'hui de nous faire une idée dans l'édifice à demi ruiné. M. de Mauvans décrit avec admiration l'escalier qui était des plus beaux et qui allait depuis le pied jusqu'au sommet du bâtiment ; un fort joli cloître soutenu par quelques colonnes anciennes ; une admirable citerne commune à la garnison et aux religieux ; un réfectoire pour les étrangers et un autre pour les religieux. Au second étage, il voit un grand cloître avec une chapelle aux quatre angles. Du

cloître il pénètre dans l'église « qui est un chef-d'œuvre » : le chœur présente cinquante stalles pour les religieux ; et, près du maître-autel, derrière une grille sont rangées les châsses d'or et d'argent qui contiennent les corps des saints et des martyrs de Lérins. De la sacristie qui possède un plafond « à la moderne », M. de Mauvans passe « par une sorte de salon » dans le dortoir des religieux. Les appartements des anciens et des officiers du monastère sont au midi ; les plafonds y sont *tout dorés avec de rares peintures* ; plus loin, la bibliothèque riche en manuscrits anciens, puis des appartements fort commodes pour les étrangers. A l'étage supérieur se trouvent « d'autres chambres, une galerie des plus amples, où il y a un billard, et d'où l'on découvre une partie *des îles* les plus avancées dans la Méditerranée ». (Quelles peuvent bien être *les* îles que M. de Mauvans a découvertes de la plate-forme du château de Saint-Honorat ? Évidemment, on lui montra la Corse, comme à tout le monde, et il eut, comme tout le monde, la politesse de déclarer qu'il la voyait ; mais en bonne géographie, il pouvait s'en tenir là).

Le soir même, les moines voulurent donner la collation aux étrangers, « et un maître qui porte son corps aussi droit que s'il eût avalé toutes les hallebardes de la garnison, porta les

plats et servit à boire. La manière plaisante avec laquelle il faisait des révérences en se courbant sur le derrière et en pirouettant sur un pied, divertit extrêmement la compagnie. On donna ensuite des lits aux nouveaux hôtes, mais la difficulté fut pour les hôtesses. On définit qu'elles ne pouvaient entrer dans le dortoir des religieux, et on trouva que c'était un bien moindre inconvénient de les coucher dans la sacristie que dans l'une des chambres joignantes. Ces messieurs y firent donc dresser des lits avec une extrême diligence. »

Et le lendemain, la compagnie s'embarqua après avoir déjeuné dans ce monastère hospitalier.

Ce petit récit sans prétention nous met sous les yeux la paisible existence que menaient, vers la fin du XVII^e^ siècle, quelques religieux assemblés dans un château confortable, sous une règle indulgente. Les épaisses murailles de la vieille forteresse défendaient leurs cloîtres contre les rafales de la bise, les ardeurs de la canicule. Ils faisaient maigre chaque fois qu'ils mangeaient dans le réfectoire couventuel, mais, assure M. de Mauvans, ce réfectoire était fermé quatre jours par semaine. Ils avaient d'immenses loisirs, un magnifique horizon sous les yeux, une admirable bibliothèque sous la main ; ils jouaient au billard et chassaient la caille ; par-

fois une aimable compagnie descendue d'une felouque, leur faisait la surprise de leur demander l'hospitalité, et l'on dressait alors des lits dans la sacristie pour les belles visiteuses. S'il y avait parmi eux quelques âmes passionnées, elles avaient pour se satisfaire l'orgueilleux plaisir de lutter sans relâche pour les droits de Lérins, contre les prétentions de M. l'évêque de Grasse, l'éternel ennemi de leur monastère.

Je voudrais encore citer une réflexion des touristes de 1687 à propos du château de Saint-Honorat, parce que pareille remarque, aujourd'hui encore, nous vient souvent à l'esprit devant les beaux monuments du midi de la France : « Soyez sûrs que si ce pays (l'Italie), tout merveilleux qu'il est, avait un bâtiment de cette façon, les Italiens l'auraient mis au nombre de leurs plus belles curiosités, *mais il est ordinaire aux Français de négliger ce qu'ils ont chez eux.* M. de Vauban cependant, à qui, en fait de fortifications et d'architecture, rien ne peut paraître grand ni surprenant, lui qui raffine sur toutes choses, et qui redresse si bien les défauts des anciens, avoua en voyant cette tour qu'elle était un vrai chef-d'œuvre, et qu'on ne pouvait rien ajouter à l'ordre et à l'industrie de celui qui en avait donné le dessin. Voilà déjà ce qu'on voit aux lisières de l'Italie. »

Ajoutons ce témoignage à tous ceux que nous

avons déjà recueillis, afin de prouver que les hommes du XVII[e] siècle n'ont pas toujours été insensibles à la beauté des architectures du moyen âge.

*
* *

La décadence de Lérins continua pendant tout le XVIII[e] siècle. Les évêques de Grasse rêvaient de réunir les revenus de l'abbaye à la mense épiscopale. Des religieux réclamaient eux-mêmes la sécularisation du monastère, car les discordes et les rivalités rendaient la vie commune intolérable. Enfin, en 1787, Mgr de Jarente, évêque d'Orléans, se démit de sa charge d'abbé commandataire de Lérins, et, l'année suivante, la suppression canonique de l'abbaye fut prononcée et confirmée par le Conseil d'État. Il ne restait plus que quatre moines dans le couvent, ils se dispersèrent. La Révolution n'eut point à supprimer le monastère de Lérins, mais elle fit vendre l'île Saint-Honorat, son bois et ses bâtiments en 1791.

A partir de ce moment l'ancien monastère passa par les mains de divers propriétaires. Si nous voulons savoir en quel état se trouvaient les édifices, une quarantaine d'années plus tard, interrogeons Mérimée qui, dans les premiers temps du règne de Louis-Philippe, fut chargé

d'une inspection archéologique dans le midi de la France, par le ministre de l'intérieur.

Les dehors du château fort présentaient à peu près le même aspect qu'au temps où M. de Mauvans et ses compagnons s'y étaient arrêtés. Mérimée admira surtout les belles pierres de taille dont l'édifice est construit, « bien appareillées et d'une teinte jaunâtre qui se détache admirablement sur le bleu foncé de la Méditerranée et du ciel de la Provence ». On ne peut, en effet, débarquer à Saint-Honorat sans être frappé de cette merveilleuse opposition de couleurs.

Mérimée décrivit la petite cour carrée qui occupe le centre du donjon, pareille au *patio* d'une maison arabe et les six colonnes antiques disparates et grossièrement appropriées qui soutiennent les arcades du cloître. Les chapelles et les logements avaient déjà beaucoup souffert des injures du temps. On pouvait cependant distinguer encore quelques-uns des aménagements anciens, et toute trace n'avait pas disparu de l'élégant décor créé par les moines du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle. « Dans les étages supérieurs, un grand nombre de chambres, quelques-unes ornées dans le goût de la Renaissance, d'autres encore plus modernes, prouvent que les habitants de ce lieu y ont fait travailler pendant un bon laps de temps. Partout une multitude d'es-

caliers dérobés, de corridors qui se croisent d'une manière bizarre, des souterrains communiquant aux étages supérieurs, donnent l'idée du château d'Anne Radcliffe ou d'un édifice qu'on aurait élevé tout exprès pour jouer à cache-cache... Quelques chambres sont encore lambrissées dans le goût du XVIII^e^ siècle, et plusieurs dessus de porte peints offrent des bergers et des bergères dans le style de Vanloo, décoration qu'on ne s'attend pas à trouver chez des moines... » Il n'en reste plus rien. Il y a une vingtaine d'années, je me souviens avoir vu quelques vestiges de stucs et de peintures qui paraissaient remonter au XVIII^e^ siècle. Mais, depuis, des murs ont chancelé, des voûtes se sont écroulées, et les architectes des monuments historiques se sont livrés à des travaux de consolidation, peut-être indispensables, mais qui ont effacé jusqu'aux dernières traces des décorations anciennes.

Dans l'intérieur de l'île, à quelque distance du château fort qui se dressait sur le rivage, s'élevaient les bâtiments du couvent primitif. Mérimée a pu voir et décrire le cloître qui était à peu près intact, et l'église qui n'était qu'à demi ruinée. Ce dernier édifice était partagé en trois nefs ; les piliers étaient debout, mais les débris de la voûte écroulée encombraient la nef principale. L'abside avait été détruite. Sous les feuilles

d'un lierre énorme qui voilait la façade principale, on distinguait des sculptures antiques, les unes chrétiennes et les autres païennes, encastrées dans l'appareil de la muraille.

Ici tout a bien changé depuis le passage de Mérimée. En 1871, des Cisterciens de Senanque sont venus s'établir dans l'île Saint-Honorat, sous la conduite du Père Marie-Bernard, et ont relevé l'antique abbaye de Lérins. Ils ont alors construit un monastère neuf, autour du cloître qu'ils ont seulement restauré, car ils en ont respecté les galeries frustes et sombres, les voûtes presque barbares et sans nervures ni arêtes, les murs épais percés de fenêtres étroites et irrégulières. Malheureusement ils n'ont point montré la même piété pour les restes de l'église romane. Ils ont rasé les ruines pour bâtir une église nouvelle où l'architecte a prétendu reproduire fidèlement le plan et le style de l'édifice ancien... Par charité, n'en disons pas davantage.

*
* *

Tous les modernes historiens de Lérins se sont transmis, en l'enjolivant de leurs conjectures, une historiette où une aimable comédienne du XVIII[e] siècle joua un rôle assez mystérieux. M. Moris l'a relatée, mais sans beaucoup

y insister, car ce que nous savons de certain est ici bien peu de chose.

Au temps de la Révolution, l'île Saint-Honorat ayant été mise aux enchères, fut acquise pour la somme de 37,000 francs par Jean Honoré Alziary, neveu de D. Alziary, dernier économe du monastère. Or ce Jean Honoré Alziary était le père de deux actrices qui, sous le nom de M^lles^ Sainval, avaient paru sur la scène de la Comédie-Française avec des fortunes diverses.

L'aînée avait débuté d'une façon brillante, en 1766, mais sa carrière avait été brusquement interrompue par les grands succès de M^lle^ Vestris qui avait confisqué tous ses rôles ; elle avait en vain tenté de se défendre dans un mémoire rendu public, mais, rayée des cadres de la Comédie sur un ordre du roi, elle en avait été réduite à jouer sur les scènes de province.

La cadette avait débuté à Copenhague à l'âge de seize ans ; puis bientôt admise à la Comédie, elle avait joué le rôle d'Alzire. Sa voix était touchante, sa diction pure et son maintien décent ; les vieux habitués du parterre croyaient revoir une de leurs plus chères idoles disparues, M^lle^ Gaussin. L'apparition de M^lle^ Raucourt, alors dans l'éclat de sa beauté, avait obligé, un instant, M^lle^ Sainval à émigrer au théâtre de Lyon ; mais elle n'avait point tardé de réintégrer le Théâtre-Français, et jusqu'en 1791 elle y

M^lle SAINVAL ET LEKAIN

avait joué la tragédie et même la comédie, car elle créa le personnage de la comtesse dans *le Mariage de Figaro*, et ce rôle, au dire de Beaumarchais lui-même, fit grand honneur à son talent. C'est elle dont le nom est mêlé à la chronique de Lérins.

La compagnie des comédiens français s'étant dissoute, Sainval appartint quelque temps à la troupe du théâtre Montansier ; puis, un jour, elle se retira en Provence, dans cette île Saint-Honorat, que son père avait achetée en 1791, et qui s'appelait alors l'île Marat ; elle se logea dans la forteresse naguère occupée par les moines. Elle ne sortit de sa retraite que pour faire une tournée en Russie, en 1822. Quinze ans plus tard, elle reparut à Paris pour tenir, dans une représentation à son bénéfice, le personnage d'Iphigénie en Tauride : elle avait alors soixante-cinq ans. Elle retourna en Provence, mais, cette fois, prit ses quartiers de vieillesse à Draguignan, où elle mourut, en 1836. En ces dernières années de sa vie, elle voulait qu'on oubliât son passé, car elle se faisait appeler M^me^ de Saint-Eyreix.

L'actrice demeura donc une vingtaine d'années dans la solitude de Saint-Honorat. On a prétendu parfois que les traces des peintures, apparentes encore, il y a peu de temps, sur les murailles de certaines pièces, étaient les restes

d'un décor imaginé par Mlle Sainval pour égayer l'aspect de ce lugubre donjon. On a même dit que Fragonard était peut-être l'auteur de ces peintures, qu'il avait séjourné à Grasse, à l'époque de la Révolution, qu'il était certainement l'ami de l'actrice, etc... Mais nous avons fait connaissance avec les moines d'avant la Révolution et nous savons, d'ailleurs, ce qu'étaient alors devenus la plupart des monastères. Dans l'abbaye de Lérins, comme dans les autres abbayes de France, il y avait des appartements d'un goût tout mondain et qui n'étaient pas indignes d'abriter une reine de théâtre.

Il n'en reste pas moins étrange qu'une comédienne ait, à quarante ans, choisi comme retraite cet îlot désert et comme logis cette forteresse du moyen âge. Le romantisme qui commençait à faire des siennes, pouvait inspirer pareil caprice ; mais il faut songer que ce caprice a duré vingt ans ! Puis les contemporains dépeignent Sainval comme une artiste dénuée de tout romantisme, sans emphase, d'une sensibilité discrète, aux gestes nobles et mesurés, rien de Corinne. Alors, pourquoi vint-elle ici ? et pourquoi y demeura-t-elle aussi longtemps ?

Aujourd'hui que les histoires romanesques ont tant d'attrait pour les chercheurs, comment personne encore n'a-t-il essayé de pénétrer le

secret de M^lle^ Sainval, et de rendre un peu de vie aux cloîtres déserts du château de Lérins, en y évoquant l'image inattendue d'une belle princesse de tragédie ?

30 juillet 1909.

IX

FRÉJUS

IX

FRÉJUS

La voie du chemin de fer de Toulon à Nice longe les maisons de Fréjus; la grande route traverse la ville et en forme la grande rue. Les rapides passent et les automobiles filent à toute vitesse. A peine les voyageurs donnent-ils, à travers les glaces du wagon ou de la limousine, un coup d'œil aux ruines romaines qui surgissent aux abords de la bourgade. Et pourtant, Fréjus mériterait plus d'attention. C'est une ville-frontière, la dernière de la vraie Provence, Au delà s'étend un pays singulier, livré à des hordes cosmopolites, et où les villes, même anciennes, ont perdu tout caractère, toute originalité. La petite cité de Fréjus a conservé ses mœurs et son visage.

La sévérité de son climat l'a, dit-on; protégée de l'invasion des « hivernants ». Un bienheureux mistral l'a sauvée du fléau, au grand désespoir des Forojuliens, amis du progrès. Ceux-ci ne manquent point de protester que jamais air ne

fut plus salubre que celui de leur patrie, et ils en donnent pour preuve que Pline le Jeune envoya son affranchi, le comédien Zozime, à *Forum Julii* pour qu'il s'y guérît d'une maladie de poitrine. Des épigraphistes, il est vrai, ont déchiffré une inscription gréco-latine, découverte à Fréjus sur la tombe d'un enfant de sept ans qui serait mort « sous l'influence climatérique » : mais d'autres épigraphistes ont fait observer que par « influence climatérique » il fallait entendre celle de la septième année que les anciens tenaient pour pernicieuse. Heureusement, ces arguments archéologiques n'ont convaincu personne : on ne voit encore à Fréjus ni batailles de fleurs, ni roulette, ni palmiers moribonds.

*
* *

De toutes les villes romaines qui, de leurs débris, jonchent le sol du Midi de la France, il en est peu dont les ruines soient aussi parlantes que celles de Fréjus. Ici les grands édifices ont à peu près disparu ; il ne subsiste rien du décor et des sculptures qui revêtaient les monuments ; pas un arc de triomphe, pas même une colonne de temple ; rien que des architectures nues, mais dont les pierres, d'admirables pierres, couleur d'or et de vert-de-gris, suffisent à mar-

quer sur le terrain tout le plan de la cité maritime. Voici les remparts, les portes, le théâtre, les arènes ; voici la citadelle qui protégeait le port, et, au milieu des alluvions qui ont remplacé l'ancienne lagune, voici le port lui-même dessiné au milieu des cultures par les ruines de ses môles.

Tout est romain : la lumière, les horizons et la campagne. L'aqueduc qui conduisait à Fréjus les eaux de la Siagne déroule, parmi les champs et les vergers, la chaîne interrompue de ses arcades mutilées. Pareille à l'*agro romano*, la grande plaine du delta de l'Argens fuit jusqu'à la mer étincelante. Vers le Nord, la virgilienne vallée du Reyran étend ses prairies, coupées par des haies de roseaux, au milieu desquelles apparaissent çà et là les trois cyprès d'une maison de paysan, *inter viburna cupressi.* Plus loin, couronnant les collines se dressent des bois de pins parasols, et leurs majestueuses ombrelles encadrent des montagnes lointaines qui détachent sur le ciel leurs cimes harmonieusement dessinées, comme celle des monts Apennins.

Les barbares avaient dévasté la ville romaine. Dans son enceinte, désormais trop vaste, s'établit la petité cité épiscopale du moyen âge. De celle-là il reste un fragment de rempart, le logis de l'évêque et la cathédrale, une étrange et

sombre cathédrale à demi enfouie dans le sol. Avec l'évêché, elle formait une véritable forteresse, flanquée de tours et destinée à repousser l'assaut des Sarrasins qui, une fois déjà, avaient pris et anéanti Fréjus.

Que de beautés dans une église de France ! Cette petite cathédrale de Fréjus n'est pas un monument illustre, et cependant combien de richesses y sont accumulées! Des vantaux de bois, sculptés par des hûchers de Provence au temps de la Renaissance, ferment la porte principale de l'église. La coupole du vieux baptistère repose sur huit colonnes de granit à chapiteaux corinthiens, restes de quelque édifice romain. Les lambris et les stalles du chœur offrent un simple et délicat décor, de style gothique. Les sarcophages de deux évêques du XIV^e^ siècle gisent dans une des absidioles latérales. A l'entrée du chœur est placée une délicieuse peinture partagée en plusieurs compartiments et où, parmi les images de plusieurs saints et de plusieurs saintes, est représentée sainte Marthe foulant aux pieds la Tarasque : c'est peut-être l'œuvre d'un de ces artistes siennois qui se rendirent en Avignon pour y décorer le palais des Papes, à moins que l'on ne découvre un jour qu'il faut restituer ce tableau, comme tant d'autres, à quelque peintre de France, mais alors, il faudra reconnaître que ce peintre-

là vit, admira et n'oublia pas les chefs-d'œuvre de l'école de Sienne.

Sous un enfeu orné dans le goût de la Renaissance, on a logé les statues agenouillées de deux évêques du XVII^e^ siècle : Barthélemy et Pierre de Gamelin, l'oncle et le neveu. Le premier avait reçu l'investiture du brave Crillon à qui Henri IV avait sans façon, donné l'évêché de Fréjus « pour qu'il en tirât profit en le remettant à tel homme d'église et de bien qu'il retrouverait » ; il n'en fut pas moins un bon et charitable évêque. Le second demeura célèbre dans le diocèse par ses terribles démêlés avec les chanoines auxquels il s'était avisé de défendre « de porter de grands cheveux ni des moustaches relevées, moins encore des roses et des rubans aux souliers, de jouer aucun jeu prohibé, de hanter les maisons et compagnies libertines de mauvaise odeur, ni de se promener dedans ni devant les églises sans nécessité pour ne pas tourner le dos au Saint-Sacrement ». Et ces deux Gamelin, représentés en oraison dans l'ombre de leur vieille cathédrale, ont l'air de fort honnêtes prélats. Le brave Crillon n'avait pas eu la main malheureuse.

La merveille, malheureusement invisible, de cette cathédrale, c'est son délicieux cloître de marbre. Les arcades et les piliers en sont intacts, mais noyés dans des maçonneries

modernes d'où l'on voit, çà et là, émerger le chapiteau où le galbe d'une colonnette. De fines peintures, qui ornaient les plafonds des galeries, sont à demi effacées : il ne faut pas songer à les restaurer ; mais rien ne serait plus facile — on y pense, dit-on — que de démolir les masures où est emprisonné le chef-d'œuvre, et alors apparaîtra un des cloîtres les plus délicats et les plus rares qui soient en France, car il est formé d'une double galerie.

Autour de la cathédrale s'élève une petite ville qui, par le dessin de ses rues et la variété de ses logis, rappelle toutes les petites villes de Provence. Quelques hôtels bâtis au XVIII^e^ siècle par d'opulents bourgeois y portent la marque de ce goût et de cette fantaisie qui rendirent alors si charmantes les architectures d'Aix ou d'Avignon : l'hôtel Sieyès, avec ses lourdes cariatides ; la maison Bareste, avec sa porte élégante à fronton brisé ; l'hôtel « des Quatre-Saisons », où chaque fenêtre est ornée d'un masque charmant... A la grâce des façades ajoutez, dans le grand silence de la ville à demi-morte, le charme des souvenirs et le bruit des grands noms : Fleury, qui gouverna le diocèse de Fréjus avant de devenir le précepteur de Louis XV et de gouverner la France ; Sieyès, qui est né dans la maison aux cariatides ; Pie VII, qui, par deux fois, entre Savone et Fontainebleau, fut l'hôte de la

FRÉJUS

Fontaine de la *Vestale*.

pimpante maison des « Quatre-Saisons » ; Napoléon, qui débarqua sur la plage de l'Argens, à son retour d'Égypte, et s'y embarqua pour l'île d'Elbe.

*
* *

Sur la place de la cathédrale s'élevait naguère une charmante fontaine. Une femme, debout, la tête enveloppée de longs voiles (on l'appelait, à cause de cela, la *Vestale*), retenait de la main droite une cruche d'où jaillissait un filet d'eau. Ce vase avait été manifestement ajouté à la statue primitive, mais il ne la déparait pas, et ce monument décorait à merveille la jolie place de Fréjus. Or, les Forojuliens, ayant jugé à propos d'agrandir leur place, ont démoli leur fontaine et décidé que la statue s'en irait au musée. On installe ce musée dans la chapelle de l'ancien évêché.

Cette prétendue Vestale orna jadis le mausolée de Valbelle dans l'église de la Chartreuse de Montrieux. J'ai conté la destinée singulière des diverses sculptures qui composaient ce monument. Celle-là représentait sainte Monique.

C'est grand dommage de l'avoir enlevée de la place qu'elle occupait. Les fontaines sont la grâce et la joie des cités provençales. Sans doute, *Vestale* ou *sainte Monique*, cette figure

de femme drapée avait été faite pour pleurer sur une tombe d'apparat. Mais, depuis près d'un siècle qu'elle était là, penchant le goulot de sa cruche au-dessus de la petite vasque de pierre, elle était en quelque sorte naturalisée Forojulienne. Quelle cruauté de l'envoyer au musée, elle qui charmait les passants par son visage touchant et son geste harmonieux!

26 mars 1910.

X

GRASSE

X

GRASSE

NOTES SUR FRAGONARD

C'est un spectacle sans pareil que l'on découvre du cours de Grasse, quand, par une douce journée, on contemple devant soi la large conque où moutonne la houle sombre des oliviers de la plaine de Mouans; les deux chaînes de collines qui l'emprisonnent, et dont les croupes boisées s'abaissent jusqu'à la mer par une suite d'ondulations lentes, adorablement cadencées; et, aux confins de l'horizon, un morceau de Méditerranée qui luit et scintille comme un fragment de miroir brisé. C'est le suprême sourire de la terre de Provence. Bientôt, sur l'autre rive du Var, tout change d'aspect; brusquement, le paysage apparaît âpre, nu, brutal; le comté de Nice se hérisse de montagnes pelées, sans grâce, d'une structure théâtrale; une falaise coupée d'étroites vallées bastionne la côte de la Riviera.

Ici, la nature reste plus vraie, plus touchante, plus humaine ; ses lignes conservent de la mollesse, de la mesure, de l'élégance.

Au flanc de sa montagnette que revêt un fouillis de pins, d'oliviers et de citronniers, Grasse, silencieux et parfumé, Grasse, sans roulettes ni tramways, semble un paradoxe charmant dans ce pays saccagé par des hordes de croupiers. On y goûte la paix d'une honnête sous-préfecture, et l'on n'y sent point l'odeur de tripot dont est empesté tout le littoral. Les cheminées de briques de ses parfumeries, dispersées sur la pente de la colline, gâtent un peu la beauté du paysage et la pureté du ciel, — moins hideuses pourtant que les dômes de métal et les beffrois en verroterie de tous les *palace* pavoisés qui se succèdent de Saint-Raphaël à Menton.

Et qu'elle est jolie, en sa grâce presque toscane, la vieille ville ramassée au pied de sa vieille tour ! Et l'amusant dédale que forment les voûtes, les arcades, les escaliers, les rampes, tout ce lacis de ruelles grimpant, tournant et dévalant à la provençale, jusqu'à de petites aires plantées d'ormes et de platanes ! De précieux vestiges content, çà et là, l'histoire de la cité, attestent sa richesse et le goût de ses fils : c'est la façade renfrognée mais très noble d'un hôtel ancien, la masse fruste et lourde

de la cathédrale que précède un perron dessiné par Vauban, la gracieuse architecture gothique de l'église de l'Oratoire ; ce sont surtout les belles peintures dont des Grassois généreux parèrent la chapelle de leur hôpital trois Rubens apportés de Rome (où ils décoraient l'église Sainte-Croix-de-Jérusalem) et le chœur de leur cathédrale (l'*Assomption* de Subleyras, *le Lavement des pieds* de Fragonard, *le Mariage mystique de sainte Catherine* de Sébastien Bourdon, etc...). Enfin à l'agrément des perspectives ouvertes de-ci et de-là sur la plaine et la mer, on reconnaît ce sens inné de la beauté qui fait la gloire de la vieille Provence.

*
* *

Au-dessous du cours de Grasse, au premier tournant de la route qui descend en lacets vers le fond de la vallée, une grille clôt la cour ombragée d'un vieux logis : dans le fond, sous un arceau de pierre, on entrevoit un jet d'eau et les massifs d'un jardin. Ce fut dans cette maison qu'aux premiers temps de la Révolution, Fragonard reçut l'hospitalité de son cousin Maubert, auquel il vendit pour 3.500 livres divers « ouvrages de peinture ». Parmi ces ouvrages se trouvaient les quatre panneaux célèbres qu'il avait jadis exécutés pour la du Barry, et dont la

favorite n'avait point voulu. Ces ravissantes compositions avaient dès lors décoré les murs du salon de M. Maubert. Son successeur, M. Malvillan, les laissa à la même place. On sait comment, il y a quelques années, elles disparurent de Grasse. Elles sont aujourd'hui en Angleterre, et seront demain en Amérique. D'autres œuvres de Fragonard qui étaient la propriété du même M. Malvillan, ont pris aussi le chemin de l'exil.

Autrefois quiconque passait à Grasse venait sonner à cette grille et sollicitait la faveur d'admirer les Fragonard. Mais la consigne était rigoureuse, et les visiteurs étaient, le plus souvent, éconduits sans aménité. Je me souviens que j'en fis à quatre reprises la cruelle expérience. Un jour, cependant, soit que j'aie mis plus d'éloquence à présenter ma requête, soit que l'absence du propriétaire ait enhardi sa domestique, je pus m'introduire dans la place et contempler les chefs-d'œuvre.

Maintenant les chefs-d'œuvre sont partis. Des copies les ont remplacés. Tout ce qui reste de Fragonard dans cette maison, c'est, m'a-t-on assuré, deux ou trois esquisses et les attributs révolutionnaires dont le peintre avait orné l'escalier de son hôte. Pour revoir ces épaves, à quoi bon déranger le propriétaire qui a succédé à l'impitoyable M. Malvillan ?

En face de cette demeure, de l'autre côté de

la route, s'ouvre un petit jardin public que les Grassois ont eu l'idée de dédier à la mémoire de Fragonard. Le buste de l'artiste se dresse sur un fut de colonne. Des rochers moussus au milieu d'un petit bassin, quelques pins et un beau cèdre composent un décor vraiment fragonardesque; il y manque seulement un antique mutilé ou les débris d'un sarcophage.

Assis sur un banc, je m'amusais à retrouver au fond de ma mémoire le souvenir de quelques sanguines où Fragonard a célébré la gloire et le charme des jardins de Rome, quand un Grassois vint prendre place auprès de moi. C'était un petit vieillard replet aux yeux noirs et aux gestes alertes. Je m'imaginai qu'il ressemblait à Fragonard, et cela me fit accueillir sans ennui le désir qu'il manifesta tout de suite de lier conversation :

« Ce jardin, dit-il, est fort avenant. N'est-il pas vrai?

— Oui, Monsieur, j'aime beaucoup la pensée que l'on a eue de rendre ce discret hommage à Fragonard, tout près de la maison où il a logé et où lui-même avait déposé les plus précieux de ses ouvrages. »

Mon interlocuteur ne me cacha point qu'il était enchanté de l'éloge que je faisais du bon goût de ses compatriotes et il continua :

« Nous allons faire mieux encore. Ce buste

ne suffit point pour honorer un artiste tel que Fragonard. Nous allons lui élever un monument, un vrai monument, un monument qui aura quatre mètres de hauteur... »

Je venais de voir quelques instants auparavant l'image du « vrai monument » : un Fragonard en train de peindre, assis sur un rocher, et, accourant derrière lui, une jeune fille dont la figure et l'attitude semblent empruntées aux célèbres compositions du *Progrès de l'Amour*. A la pensée que l'on pourrait placer cette sculpture tourmentée et contournée dans l'aimable et tranquille jardin, je ne pus retenir un :

« Pas ici ! Du moins, pas ici ! »

Mon Grassois ne sembla qu'à demi étonné :

« Beaucoup de personnes pensent comme vous qu'il ne faut point mettre le monument dans ce square. D'ailleurs, que ferait-on du buste que voici ? Mais il faut cependant trouver un emplacement.

— Peut-être eût-il été plus logique de le chercher avant que de commander le monument. »

Le Grassois répondit par un geste évasif qui signifiait : vous avez peut-être raison, mais nous avons un monument sur les bras, il faut que nous le posions quelque part. Et il reprit :

« On a parlé aussi de placer le monument de Fragonard sur le Clavecin. [Ce Clavecin est un

petit terrain dont le nom indique la configuration, et où, en avant de quelques arbres, s'élèvent un kiosque à musique et le monument du poète provençal Bellaud de La Bellaudière.]

« Mais que ferez-vous alors de Bellaud de La Bellaudière et du kiosque à musique ?

— On les mettra sur le cours : vous avez vu les grands travaux que l'on exécute là-haut... [Du geste, il m'indiquait les magnifiques terrasses grâce auxquelles le cours de Grasse va être agrandi et embelli]. Mais il y a encore un autre projet et, celui-là, c'est le bon : on rangera sur le Cours Fragonard, Bellaud de La Bellaudière et le kiosque à musique...

— Si l'on élargit le Cours, c'est sans doute qu'on le trouvait trop étroit. Avouez que c'est une singulière idée de l'encombrer tout de suite d'un kiosque à musique et de deux monuments....

— Pour faire de la place, il suffit d'enlever la fontaine du Cours et de la porter ailleurs, au Clavecin, ou bien au Jeu de Ballon ! Que diable ! une fontaine, cela se démonte comme une armoire. Et Grasse peut bien faire un sacrifice pour la gloire de ses enfants ! Du reste, nous n'avons que l'embarras du choix... »

Et, pendant cinq minutes, il m'énuméra tous les chassés-croisés de statues, de fontaines et de kiosques que peut suggérer à un Grassois le

désir d'honorer Fragonard. Cet homme jonglait avec les monuments de la ville. Je finis pourtant par l'interrompre :

« Dites-moi enfin pourquoi Grasse désire tant élever un monument à Fragonard alors que ce buste et ce joli jardin suffisent à nous rappeler ici le nom de l'artiste.

— Monsieur, je ne saurais vous le dire ; mais il y aura des fêtes et l'on dit même qu'il viendra un ministre. Ces choses-là ne se refusent pas. »

A quoi n'ayant rien à répondre, je n'ai rien répondu.

***

Fragonard est né à Grasse le 5 avril 1732.

Je m'enquiers de sa maison natale. Ses biographes affirment qu'elle se trouve dans la rue de la Font-Neuve. Cette rue n'est point longue de vingt mètres. Mais il y a deux maisons à droite et deux maisons à gauche. Dans lequel des quatre immeubles Fragonard a-t-il vu le jour ? Les Grassois devraient bien le rechercher et l'indiquer aux passants par une inscription. Ce serait une manière de témoigner leur dévotion à la mémoire de Fragonard, plus utile et assurément moins coûteuse que l'érection d'un monument.

De l'enfance de Fragonard passée à Grasse

Clichés de M. Luce.

L'AMOUR CRUEL

L'AMOUR FOU

DESSUS DE PORTE PEINTS PAR FRAGONARD DANS LA MAISON DE MAUBERT, A GRASSE

on ne sait presque rien. Son père était gantier, dit-on ; l'acte de baptême de son fils le qualifie de « marchand » ; il aurait subi des revers de fortune. A quel âge, en quelles circonstances l'enfant fut-il envoyé à Paris ? On l'ignore. Comment ne s'est-il trouvé personne à Grasse pour fouiller les archives municipales et les minutes des notaires afin de substituer quelques renseignements précis aux douteuses anecdotes que se transmettent les biographes ?

Un seul fait semble à peu près certain, c'est que le petit Provençal demeura dans sa ville jusqu'à l'âge de quatorze ans.

Là-dessus on s'est demandé pour Fragonard, comme on a maintenant coutume de le faire pour tous les artistes et pour tous les écrivains, quelle influence avaient eue sur son génie les premiers spectacles offerts à ses yeux d'enfant? Jeu divertissant qu'il ne faut pas prendre trop au sérieux ; car il est parfois décevant. Avouons-le, sa Provence natale n'explique pas tout Fragonard, il s'en faut.

Sans doute, dans l'aimable et léger Frago plus d'un trait de caractère trahit l'origine provençale : son enthousiasme mêlé d'adresse, sa malice mêlée de candeur, et ce goût effréné du plaisir qui ne le détourna qu'à demi du soin d'administrer sa vie et sa renommée. Ce n'est point l'homme seulement en qui l'on peut

découvrir la marque héréditaire. L'artiste lui même tient de sa race le feu de son génie, ces « heureux laissés », cette « facilité de pinceau » que M. de Marigny redoutait de lui voir perdre dans l'atmosphère académique de l'École. Il lui doit surtout cette élégance naturelle qui le garda toujours de tomber dans la sensiblerie ou dans l'ordure, car une flamme de volupté purifia son libertinage et un accent de sincère tendresse empêcha son sentimentalisme de tourner en niaiserie. Il faut mettre au compte du goût provençal ces qualités charmantes, mais accessoires. Ce qui fait la gloire de Fragonard, ce n'est ni sa facilité, ni son abondance, ni même la grâce de son imagination, c'est sa manière de peindre. Or, de cette manière là aucun peintre provençal ne s'est avisé, ni avant ni après lui. C'est ailleurs qu'il faut chercher ses maîtres, et c'est ailleurs que nous retrouverons ses continuateurs.

A propos des « sanguines » que Fragonard a rapportées de son séjour à Rome, un de ses derniers biographes, M. Camille Mauclair, juge que l'artiste a rendu la magnificence des jardins et de la campagne d'Italie « avec l'instinct d'un Provençal né dans une nature presque semblable ». C'est bien vite dit. Les sites de la Provence présentent quelque analogie avec ceux de la Toscane, je l'accorde ; mais ni à Grasse, ni aux alentours, je n'aperçois rien qui me rap-

pelle la campagne romaine et les monts de la Sabine. Puis, même dans ses dessins d'Italie, Fragonard ajoute déjà au paysage classique quelque chose que les Italiens eux-mêmes — pas même Panini — n'avaient soupçonné, et dont on saisit bien la valeur si, sur la muraille du Louvre où elles sont accrochées l'une auprès de l'autre, on compare une charmante sanguine d'Hubert Robert à une admirable sanguine de Fragonard. Ce quelque chose, c'est le frisson de la lumière autour des choses, le jeu nuancé des ombres, la vapeur des lointains. Et tout cela, sans doute, n'était pas une grande nouveauté au milieu du XVIII^e^ siècle, mais, jusqu'alors, seuls ou presque seuls, des artistes septentrionaux avaient ainsi vu et traduit la nature.

Admettons pourtant que la preuve ne soit pas tout à fait décisive en ce qui concerne les dessins de Fragonard. Mais sa peinture ! Quel singulier paradoxe que d'y vouloir signaler la trace d'une origine méridionale ! Dès son arrivée en Italie, à vingt-cinq ans, il se met consciencieusement à copier les œuvres de Baroche, de Pierre de Cortone, de Solimena, de Tiepolo. Or lequel de ceux-là, sauf Tiepolo, laissa son empreinte sur Fragonard ? Les Vénitiens furent en Italie les seuls dont une sorte d'affinité naturelle lui rendit les leçons intelli-

gibles, et les Goncourt ont raison de montrer dans ses esquisses « les rouges sourds, les bruns puissants du Bassan ». Mais que le ciel vénitien, la lumière et la mer vénitiennes ressemblent peu au ciel, à la lumière et à la mer de Provence !

Les vrais maîtres de Fragonard furent, selon les heures de sa vie et selon les caprices de sa fantaisie, Rubens ou Jordaens, Terburg ou Cuyp, toujours des Flamands ou des Hollandais. Voilà ceux dont il a hérité, ceux auxquels le rattache la plus étroite et la plus intime filiation, car il s'enivra à son tour des mêmes visions qui les ont enivrés. C'est à eux que nous pensons devant *Les baigneuses* ou devant *La bacchante endormie*, devant *Le contrat* ou devant *Les vaches au gué*, quand nous voulons ajouter à la volupté d'admirer les médiocres satisfactions de la critique.

Il y a sans doute une ingénieuse manière de tout arranger et de démontrer que Fragonard n'est jamais plus Provençal qu'au moment où il nous fait songer à l'art et à la nature du Nord ; c'est le biais qu'a découvert M. Camille Mauclair : « J'ai, dit-il, passé plusieurs saisons en Hollande, j'en ai passé à Grasse où j'écris ce livre au milieu du paysage natal de Fragonard ; rien n'est plus semblable à un couchant sur la Meuse ou l'Amstel, aux matins laiteux du Zuy-

derzée que les matins sur l'Estérel et les grands vols de nuées sur la plaine de Cannes à Grasse, et la grisaille argentée et verte des oliviers, déferlant comme une mer intumescente et moelleuse, évoque invinciblement la coloration des polders... Il y a même une grande ressemblance psychologique entre un habitant de Grasse et un de Delft ou Haarlem. Fragonard obéissait à une affinité mystérieuse en cherchant à pénétrer la manière de ces maîtres paysagistes... Au fond, le paysage de Grasse est presque celui de Fiesole avec la netteté des détails et pourtant la lumière diffuse des bouches de la Meuse, du Rhin et du Wahal : Fragonard est la preuve vivante de ces identités. »

Fiesole? la remarque est juste. Mais les bouches de la Meuse ou du Wahal ?... Après bien des séjours en Provence, après bien des voyages en Hollande, je reste plus vivement frappé des différences que des ressemblances entre les deux terres, entre les deux ciels, entre les deux peuples. Il y a parfois des matins brumeux sur l'Estérel ; il y en a d'éclatants sur le Zuyderzée ; mais ces heures rares et fugitives ne comptent pas si l'on veut définir l'aspect d'une contrée. Et, de même, l'image qu'emportera du paysage natal l'enfant déraciné, ce sera pour ainsi dire la synthèse des visions familières et répétées que chaque jour venait offrir à ses yeux.

Encore une fois, je suis revenu contempler le spectacle merveilleux qui s'étale sous le regard des Grassois, ces collines dont les lignes apparaissent si nettes et si précises, sous une lumière limpide qui revêt toutes choses d'une égale clarté. Et, encore une fois, je n'ai pu découvrir aucune affinité, si subtile fût-elle, entre ce site d'un dessin si ferme où rien ne demeure secret ou inachevé, et « le heurté, le roulé, le fouetté, le tartouillis du divin Fragonard ».

*
* *

Fragonard ne paraît être revenu à Grasse qu'au seuil de la vieillesse, et pour y séjourner seulement une année. Il serait possible qu'il y eût passé lorsque, en 1756, il se rendit à l'École de Rome, ou bien lorsque, cinq ans plus tard, il reprit le chemin de Paris; mais rien ne permet de l'affirmer.

Ses compatriotes ne l'oublièrent point, car, en 1751, la confrérie du Saint-Sacrement de Grasse lui acheta, pour en orner sa chapelle, un grand tableau religieux qu'elle paya 7.000 livres. C'est le *Lavement des pieds* que l'on voit aujourd'hui dans le chœur de la cathédrale. Cette toile de jeunesse révèle déjà quelques-unes des qualités de Fragonard. Elle a beaucoup souffert dans l'incendie qui, en 1795, dévasta la cathédrale

transformée en grenier à fourrage. On l'a restaurée, mais assez maladroitement. Elle est aujourd'hui dans un état lamentable.

Lorsqu'en 1773, Fragonard s'en fut de nouveau en Italie pour servir de cicerone au financier Bergeret de Grandcour, il passa bien près de Grasse, mais ne poussa point jusqu'à sa ville natale. Le financier, avec ses berlines, ses bagages et son dessinateur, s'embarqua au port d'Antibes. Au retour, la caravane regagna la France par Vienne, Dresde et Strasbourg.

Malgré cette longue absence, Fragonard ne semble pas avoir rompu tout lien avec ceux de ses parents qui demeuraient à Grasse. En 1790, effrayé par les premières émeutes de la Révolution, il pense demander asile à l'un de ses cousins, M. Maubert, et part pour la Provence. Il apporte dans ses bagages les décorations qu'il a exécutées pour le pavillon des « collations du roi » dans le château de Louveciennes, et que la du Barry lui a laissées pour compte.

Le voyage de Fragonard à Grasse, au temps de la Révolution, a été entouré de toutes sortes de légendes qui maintenant sont dissipées grâce aux recherches de M. Pierre de Nolhac.

A quelle époque le peintre vint-il demander l'hospitalité à son cousin Maubert? Certains historiens ont dit : en 1794. Mais comme on a

retrouvé des documents établissant qu'en 1794 et en 1795, Fragonard était à Paris, on a reculé jusqu'en 1796 son séjour en Provence.

Un reçu conservé dans la maison même où demeura Fragonard, ne peut cependant laisser aucun doute sur la date exacte à laquelle celui-ci se trouvait à Grasse. Le voici :

« J'ai reçu de mon cher cousin Maubert, pour ouvrages de peinture, la somme de 3.600 livres, dont quittance jusqu'à ce jour, pour solde de tout compte.

» A Grasse, le 10 mars 1791.

» FRAGONARD, peintre du Roy. »

M. de Nolhac, aidé d'autres documents, conclut que Fragonard a passé chez son cousin l'hiver de 1790-1791.

Ces « ouvrages de peinture », c'étaient les cinq toiles, *L'Escalade*, *La Poursuite*, *Les Confidences*, *Le Couronnement* et *L'Abandon*, aujourd'hui propriété de M. Pierpont Morgan et transportées en Angleterre, des dessus de portes et un trumeau cheminée représentant des vols d'amours, qui furent exécutés sur place et qui ont disparu ; quelques esquisses ; et, enfin, une décoration murale peinte dans l'escalier et

formée d'attributs révolutionnaires, faisceaux et bonnets phrygiens.

On ignore le motif du voyage de Fragonard. Pourquoi, dans les derniers mois de 1790, le peintre, qui n'avait jamais témoigné le désir de revoir sa ville natale, se mit-il en route ? Quand on plaçait ce séjour en 1794, ou même en 1796, on pouvait montrer le vieux Fragonard chassé de Paris par la Terreur et la misère, allant chercher dans une retraite lointaine la tranquillité et l'oubli des scènes tragiques dont il avait été le spectateur. Mais, en 1790, il faut découvrir une autre explication. Le spectacle des premiers troubles, la pensée de l'avenir incertain, la réduction des rentes, le changement des mœurs et des modes, tout cela aurait pu sans doute pousser à l'exil un autre que le léger et insouciant Frago ; mais celui-ci, au dire de ses contemporains, n'était homme ni à prévoir ni à craindre les malheurs futurs. D'ailleurs — M. de Nolhac l'a montré avec force preuves à l'appui [1] — il fut toujours un « patriote » irréprochable : sa famille était alliée à celle de Maximin Isnard qui fut président de la Convention ; lui-même était l'ami de David, qui, durant toute la Révolution, ne cessa de lui témoigner le plus vif intérêt. En-

1. Pierre de Nolhac. *A propos des Fragonard de Grasse ;* dans le fascicule de janvier 1907 de la revue : *Musées et monuments de France.*

fin, si la frayeur, l'avait, en 1790, chassé de Paris, pourquoi y serait-il revenu en 1791, alors que la situation était pire, et que les événements dépassaient en horreur ce que les plus pessimistes avaient pu redouter quelques mois plus tôt ? Bref, nous ne connaissons ni la raison du départ, ni celle du retour.

On a souvent conté que Fragonard avait peint des emblèmes révolutionnaires dans l'escalier de la maison Maubert pour conjurer les dénonciations d'un club jacobin de Grasse. Ce sont là, déclare M. de Nolhac, imaginations pures. « Les motifs d'un symbolisme plutôt simple, que la facilité du pinceau ont multipliés sans effort répondent aux idées qui avaient cours dans la famille de Fragonard et qu'il partageait lui-même... » J'ai cependant voulu rechercher si, malgré tout, la légende ne reposait point ici sur quelque fondement. Je me suis rendu à la mairie de Grasse, installée dans l'ancien palais épiscopal; j'ai consulté les archives municipales de la période révolutionnaire; j'ai feuilleté des rapports de police, des dénonciations patriotiques, des procès-verbaux de visites domiciliaires; nulle part je n'ai trouvé le nom de Fragonard, ni celui de Maubert.

Décidément Grasse ne nous apprendra rien, ni sur l'œuvre ni sur la vie de Fragonard... Mais à Nice une exposition vient de s'ouvrir où nous

Clichés de M. Luce.

L'AMOUR DISCRET

L'AMOUR VOLAGE

DESSUS DE PORTE PEINTS PAR FRAGONARD DANS LA MAISON DE MAUBERT, A GRASSE

verrons quelques-unes de ses peintures et quelques-uns de ses dessins ; et nous serons consolés de nos vaines recherches.

*
* *

Dès l'entrée, arrêtons-nous devant les reproductions photographiques des toiles qui décoraient la maison Maubert. Sans ces images, rien ne nous resterait des peintures de Grasse. Sans doute elles ne nous donnent qu'une idée bien affaiblie de la beauté des originaux. Elles rendent trop sombres et trop compacts les massifs d'arbres et les buissons de fleurs qui composent le décor de la galante histoire ; du moins elles nous gardent quelque chose du charme intime des imaginations de Fragonard. Ce charme a complètement disparu dans les célèbres pointes sèches du graveur Marcellin Desboutin que l'on peut voir à la même exposition : ce ne sont que des traductions sans accent qui ne laissent plus rien soupçonner ni de la finesse expressive des visages, ni de la transparence du coloris, ni de la grâce fantasque des paysages...

Comment ces peintures, exécutées à la demande de M^me^ du Barry pour la décoration de Louveciennes, étaient-elles restées entre les mains de l'artiste qui les apporta chez son cou-

sin? On a supposé que Louis XV vieillissant avait trouvé trop fades ces compositions d'une galanterie tendre, presque mélancolique, et qu'il leur avait préféré les allégories de Vien, moins voilées et moins discrètes. M. de Nolhac a proposé une autre version. Selon lui, la favorite, avec sa manie de tout critiquer et de tout diriger, exigea des retouches incessantes : l'artiste se dépita ; la cinquième toile, l'*Abandon*, ne fut pas exécutée en peinture et demeura simplement lavée à la sépia (elle est restée dans cet état) ; M^me^ du Barry dédommagea Fragonard par un cadeau de 18.000 livres, et lui permit de garder ses peintures.

Il les conserva dans son atelier jusqu'en 1790 : peut-être ne voulut-il pas se séparer d'une œuvre où il avait conscience d'avoir mis son art le plus parfait et sa sensibilité la plus délicate ; peut-être, sous le règne de Louis XVI, ne trouva-t-il point d'amateurs très désireux d'exposer chez eux des toiles exécutées pour la maîtresse de Louis XV. Quoi qu'il en fût, il les emporta à Grasse. On imagine que sans doute il ne tenait pas à laisser dans son logement du Louvre ce témoignage un peu compromettant — même pour un excellent patriote — de la complaisance avec laquelle il avait travaillé à embellir Louveciennes. Ce fut ainsi que les peintures destinées à égayer et à illustrer de

royales amours finirent par orner le salon d'un modeste bourgeois provençal.

Que n'y sont-elles restées ! Elles s'accommodaient si bien aux boiseries de ce vieux logis ! Aidés par les photographies qui sont sous nos yeux, nous revoyons ces précieux chefs-d'œuvre qui offraient le plus adorable mélange d'art, de caprice et de volupté et où se confondaient toutes les grâces, toutes les élégances, tous les prestiges du XVIII^e^ siècle français. C'est une grande tristesse de penser que l'on a pu impunément les enlever de chez eux, c'est-à-dire de chez nous.

Combien faudra-t-il donc de désastres comme celui-là, pour montrer à ceux qui sont chargés de légiférer, la nécessité d'une loi qui empêcherait l'exportation de nos œuvres d'art et protégerait le patrimoine de la France ? Des lois semblables existent en Italie, en Grèce et jusqu'en Turquie. Lorsqu'on fit la loi sur la séparation des églises et de l'État, on consentit d'y inscrire — sous des peines sévères — la défense de brocanter à l'étranger les trésors des églises. Pourquoi ne pas rendre générale cette mesure de sauvegarde ? Nous sommes envers nos successeurs comptables de la richesse et de la gloire que nous a léguées le passé. Puis aux artistes, auteurs de cette richesse et de cette gloire, nous devons de veiller sur leurs œuvres,

de ne point en laisser périr ou diminuer la beauté. Qui soutiendra que des Fragonard garderont toute leur séduction sous le ciel anglais ou dans un palais américain? On dit qu'une telle loi serait vaine contre les ruses des marchands. Sans doute, l'exemple de l'Italie nous l'enseigne, si serrées que soient les mailles du filet, nous ne retiendrons pas en France tout ce qui appartient à la France ; mais on pourra, de la sorte, empêcher le rapt clandestin des œuvres les plus célèbres et les plus précieuses.

Revenons aux Fragonard de l'Exposition de Nice. Ceux-là sont encore en France... Pour combien de temps ?

*
* *

Sur les cent ouvrages exposés, il y en a beaucoup — je n'en dirai pas le nombre — dont on verrait sans regret l'Amérique s'emparer : elle nous les laissera. Mais il faut se montrer indulgent pour les amateurs qui cherchent à authentiquer de médiocres contrefaçons en les mêlant à des œuvres dignes d'admiration. Il ne faut pas être sévère non plus pour les organisateurs d'expositions qui ne sauraient sans péril s'ériger en experts.

Une série d'estampes anciennes rappelle dans

leur extraordinaire diversité les œuvres les plus charmantes ou les plus connues de Fragonard : *Le contrat, La mère de famille, Le sacrifice de la rose, Le verrou, La gimblette, Les hasards heureux de l'escarpolette*, etc., etc. Et les soixante-quinze compositions gravées par Martial pour les Contes de La Fontaine font ici connaître Fragonard illustrateur.

Il n'est peut-être aucun peintre dont la gravure exprime aussi mal le génie particulier, précisément parce qu'aucun ne fut plus peintre que Fragonard. Même adoucies et comme amollies par le temps, ces estampes, si parfaites soient-elles, et il y en a d'exquises, traduisent seulement la grâce des attitudes, la vivacité des gestes, le piquant de l'historiette ; elles ne peuvent rendre le prestige le plus précieux des œuvres dont elles sont inspirées, la magnificence du coloris et le sortilège des lumières diffuses ; elles sont comme la transcription au piano d'une symphonie dont la principale beauté résiderait dans la richesse de l'orchestre, dans l'abondance et l'éclat des sonorités ; elles racontent l'anecdote, elles en soulignent les intentions scabreuses ou sentimentales, montrent l'esprit et non le génie de l'artiste, aussi sont-elles restées populaires à une époque où les peintures mêmes étaient méprisées de tout le monde. On a bien fait cependant de réunir ici

quelques-unes de ces images, parce qu'elles sont délicates et plaisantes, et aussi parce qu'elles révèlent à quel point l'inspiration de Fragonard fut variée, avec quelle aisance elle passa du libertinage à l'attendrissement, selon les âges de la vie et, peut-être, selon le goût des clients. Au fond, peu lui importait l'objet que caressait la lumière, pourvu que la lumière fût caressante.

*
* *

Quelques jolis dessins, en particulier trois feuilles charmantes de la collection Rodrigues : une *Étude de chats*, une *École de peinture* et un délicieux lavis de bistre où quelques taches suffisent à évoquer un paysage maritime.

Deux très belles sépias : l'une un paysage avec fabriques, *La pêche aux écrevisses* qui appartient à M. le baron Roger Portalis, auteur d'un très remarquable ouvrage sur Fragonard ; l'autre *La leçon de musique*.

Une seule sanguine et qui m'a paru peu caractéristique rappelle le Fragonard des villas italiennes. On eût aimé à retrouver quelques-uns de ses adorables dessins, surtout ici où l'on voit encore des jardins presque pareils à ceux qu'il a aimés et représentés. A défaut d'originaux, pourquoi n'avoir pas montré quel-

ques-unes des gravures de l'abbé de Saint-Non ?

Parmi les peintures, il en est une qui attire tous les regards, c'est le *Pacha.* Nous nous rappelons l'avoir déjà vue dans quelques expositions publiques. Mais nous nous réjouissons de la retrouver ici. C'est une des œuvres où s'exprime de la façon la plus éclatante le génie de Fragonard ; c'est peut-être la plus surprenante et la plus enchanteresse de « ces vagues et magiques diffusions de lumière » dont ont parlé les Goncourt. Il faudrait avoir des yeux incapables de volupté pour contempler sans un frisson de plaisir cette clarté à la fois brusque et douce qui tombe sur les vêtements blancs du pacha et les coussins jaunes où il est étendu, enveloppe la fillette agenouillée et semblant, les bras croisés sur la poitrine, faire au maître l'offrande de ses cheveux blonds et de ses joues en fleurs, laisse dans l'ombre le manteau rouge du vieillard aux mains tendues, présentant les deux nouvelles venues, puis frémit, se dégrade, s'amortit, jusqu'à la silhouette de l'autre jeune fille qui, plus timide, attend debout l'instant de se prosterner... Et les faces de mégères qui grimacent à l'arrière plan ! A côté de ce magnifique tableau, on a placé une fine et spirituelle variante à la sépia.

Une jeune femme qui s'est retroussée et couchée sur un sofa bleu, dans l' « attente du lave-

ment », pour parler comme le catalogue. Ce grand tableau, en même temps qu'il montre la miraculeuse adresse du peintre à rendre l'éclatante solidité des carnations jeunes, n'est pas non plus sans nous faire penser que le charmant Frago avait un dessin plus sûr et des nuances mieux fondues, lorsqu'il ne songeait pas à élargir le cadre de ses toiles.

Cette miraculeuse adresse, on la retrouve, mais avec plus de charme, dans une gracieuse peinture : *Au Sérail ;* mais voici qu'invinciblement on songe aux *Baigneuses* du Louvre, et ce souvenir-là emporte tout !

Je citerai encore parmi les œuvres précieuses qui sont ici exposées : une jolie réplique en forme de médaillon du *Chiffre de l'Amour l'Heureux ménage ;* une esquisse extraordinaire du *Sacrifice de la Rose ;* deux délicats pastels aux tons passés ; trois petites esquisses : *Le suppléant, Les Parques* et une copie de Solimena ; enfin un panneau décoratif envoyé par le musée de Marseille : *La ville de Marseille protégée par Mercure.* Que cette dernière peinture a de grâce et de séduction ! Avec quel art la coloration générale, ardente aux deux extrémités du tableau, s'atténue jusqu'au groupe central où s'harmonisent des roses, des bleus et des verts infiniment pâles ! Si l'on fait attention au jeu de la lumière et au choix des nuances, tout

de suite on pense à Tiepolo : son influence est manifeste. N'accablons pas cependant Fragonard sous de trop rudes comparaisons et avouons que sa composition un peu lourde et un peu tassée reste loin des souples élégances et des libres envolées du Vénitien.

N'oublions pas deux charmantes petites danseuses en robes à panniers. Sont-elles de Fragonard? C'est possible. Elles sont exquises : c'est certain.

*
* *

Une des curiosités de l'exposition est un petit portrait de Lamartine à l'âge de quatorze ans, qui appartient à M^me^ de Contes de Bucamps.

L'adolescent est debout, appuyé contre un rocher; l'onde d'un ruisseau ou d'un lac vient mourir à ses pieds. Il est vêtu, à la mode de 1804, d'un ample pantalon et d'un habit noir qui serre la taille, puis s'ouvre en cœur pour découvrir les plis d'un énorme jabot. De sa main droite, il tient sur sa poitrine un volumineux chapeau haut de forme. Sa main gauche dégantée repose sur le roc. Les traits de son visage sont si purs et si délicats que l'on pense à une fillette costumée en garçon.

Un grand coup de vent balaye les nuages du

ciel et se joue dans la chevelure blonde et bouclée du petit Lamartine.

Ce portrait d'un délicieux préromantisme fait songer au mot de Chateaubriand saluant en Victor Hugo l'enfant du miracle. Regardez ce tendre et fier adolescent : tout en lui respire le génie. On dirait qu'il sent déjà « son cœur bon-

1. Mme de Contes de Bucamps, à qui appartient ce tableau a bien voulu m'écrire :

« Je tiens directement ce portrait de Mme Fragonard [1]. Je ne parle que pour mémoire de la signature dont l'air archaïque rappelle bien le dix-huitième siècle. Mais je fonde mes conclusions sur l'extrait d'une lettre que je possède et qui est écrite par la même dame Fragonard dont je viens de parler. Elle l'adressait à la personne par qui j'ai fait l'achat du tableau. Voici l'extrait dont je vous laisse juge : « Je suis, comme je vous l'ai toujours dit, disposée à tout pour « vous être agréable et utile ; donc, je peux très bien signer ce « que j'ai vu et entendu dire devant moi (puisque je n'y étais « pas), c'est que le portrait que je vous ai vendu est celui de « M. de Lamartine, à l'âge de douze ou treize ans, peint par « Fragonard, mort en 1806. N'ayant connu ni le père de mon « mari, mort en 1850, ni son grand-père, dont il est parlé plus « haut, je ne puis dire qu'une seule chose, c'est que ce por- « trait n'est jamais sorti de la famille et qu'à la mort de ma « belle-mère, arrivée en 1876, il est venu à mon fils. Est-ce là « ce que vous désirez ? »

« Ne mettant pas en doute la bonne foi de Mme Fragonard, nous avons acheté ce tableau qui a toujours été pour nous une douce satisfaction. »

Ces indices donnent, je l'accorde, beaucoup de vraisemblance à l'attribution. D'ailleurs, qu'importe l'auteur de cette petite peinture ? Elle est charmante et représente Lamartine enfant : cela, c'est indiscutable.

1. Il s'agit ici de la femme de Théophile Fragonard, fils d'Alexandre-Évariste Fragonard et petit-fils de Jean-Honoré Fragonard, l'illustre Frago.

dir dans sa poitrine ». Sa destinée est écrite. Il entend des lyres ; il entrevoit des tombes ; ses amours seront brèves et mélancoliques. Vous êtes-vous jamais figuré Lamartine à quatorze ans ? Vous n'avez pu vous en faire une autre image...

C'est si ressemblant, si ressemblant qu'on se prend un peu à douter de la date de la peinture, et qu'on se demande si ce tableau n'a pas été composé plus tard, beaucoup plus tard, d'après une miniature de l'enfance de Lamartine.

J'ignore sur quels indices on a attribué cette peinture à Fragonard. Si ces indices sont sérieux, il faudra en conclure que deux ans avant sa mort le peintre s'était créé une manière nouvelle... C'est si bien Lamartine ! mais c'est si peu du Fragonard !

*
* *

Dans un coin de l'exposition l'on a relégué une jolie gravure : *L'élève intéressante* d'après un tableau de Marguerite Gérard « élève de M. Fragonard ». Une jeune fille assise, considère une épreuve de la *Fontaine d'amour*. Elle a retiré son grand chapeau à longues plumes dont elle a coiffé deux amours en marbre.

Considérez le profil de cette jeune fille, vous la retrouverez dans plus d'une composition de

Fragonard. Car c'est Marguerite Gérard elle-même qui s'est portraiturée sous les traits de l'élève intéressante et, en effet, elle intéressa beaucoup son maître Jean-Honoré Fragonard.

Les biographes du peintre ne sont point d'accord sur la nature de cet « intérêt ». L'énigme n'est point résolue.

Fragonard avait trente-sept ans lorsqu'il épousa Marie-Anne Gérard, dont la famille était de Grasse ; il avait fait sa connaissance chez un Grassois établi à Paris, le parfumeur Isnard. Elle avait alors dix-sept ans. Avec des yeux noirs et la vivacité d'une Provençale, on n'est point laide à dix-sept ans. Mais Fragonard a fait plusieurs fois le portrait de Mme Fragonard et c'est bien elle, sauf erreur, que représente une singulière peinture exposée à Nice et peinte dans la manière des Flamands ; la beauté du diable s'était vite effacée ; il ne restait qu'une grosse personne assez vulgaire et aux traits empâtés. Mais Marie-Anne avait amené dans la maison de son mari sa sœur cadette Marguerite qui avait huit ans à l'époque du mariage. Celle-ci grandit auprès des époux. Elle était assez laide, dit-on, dans son enfance ; mais elle devint très belle à vingt ans : Fragonard approchait alors de la cinquantaine !

On les a bien souvent citées, les lettres de l'élève à son ami. Mais elles ont — les pre-

mières du moins — un tour si original et si charmant, que je veux au moins en reproduire quelques lignes : « Mon bon ami veut savoir si j'ai du plaisir quand je lui dis quelque chose d'agréable. Eh bien ! je l'avoue, c'est ma seule jouissance ; mon cœur reconnaissant est sensible, il s'occupe de mon ami et lui dit tout ce qu'il lui inspire d'agréable. Mais quand la manière de l'exprimer a pu plaire à mon ami, je suis plus heureuse, je crois que je l'aime mieux, croyant que je lui plais davantage... » Et ce charmant portrait du bon ami : « Tu veux que je te parle de tes défauts et tu fais cette demande à ton amie. Tu sais que l'amitié, sœur aînée de l'amour, a la vue basse ; cela tient de famille. Ce n'est donc pas à moi qu'il faut t'adresser, car je ne vois rien que ton esprit aimable, qu'un enfant qu'un rien chagrine, qu'un rien apaise ; un vrai nourrisson du caprice. Le caprice nourrit la coquetterie ; la coquetterie séduit, quand elle est conduite par l'esprit. Chez toi, ils sont toujours ensemble... »

Fragonard apprit la peinture à Marguerite Gérard qui exposa pour la première fois en 1790. Mais cette personne aimable et spirituelle se garda bien d'imiter le vieux maître dont la mode se détournait, et elle fit avec succès la peinture froide, élégante et sèche qu'exigeait le goût de ses contemporains. La Révolution

passa. Fragonard oublié et dédaigné était presque réduit à la misère. Il se tourna vers l'élève qui lui devait tout depuis le jour où elle était entrée, à la suite de sa sœur, dans la petite maison de Vaugirard, chez le peintre alors riche et glorieux. La gentille petite fourmi qui n'était pas prêteuse, répondit par un refus, et, comme le pauvre vieux Frago s'en étonnait, elle ajouta : « Mon bon ami sait qu'il faut être raisonnable. Il sait encore qu'en nourrissant ses fantaisies, on les augmente sans être plus heureux. Je sais bien qu'on peut appeler ce raisonnement folie ; mais chacun doit raisonner comme sa situation l'exige... Nous devons vanter l'économie ; cela tient lieu de fortune quand on est sage. »

L' « élève intéressante » n'était pas moins intéressée.

*
* *

Au milieu du salon où sont accrochés les Fragonard, on a placé une petite maquette du monument destiné à orner l'une des places de Grasse. Réduit à ces dimensions, c'est un aimable bibelot, mais quand on s'imagine ce groupe sans équilibre, dont les lignes s'entrecoupent et se tourmentent, érigé sur une place publique et formant un monument de quatre

mètres de hauteur, on plaint les pauvres Grassois, et l'on trouve pénible d'avoir été obligé de contribuer, pour sa part, à l'enlaidissement d'une ville ravissante, car les bénéfices de l'exposition sont destinés à couvrir les frais du monument.

15 22 février 1907.

XI

VENCE

VENCE

XI

VENCE

C'est le mardi gras. Il faut fuir Nice en liesse, Nice où, tout l'après-midi, des gens, vêtus de toile et masqués de grillages, — pareils à des sacs surmontés de garde-manger, — vont se jeter du plâtre à la tête. Il faut échapper aux poussières et aux hurlements du carnaval. Nous avons donc traversé la ville avant que le coup de canon traditionnel n'ait donné le signal de la fête : déjà roulent par les rues d'énormes camions, chargés de sacs de *confetti;* déjà, au bord des trottoirs, sous les portes des maisons, les marchands disposent les éventaires où ils vendent les affreux projectiles et invitent les passants à s'approvisionner de « boms-boms » ; déjà l'on voit des « trains de plaisir » occupés à choisir leur cache-poussière et à essayer leurs masques : ils sont hideux. Et nous avons gagné la gare des chemins de fer du Sud pour nous rendre à Vence.

*
* *

Une heure et quart de trajet par un train minuscule qui traverse le Var, puis gravit avec une prudente lenteur de longues rampes et franchit de grands ravins : nous sommes à Vence.

La vieille bourgade — comme tous les villages de cette région — est juchée sur un promontoire rocheux et prise entre deux ravins. Elle a encore fière mine avec ses murailles délabrées, ses terrasses écroulées, ses tours chancelantes, ses petites places fraîches, ses gros platanes et ses fontaines. Les ruelles sont étroites et silencieuses. Leurs détours défient le vent et le soleil. Par une porte entr'ouverte, on entrevoit les balustres torses d'un vieil escalier de pierre. Plus loin, au bout d'étroits couloirs voûtés, apparaissent, encadrés dans des pierres noires et sordides, les vallons pleins de lumière et les coteaux couverts d'oliviers.

Le seul édifice de Vence, c'est la cathédrale ; car il y eut jadis un diocèse de Vence. Elle n'est point monumentale. L'architecture en est pesante, et les peintures qui ornent ses autels sont assez pauvres. Ses seules richesses sont quelques fragments de sculpture romaine, car elle a été élevée sur l'emplacement et avec les matériaux d'un temple. On raconte même que, au XVII^e^ siècle, on boucha une niche pratiquée dans une très ancienne muraille ; c'était le trou par où la divinité païenne rendait ses oracles. Les habitants

de Vence m'en voudraient — ils auraient raison — si je ne signalais les stalles de leur chapitre. Elles sont un peu détériorées. Mais quelques-unes des sculptures qui les ornent et qui sont l'œuvre d'un sculpteur né à Grasse au XV^e^ siècle, ont un charmant accent populaire.

Voilà toutes les curiosités de Vence. Ajoutez-y le spectacle d'un site de montagne vraiment admirable ; ajoutez-y surtout la grâce des jolies vergers qui s'étagent sur les coteaux pierreux. Tout cela ne vous retiendrait peut-être pas longtemps, car ni les beaux sites, ni les jolis vergers ne sont rares en ce pays. Mais, dans une chambre de l'hôpital de Vence, on me montre le singulier portrait d'un vieil évêque. Médiocre peinture, mais extraordinaire physionomie : une tête mal équarrie ; un teint de safran ; des yeux de bonté, un peu timides ; un front immense et bossué ; le nez à la fois épaté et tordu et, sous une velléité de moustache blanche, des lèvres fines et malignes ; presque un monstre, mais un joli monstre. Or, ce portrait est celui de Godeau, le premier académicien de l'Académie française, de Godeau, qui fut parmi les beaux esprits les plus réputés de l'hôtel de Rambouillet.

Alors la curiosité s'éveille. L'imagination est amusée du contraste entre le décor de cette bourgade provençale, perdue dans la montagne, emprisonnée dans de sombres remparts, et la

figure de ce prélat de salon, versifiant et spirituel, un des poètes de la *Guirlande de Julie*.

Vence ? un agréable refuge à qui veut, durant une journée, éviter le tumulte du carnaval de Nice. Godeau ? un bon sujet de dissertation littéraire. Mais, de ma vie, je n'aurais songé à lire Godeau, si je n'avais été, au passage, intéressé par la pauvre petite cathédrale du brillant évêque.

*
* *

Il faut se rappeler quelle avait été la jeunesse de Godeau, et comment cet aimable prélat, avant de collaborer à la carte du Tendre, avait pour son compte exploré la contrée.

Cela commence par un roman assez mélancolique.

A Dreux, où il est né en 1605, il s'éprend de la sœur du poète Rotrou : il lui écrit des lettres, il lui écrit des vers, mais sous un nom supposé ; il n'a que dix-sept ans, il est timide, il n'ose se déclarer. L'objet de cette discrète passion se marie : désespoir de l'adolescent. Mais, trois ans plus tard, elle devient veuve et la passion de reflamber. Nouvelles lettres, nouvelles stances. Enfin, un jour, la jeune veuve, peut-être attendrie par ce persévérant amour, déclare qu'elle veut connaître son adorateur

inconnu et l'on convient d une entrevue. Celui qui se présente est un petit homme rabougri, noir et laid. Le souvenir de tant d'épîtres galantes et de tant de vers enflammées ne peut effacer la désolante impression que cause le triste visage du pauvre diable. Godeau est éconduit. Il en fait une longue maladie et, surcroît d'humiliation, des amis sans scrupule publient ses lettres et sa mésaventure.

Il vient à Paris, et, tout de suite, le charme de sa parole, l'abondance de sa veine poétique, la grâce sémillante de son commerce le font rechercher des belles précieuses. Son cousin Conrart l'introduit à l'hôtel de Rambouillet. Il travaille à la Carte du Tendre. Il est un habitué de la *chambre bleue d'Arthénice*. On célèbre sa vertueuse passion pour Angélique Paulet, « la belle lionne ». Sa petite taille n'est raillée de personne. On l'appelle « le bijou des Grâces », le « nain de la princesse Julie ». Sa réputation de bel esprit est si bien établie que son nom est inscrit le premier sur la première liste des académiciens de l'Académie française.

Cependant, la grâce l'a touché. A trente ans, il entre dans les ordres. A trente et un ans, il est prêtre, et, la même année, sacré évêque des deux diocèses réunis de Grasse et de Vence. Richelieu, à qui il avait adressé une paraphrase du *Benedicite*, fit alors le calembour que voici :

« Monsieur l'abbé, vous me donnez *Benedicite ;* je vous donne Grasse ».

La réunion des deux diocèses souleva de grandes difficultés à Vence comme à Grasse, si bien que le roi et le Saint-Siège durent céder, et que, au bout de quelques années. Godeau dut résilier Grasse et opter pour Vence.

Godeau fit un beau sonnet pour dire adieu à Paris :

Je te quitte pourtant, agréable séjour,
Pour le séjour sauvage où mon devoir m'appelle ;
Paris a mon estime et Grasse a mon amour.

Ce n'était point là vaine parole de poète. Grasse et Vence furent sincèrement aimés par le galant abbé de l'hôtel de Rambouillet. Le « bijou des Grâces » devint un excellent évêque, fort appliqué à suivre dans sa conduite et dans le gouvernement de ses ouailles l'exemple de ses deux modèles préférés : saint Charles Borromée et saint François de Sales. Il a du premier l'active charité, et du second la tendre dévotion.

Il ne cache point que l'exil lui a d'abord paru un peu douloureux :

Il est vrai qu'Artenice et Julie ont des charmes,
Je ne les puis quitter sans répandre de larmes,
Mais si leurs doux appas me pressent de les voir,
Leur vertu me convie à faire mon devoir.

Et il accomplit ce devoir avec un zèle infatigable.

« Je crois, écrit-il, avoir épousé une femme en épousant mon diocèse. Ma femme est pauvre, dure comme des rochers, rude et mélancolique. Mais il la faut aimer, puisque je l'ai prise, et croire même que l'époux a beaucoup plus de mauvaises qualités que l'épouse ».

Très pauvre, très rude et très mélancolique était le diocèse de Vence[1]. La cathédrale était en pitoyable état. Les orgues étaient démolies. La maîtrise comptait un maître de chapelle, un chœur d'enfants, un sonneur de cornet à bouquin et un joueur de serpent. L'horloge était détraquée. Le clocher menaçait ruine. Les gens de la ville traversaient l'église comme ils eussent traversé une rue. Le cimetière était un lieu public où chacun faisait sécher son linge et envoyait pâturer ses bêtes. Le chapitre n'était pas riche; car voici le tarif des secours qu'il accordait aux convertis: en 1654, il donnait 15 sous « à un pauvre homme s'étant fait catholique », 12 à deux juifs « convertis à la foi », 12 à un gentilhomme hollandais; en 1657, 15 sous à « un gentilhomme anglais converti »,

1. Sur l'épiscopat de Godeau, j'ai consulté les monographies de M. Georges Doublet : *les Mandements de Godeau; les Visites pastorales de Godeau; l'ancienne cathédrale de Vence.*

et 8 « à deux pauvres passants de la religion » qui avaient embrassé le catholicisme.

Godeau — on possède la collection de ses mandements et de ses ordonnances — se donne de tout son cœur à son petit diocèse. Il en visite assidûment les paroisses, même celles qui sont perdues en pleine montagne. Ni la neige, ni les inondations, ni le mauvais accueil des montagnards ne le rebutent. Il s'occupe de la misère des églises où pénètrent le vent et la pluie. Il veut qu'on répare les fonts baptismaux et qu'on tienne les saintes huiles à l'abri des fourmis, fonde des confréries, distribue des aumônes et ouvre des hôpitaux. Quand les chenilles envahissent les vergers d'une paroisse, il va les exorciser. Il fait de beaux mandements où il entretient ses diocésains des grandes affaires de la chrétienté. Il est sans dureté pour les protestants. Il s'efforce de faire des sermons populaires en langue provençale ; car, dit-il, si Dieu lui laissait le choix du don des miracles ou de la langue provençale, « il choisirait plutôt de bien parler cette langue que de ressusciter trois morts par jour ». Il veut que les mœurs de ses prêtres soient pures, et menace d'excommunication les ecclésiastiques qui prennent du tabac « soit en poudre dans l'église, au chœur, au confessionnal, surtout durant la célébration de la messe, soit en fumée, dans leurs maisons, si ce n'est qu'ils soient seuls

et par nécessité pour leur santé (de quoy ils nous apporteront attestation du médecin en bonne forme), ou dans les maisons de séculiers ». Il excommunie les chirurgiens et barbiers qui rasent à l'heure des offices. Même peine contre ceux et celles qui « s'assembleront dans l'église, quand les mariages se font, pour pousser des cris et des huées deshonnestes, ainsi que les mariés qui s'embrasseront dans le saint lieu ». Il défend de donner aux enfants que l'on baptise des noms ridicules, comme Fouquet, Esprit, Maneau », et particulièrement aux filles des diminutifs de saintes, « comme Berthoumaisette, Claudette, Alayette, Andrinette, Ninon, Madon, etc... » Enfin, une des affaires les plus longues et les plus difficiles de son épiscopat est celle du « rigaudon ». Il a condamné cette danse, à cause des « postures abominables contre la pudeur chrétienne et l'honnesteté civile, et que nous sçavons être cause de plusieurs pollutions de la jeunesse ». Le Parlement d'Aix s'est d'abord associé à la sévérité de l'évêque en défendant aux joueurs de tambour et de fifre « de ne plus jouer la dicte danse à peine de 300 livres d'amende », puis il s'est, dans un nouvel arrêt, montré plus indulgent. Godeau doit en appeler au Conseil privé du roi, lequel condamne définitivement le « rigaudon »...

A travers tous ces vieux mandements, on

découvre à la fois et la figure paternelle du bon évêque vigilant et toute la vie d'une bourgade provençale du XVII^e siècle.

Au milieu des soucis que lui donnent ses ouailles et des embarras que lui crée l'administration de son pauvre petit diocèse, Godeau n'est pas sans regretter parfois ses amis de l'hôtel de Rambouillet.

> Mon heur serait parfait, si quelque moindre espace
> Séparait Rambouillet des collines de Grasse.

Pour se rapprocher de « Rambouillet », il entretient une correspondance incessante, en prose et en vers, avec Conrart, Voiture, Chapelain, et tous les hôtes de « l'hôtel ». Parfois même, il vient à Paris ; mais ses séjours n'y sont pas longs. Il a beaucoup « résidé ».

Aux heures de découragement, il se réfugie dans l'étude des anciens : « Je ne trouve, écrit-il à Balzac, personne qui m'entende et qui connaisse ni nos amis du temps passé, ni nos amis du temps présent. Cicéron et Virgile y sont bien connus de nom ; mais toute familiarité avec eux a cessé depuis les classes. Pour nos muses, elles n'ont pas encore passé la Durance. Aux heures qui me restent libres, j'ai mes illustres morts qui me consolent de la perte du temps que j'ai faite avec les vivants ».

Godeau jouit — en poète et en frileux — du

ciel de la Provence. Ils ont un grand charme de vérité, ces vers surannés, si on les lit au lieu même où ils furent écrits :

Tandis que, dans le Nord, l'Aquilon se démène,
Glaçant les champs que baigne ou la Marne ou la Seine,
Nous sommes réchauffés par les tièdes soupirs
Que puisent de leur seins les amoureux zéphirs...

Décidément, les hommes du XVII^e^ siècle n'étaient point insensibles aux délicates jouissances que donnent aux yeux et à l'esprit les jeux du ciel et les caprices de la lumière. (Rappelez-vous dans la *Psyché* de La Fontaine l'émerveillement de Racine devant un coucher de soleil, dans le parc de Versailles.) Godeau savait goûter les spectacles de la nature. Dans un délicieux portrait que M^lle^ de Scudéry a tracé du « Mage de Sidon » (elle avait ainsi surnommé l'évêque de Vence), elle dit de lui : « Le lever et le coucher du soleil lui donnent un divertissement dont tout le monde n'est pas capable. Une nuit tranquille, semée d'étoiles brillantes, occupe agréablement ses regards. Le bruit d'une fontaine charme doucement ses oreilles et la vaste étendue de la mer remplit son âme de je ne sais quel plaisir, qui le porte à être plus respectueux pour les *dieux* qui en sont les maîtres », Négligez ce pluriel mythologique : n'est-ce point là, en face de la nature, cette sorte de sensualité

religieuse que les romantiques se crurent les premiers à connaître ?

Godeau a composé à Grasse et à Vence des églogues chrétiennes où il a exprimé le mieux qu'il a pu le charme qu'il trouvait à vivre sous le ciel du Midi :

O champs, ô champs de Grasse, ô fertiles collines,
O rochers cultivés, ô sources argentines,
O myrrhes, ô jasmins, ô forêts d'orangers !

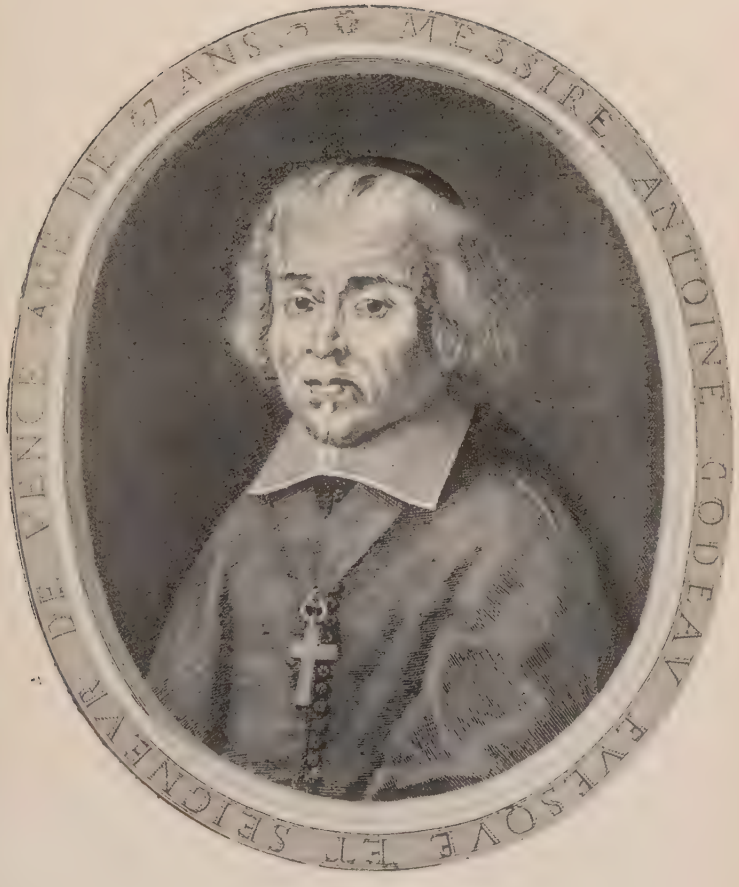
Et voici quelques vers moins vagues que cette suite d'interjections :

Que j'aime à voir le ciel qui luit d'un feu si pur,
Qui sans tache et sans ride étale son azur,
Et qu'avecque plaisir je ferme la paupière
Pour n'en pouvoir souffrir la trop vive lumière !

[C'est d'un tour un peu gauche ; et cependant comme, en deux vers, est bien rendue l'impression de brûlure et de plaisir que donne à l'œil du septentrional l'éblouissement de la grande lumière !]

Vous, qui malgré l'hiver êtes parés encor
Des feuilles d'émeraude, entre deux pommes d'or,
Arbres au tronc de bronze, honneur de ces bocages,
Superbes orangers, j'admire vos ombrages...

Rimant, écrivant, travaillant, réchauffant sa



GODEAU, ÉVÊQUE DE VENCE

vieillesse au soleil de Vence, Godeau mourut dans son diocèse. Il avait été un poète « estimable », Boileau nous l'affirme, et un bon évêque, ses mandements nous le prouvent.

*
* *

Ayant ainsi évoqué le fantôme disgracieux et charmant du « nain de la princesse Julie » parmi les citronniers et les figuiers de Vence, nous avons gagné, en deux heures de marche, la petite ville de Cagnes.

L'admirable route qui lentement descend vers le littoral entre des plants d'oliviers ! Comme d'ici l'on découvre bien, en toute sa beauté, le paysage méditerranéen ! Par delà les collines, dans une échancrure de vallon, se découpe soudain un triangle d'azur éclatant. Et si blasé que l'on soit sur cet éternel spectacle, toujours le même sur toutes les rives de la Méditerranée, on ne peut retenir un cri d'émerveillement, lorsque, tout à coup, entre les rameaux d'argent de deux oliviers, apparaît un pan de mer immobile.

A l'un des détours du chemin, séparée de nous par une allée profonde, surgit la petite ville de Saint-Paul, blottie dans ses vieux remparts presque intacts. C'est le classique nid d'aigles,

Saint-Paul était la cité seigneuriale, au temps où Vence fut la cité épiscopale.

Puis, par une longue gorge boisée, la gorge de la Buffle, on débouche au pied de Cagnes qui dresse la cour crénelée de son vieux château sur une colline isolée aux pentes abruptes tapissées d'aloès. Ça et là, sur les terrasses, parmi les orangers, un grand palmier : c'est l'Afrique. Ailleurs une petite chapelle à arcades précédée d'un grand cyprès : c'est la Toscane.

Vence, Saint-Paul et Cagnes étaient les trois villes les plus importantes que gouvernait la houlette de Godeau ; et nous avons, en une journée, parcouru la moitié du diocèse.

*
* *

Au crépuscule, nous rentrons à Nice. Le canon a ordonné que les passants cessassent de se jeter du plâtre à la tête, et ils ont cessé. On marche dans une épaisse poussière de *confetti*. Une brume blanchâtre enveloppe toute la ville. Le cortège s'est disloqué. Les chars s'en vont. Les « trains de plaisir » fourbus vaguent, leur grillage à la main, puis s'écroulent sur les sièges des cafés. Mais la prodigieuse kermesse continue. Des musiques parcourent les rues, suivies de bandes de masques qui hurlent et, avec une inlassable frénésie, dansent et dansent toujours

le « rigaudon », indifférentes — c'est évident — aux arrêts du Parlement et aux anathèmes du « Mage de Sidon ».

8 mars 1901.

Il y a dix ans, Vence, juché sur ses rochers, au milieu des vergers et des champs de violettes, avait gardé le charme et la couleur d'une vraie petite cité provençale. Non loin des abominables caravansérails de Nice et de Cannes, c'était une joie de découvrir cette bourgade aux murailles délabrées, aux terrasses écroulées, et d'errer dans ses rues fraîches et sinueuses, égayées par le murmure des jolies fontaines. Depuis dix ans, Vence a bien changé. Tout autour de la vieille ville épiscopale, des « villas » se sont bâties, et le diocèse qu'illustre Godeau, le « nain de Julie », présente maintenant l'aspect de la plus vulgaire et de la plus triste banlieue parisiennne : c'est une sorte de Raincy ou de Bois-Colombes. Puis Vence a des ambitions, de grandes ambitions ; il aspire à devenir une

« station d'hiver », c'est-à-dire un tripot-sanatorium à l'usage des Berlinois, car la « Côte d'Azur » n'est plus qu'une colonie brandbourgeoise. En attendant les petits chevaux et la roulette, il offre aux « hivernants » des « batailles de fleurs ». Les croupiers ne sont pas loin.

Si du moins ces Vençois avaient le bon sens d'épargner le délicieux décor de leur cité ! Mais ils ne se contentent pas de ravager les olivettes aux alentours de Vence. Les voici maintenant férus du désir de posséder un hôtel de ville tout neuf, et, pour élever ce monument, ils ont choisi la petite place qui s'ouvrait devant leur humble cathédrale. Ils ont donc jeté par terre la vieille maison de l'évêque, et ils l'ont remplacée par une bâtisse, et quelle bâtisse ! Et, sans doute, elles n'avaient ni style, ni caractère, les constructions qu'ils ont démolies, mais elles ne faisaient qu'un avec l'église, et elles encadraient la plus aimable, la plus irrégulière et la plus émouvante des petites places de Vence. C'est un précieux tableau qu'ils viennent de détruire, les misérables !

Et ce n'est pas tout. Un boulevard, bordé de platanes, suivait, sur l'un des côtés de la ville, la ligne de l'ancien rempart. On veut abattre ces platanes, — il y en a dix-sept et de belle venue —, pour faire passer un tramway. Je

n'ai pas besoin de dire que, pour épargner ces arbres, il suffirait d'imposer un léger détour à la voie du tramway. Mais les Vençois estiment que des poteaux et des fils de fer rehausseront l'importance de leur ville. Au temps de la canicule, sur leur boulevard nu et poussiéreux, ils regretteront peut-être l'ombre de leurs platanes. Mais, en bons citoyens, soucieux de « l'avenir de leur cité », ils se consoleront par la pensée qu'en traversant Vence des étrangers se diront : que voilà donc une ville *bien desservie* et riche en *moyens de communication!*

15 avril 1910.

XII

VALLÉE DE LA DURANCE

XII

VALLÉE DE LA DURANCE

I

LE TEMPLE DU VERNÈGUES

Un jour Peiresc fit un petit dessin du temple du Vernègues (*Templum Alburniense*) et ce croquis demeura enfoui parmi ses manuscrits.

Les antiquaires du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, qui ont étudié et reproduit les monuments romains de la Gaule, semblent n'avoir accordé aucune attention à celui-là. Dans son *Voyage dans le midi de la France*, Millin ne le mentionne même pas. Un architecte appelé Pinchaud fut le premier à le signaler en 1817, et, quelques années plus tard, le comte de Villeneuve, écrivit dans la *Statistique des Bouches-du-Rhône :* « Qui pourrait croire qu'au XIX^e^ siècle, il restait encore un monument romain à découvrir en France ? Quand nous disons que les ruines d'un

temple, remarquables par leur beauté, importantes même par leur masse, ont été oubliées jusqu'à ce jour, on pensera qu'elles étaient ensevelies sous les sapins des Vosges, dans les vallées des Cévennes, parmi les rochers inaccessibles des Alpes ou des Pyrénées ; eh bien ! non, ces ruines existent au centre de la partie la plus populeuse de la Provence, à six heures d'Aix, à deux cents pas de la route de Paris ; elles touchent à un château souvent habité par ses maîtres, fréquenté sans doute par tout ce qu'il y avait de considérable dans le pays. Et cependant personne n'en a parlé, nul voyageur ne les a décrites, nul artiste ne les a dessinées ; c'est un sujet vierge que nous présentons à nos lecteurs et particulièrement à ceux qui sont étrangers au département ; si les belles colonnes qui restent debout du temple du Vernègues [en réalité il n'y en a qu'une seule, elle est admirable, mais unique] eussent été placées sur les rochers de la Grèce, ou dans les déserts de l'Asie-Mineure, ces ruines seraient probablement connues de l'Europe ; il y a donc des hasards dans la réputation des monuments... *Habent sua fata.* »

Le comte de Villeneuve disait vrai. Mais les ruines du Vernègues n'en demeurèrent pas moins inconnues des voyageurs et même des archéologues. Quand il inspecta les monuments

Cliché de M. Michel Clerc.

TEMPLE DU VERNÈGUES

historiques de la Provence, en 1835, Mérimée ne fit point l'honneur d'une visite à ce temple antique. C'est seulement de nos jours que M. Formigé a tenté d'en retrouver le plan primitif. Enfin, il y a trois ans, M. Clerc, l'érudit conservateur du musée Borély, a écrit sur ce sujet une notice excellente, modèle de goût et de prudence archéologique. Mais ces travaux n'ont guère éveillé la curiosité des amateurs et des touristes. Beaucoup d'Aixois ignorent encore le Vernègues. Peut-être ne l'aurais-je jamais connu, si, un jour, flânant dans le musée de Carpentras, je n'avais vu un tableau de Jules Laurens qui représente une merveilleuse colonne antique dressée au milieu d'un bois, éclairée par un mystérieux clair de lune, et si je n'avais lu au-dessous de cet étrange paysage : *Temple du Vernègues* (*Bouches-du-Rhône*).

Depuis, j'ai vu et revu le Vernègues, et je ne souris pas de l'enthousiasme du comte de Villeneuve.

La grande route d'Avignon à Aix, après avoir franchi la Durance sur le pont de Mallemort, traverse une région de montagnettes broussailleuses. C'est la Provence grecque après la Provence toscane du Comtat. De loin en loin, entre deux coteaux pierreux, une étroite prairie et quelques bouquets de platanes signalent une

source. A deux lieues de Mallemort, au pied de la colline qui porte le château et les remparts écroulés du Vernègues, dans un de ces creux verdoyants, se blottit un charmant châtelet que l'on nomme Maison-Basse. A quelques pas de là, à la lisière d'un petit bois, surgissent les ruines d'un temple.

C'était un petit édifice, ses dimensions étaient moindres que celles de la Maison-Carrée. Le temps l'a à demi détruit. Si les soubassements sont à peu près intacts, un seul des quatre murs de la *cella* est demeuré debout avec son pilastre d'angle, et, de la colonnade du péristyle, il ne subsiste qu'une colonne, mais si belle, qu'elle suffit à évoquer, dans ce coin de Provence, tout le prodige de l'art grec.

Cette colonne, d'un galbe adorable, striée de vingt cannelures, porte un chapiteau corinthien dont les feuilles, presque rigides, dépassent à peine le bord de la corbeille. Elle présente à la fois tant de puissance et de sveltesse, son chapiteau est sculpté avec tant de goût et de précision qu'au premier coup d'œil on refuse de confondre un ouvrage aussi délicat avec les autres productions de l'art gallo-romain.

Cette impression, que je n'ai pas été le premier à ressentir devant la colonne du Vernègues, s'accorde-t-elle avec les données de l'archéologie ? Je n'en sais rien. Ici comme ailleurs, nous

sommes forcés de reconnaître qu'une impénétrable obscurité enveloppe l'origine des monuments antiques du Midi de la France. Au Vernègues, les débris de sculpture et les fragments d'inscriptions, découverts aux environs du temple, ne peuvent éclaircir le mystère. Ils ne nous permettent même pas de savoir exactement la destination de l'édifice. On suppose qu'à la place où s'élève le château de Maison-Basse, il y eut une villa romaine et que le temple en était la chapelle domestique, probablement consacrée aux divinités protectrices de la source voisine. C'est une hypothèse vraisemblable. Ce n'est qu'une hypothèse.

Il n'est point douteux qu'à une époque très reculée ce sanctuaire païen fut converti en une église chrétienne. Une petite chapelle romane, dédiée à Saint-Cézaire, est accolée à la muraille de la *cella*. Mais on aperçoit une trace encore plus ancienne de la métamorphose du temple, c'est une fine colonnette qui encadrait une fenêtre percée dans la paroi antique. On l'a naguère débarrassée des lierres qui l'enveloppaient, et il apparaît clairement qu'elle est une réduction de la grande colonne du péristyle, réduction maladroite et où se trahit l'inexpérience de l'ouvrier. M. Clerc croit que ce travail remonterait à l'époque carlovingienne, peut-être mérovingienne, c'est-à-dire au temps où la sculp-

ture chrétienne copiait servilement les modèles antiques, au lieu de s'en inspirer librement, comme elle dêvait le faire, quelques siècles plus tard.

L'incertitude même des conjectures archéologiques ajoute à la beauté des choses l'attrait du mystère; mais c'est le sortilège de la lumière et du paysage qui donne à cette ruine son incomparable séduction.

L'appareil du soubassement disparaît à demi sous les ronces et les arbustes. Les lierres escaladent le mur et retombent dans la *cella*. Les grands arbres du voisinage balancent leurs ombres sur les vieilles pierres. Un véritable parvis de verdure précède le sanctuaire écroulé. Puis s'ouvrent les longues avenues d'un parc à peine dessiné, que décorent les feuillages éternels des pins, des buis, des lauriers et des chênes verts ; il y règne le silence d'un bois sacré. Au bosquet succède une prairie en fleurs, au bas de laquelle coule un ruisseau, et l'on s'attend à voir, dans ce vallon, passer des bergers de Théocrite.

Puis, si l'on gravit la petite colline qui, sèche, âpre, et parfumée se dresse derrière le temple, on voit de nouveau la colonne, la divine colonne, élever glorieusement ses feuilles d'acanthe au-dessus de toutes les frondaisons, en plein ciel, devant un immense horizon ; et quel horizon ! la

montagne du Vernègues couronnée de ruines et, au lointain, la chaîne du Luberon, toute baignée d'azur, tableau enchanteur qui, par l'éclat de la lumière et l'harmonie des lignes, réveille, encore une fois, la vision de la Grèce au fond de notre mémoire.

Nulle part, dans le midi de la France, je n'ai senti l'antiquité si proche et si vivante. C'est sans doute que sur notre sol, il n'est aucun monument d'un style aussi pur, d'une élégance aussi délicate que cette simple colonne corinthienne. C'est aussi qu'au Vernègues, la lumière, la solitude, le site, tout conspire à rendre la ruine plus magnifique et plus émouvante. La délicieuse Maison-Carrée, égarée au milieu d'une ville moderne, n'est plus qu'un bibelot de prix. De criminelles restaurations ont enlevé tout prestige aux théâtres d'Orange et d'Arles. L'Arc de Triomphe d'Orange n'a plus rien de triomphal sur cette place poussiéreuse où il est maintenant perdu. La dernière fois que je passai devant les Antiques de Saint-Rémy, je les vis avec horreur se détacher sur des hangars de carriers. Les quatre colonnes de Riez dressées au milieu d'une prairie conservent une mélancolique grandeur qui frappe l'imagination, mais ne suggère ni enthousiasme ni rêverie. Ici, au contraire, le *Genius loci* est toujours présent, caché dans les broussailles qui

ont envahi la *cella* du temple. Magicien complaisant, il ne demande qu'à opérer pour nous le miracle de l'antiquité ressuscitée. Le murmure de la source, le bourdonnement des abeilles, les parfums de la colline suffisent à l'incantation.

II

SILVACANNE

Sur la rive gauche de la Durance, à une demi-lieue du pont de Cadenet, se dresse une vieille église romane, au clocher décapité, contre laquelle s'appuient quelques bâtiments de ferme. Ce sont les restes de l'abbaye cistercienne de Silvacanne.

De ce nom étrange on a donné diverses étymologies. Choisissez celle qui vous plaira. Est-ce *Sylva canens*, la forêt blanche, ou bien la forêt qui chante? Est-ce *Sylva cannarum*, la forêt des roseaux? Cette dernière me paraît la plus vraisemblable. Car tel devait être l'aspect du paysage quand, au XI^e^ siècle, quelques « hermitants » vinrent se réfugier dans cette solitude. Alors le lit de la marécageuse Durance devait s'étendre jusqu'à la colline rocheuse couverte de bois et de brousses.

C'est maintenant un des sites les plus beaux de la Provence. Les débris du monastère, assis au bas du rude coteau, dominent une vallée

heureuse, délicatement cultivée à la façon d'un grand jardin, et où prairies, potagers et vergers montrent leur insolente richesse. La sauvage Durance, à peu près pacifiée, coule sans hâte parmi des bancs de cailloux. Des canaux où roulent les eaux rapides et fraîches des Alpes portent partout l'opulence et la joie. Le rempart du Luberon défend du mistral la riante campagne, et, là-bas, sur la rive opposée, au pied de l'abrupte falaise, des bourgades dressent leurs tours et leurs clochers. Lauris semble s'accouder sur les arcades de ses superbes terrasses. Cadenet étale ses roses toitures sur la dernière déclivité de la montagne qui, derrière lui, semble s'entrouvrir pour laisser deviner les magnificences de la grande conque de Lourmarin.

Une source abondante jaillit auprès du vieux monastère. Elle traversait jadis le cloître, et fertilisait les alentours. Elle sort maintenant par la bouche d'une jolie fontaine que forme le débris d'une console gothique où sont sculptées des feuilles de chêne, elle passe par un clos d'arbres fruitiers dont les bouquets printaniers se détachent sur un mur de cyprès, court se perdre dans les prairies, et son bruit est toute la vie, toute la gaieté des ruines silencieuses, enveloppées d'une ardente lumière.

CLOÎTRE DE SILVACANNE

*
* *

L'abbaye est maintenant une ferme. L'aire du cloître sert de basse-cour. Les belles galeries, mi-romanes, mi-gothiques, sont encombrées de charrettes. Les colonnettes ont disparu. Les meneaux en trilobe ont été brisés. Des vestiges de sculpture décorent encore quelques piliers. La salle capitulaire dont la voûte élégante repose sur deux colonnes, l'une torse et l'autre cannelée, a été transformée en écurie; le sol en est relevé à la hauteur des bancs de pierre où s'asseyaient les religieux. Dans un merveilleux réfectoire ogival, qui est devenu un grenier à foin, les consoles sur lesquelles retombent les voûtes, présentent encore quelques ornements d'une grâce incomparable. Et c'est tout ce qui reste des bâtiments conventuels.

L'église moins maltraitée que les autres constructions, offre le type parfait de l'église cistercienne.

Rien n'est plus propre à nous faire sentir la grandeur de l'œuvre de Citeaux que de rencontrer, aux quatre coins de la France, le même édifice, bâti sur le même plan, et exprimant le même idéal par sa structure et ses lignes. Silvacanne ne reproduit pas seulement l'aspect et le

dessin de ses deux sœurs cisterciennes de Provence : Sénanques et le Thoronet. Ici nous retrouvons la fidèle image des grandes abbayes de Bourgogne, comme Pontigny, Fontenay, et de bien d'autres encore, dispersées non seulement dans les provinces françaises, mais dans toute la chrétienté du XII^e siècle. Voici le plan en forme de croix latine, voici les deux nefs latérales voûtées en demi-berceau, et qui contrebutent la nef principale, voici les quatre chapelles rectangulaires du transept. Conformément au vœu de saint Bernard et à la constitution de l'Ordre, point de sculpture ; les chapiteaux sont décorés de feuilles à peine saillantes ou de crochets très simples.

Les siècles et les hommes en dévastant cette église l'ont dépouillée des ornements que lui avait donnés la piété moins austère des moines du XIII^e et du XIV^e siècle ; ils l'ont presque remise dans cet état de simplicité que son fondateur avait voulu. Il est exaucé, le vœu de saint Bernard qui s'indignait que l'Église couvrît d'or ses murailles, tandis qu'elle laissait nus les pauvres, ses enfants. Ces pierres prêchent à leur manière la pénitence et l'humilité. Il ne subsiste plus qu'un charmant *ciborium* gothique sculpté dans une des parois du chœur. Tout le reste a péri. Plus de vitraux ; plus de peintures ; les tombeaux ont été détruits. Si cet admirable

monument nous émeut, c'est uniquement par la pure beauté de son architecture, par la puissante harmonie de ses proportions, par son air d'éternelle solidité : sept siècles ont passé, pas une pierre du gros œuvre n'a bougé.

Cependant ces vandales ont été par trop cisterciens : c'est un pitoyable spectacle que cette église saccagée, déserte, désaffectée, dont le pavage même a été arraché, et qui ne garde plus aucune trace de son histoire.

*
* *

Ce n'est point la Révolution qui a anéanti Silvacanne, elle ne fit qu'achever l'œuvre de destruction commencée depuis plus de trois siècles. L'abbaye vécut à peine trois cents ans.

Ses origines sont pareilles à celles de tous les grands monastères.

Un ermite vient, au XI^e^ siècle, se fixer sur les bords marécageux de la Durance. Quelques compagnons se joignent bientôt à lui pour mener la même vie de travail et de pénitence. La petite colonie fonde une chapelle, établit un bac sur le fleuve et ouvre un hospice pour les voyageurs. Elle éclaircit la forêt de roseaux, défriche et assainit les alentours. Les princes des Baux la prennent sous leur garde.

Saint Bernard arrive en Provence et y fonde

les premiers monastères de Citeaux, le Thoronet, Aiguebelle, Sénanques. Il est sollicité par les protecteurs de Silvacanne d'établir à cette place une maison soumise à sa règle. Il se rend à leurs instances, qui ont dû être pressantes, car par sa situation, le nouveau monastère ne répond guère aux coutumes de Citeaux. La constitution de l'Ordre voulait que les moines choisissent de préférence une vallée profonde et close, afin de borner leur horizon au domaine de leur couvent. Silvacanne s'élève dans une large vallée, et, de trois côtés, nulle montagne n'arrête la vue et n'assure la solitude des religieux. Les promesses des princes des Baux décidèrent sans doute saint Bernard à déroger à la règle. Ils tinrent d'ailleurs leurs promesses, car ce fut grâce à eux que Silvacanne connut bientôt une extraordinaire prospérité. Dans la seconde moitié du XII^e^ siècle, enrichis et défendus par Bertrand des Baux, les religieux édifièrent le monastère et l'église dont nous avons les restes sous les yeux.

Cette prospérité dura peu. Dès la fin du XIII^e^ siècle, les mœurs se relachèrent dans l'abbaye, et la décadence commença. Durant le siècle suivant, une suite d'infortunes désola la communauté : la peste décima les moines ; les débordements de la Durance ravagèrent les cultures ; des pillards mirent à sac le monastère,

Vers 1440, le « vénérable chapitre » de Saint-Sauveur d'Aix qui convoitait les revenus de l'abbaye, crut le moment venu de mettre la main sur Silvacanne et de dépouiller les derniers religieux. Cette affaire dont on peut lire le récit dans l'histoire de Silvacanne par le vicomte d'Estienne de Saint-Jean, offre un curieux tableau des mœurs ecclésiastiques au xv^e^ siècle. Le chapitre trouva un abbé complaisant qui, moyennant une honnête commission, lui céda l'abbaye. De la détresse du couvent l'inventaire qui fut alors dressé fournit une preuve indiscutable ; mais les terres étaient bonnes et les vassaux solvables. Citeaux naturellement protesta, et le litige fut porté à Rome. Il n'est pas douteux que le « vénérable chapitre », pour justifier sa conduite, usa de ruse et de mensonge. Il finit pourtant par obtenir des bulles qui consacrèrent sa possession, et, dès lors, porta le titre d'abbé de Silvacanne.

Le monastère est mort. L'abbaye n'est plus pour les chanoines d'Aix qu'une maison de campagne. Quand une épidémie sévit dans la ville, ils viennent s'y réfugier, ou bien ils y envoient leurs enfants de chœur. Durant les guerres de religion, l'église et les bâtiments conventuels sont pris et pillés par les Huguenots. Le culte est rétabli dans l'église en 1607 ; mais le chapitre se désintéresse du monastère, sinon des reve-

nus, et, au XVIII^e siècle, un ermite s'installe dans l'abbaye pour en garder les bâtiments à demi ruinés déjà.

La Révolution chassa l'ermite et mit Silvacanne en vente comme bien national. Depuis on n'a presque rien fait pour sauver ce beau monument d'architecture cistercienne. Il fut d'abord question de l'utiliser pour un établissement d'utilité publique ; nulle suite ne fut donnée à ce projet. Ses propriétaires le vendirent à un entrepreneur qui devait en utiliser les matériaux pour construire le pont de Cadenet ; le marché fut heureusement rompu au dernier moment. Sous Louis-Philippe, le gouvernement acheta l'église et la classa ; on parla même un instant de la rendre au culte ; la population de la commune voisine, la Roque d'Antheron, ayant été préservée du choléra en 1835, avait fait le vœu de réparer Silvacanne et d'y rétablir le service divin ; mais elle ne se pressa point de s'acquitter, et un jour, son curé lui persuada qu'elle pourrait mettre sa conscience en repos en réparant l'église paroissiale. D'ailleurs Silvacanne était devenue la proie des chercheurs de trésors qui s'acharnaient à soulever le pavage des nefs et à détruire les tombes. Enfin, sous Napoléon III, l'État se décida à entreprendre quelques travaux ; ils furent désastreux ; l'église était couverte de grandes dalles de pierre, on

les arracha, et on les remplaça par une abominable toiture en tuiles.

Il y a une vingtaine d'années, des Bénédictins vinrent pleurer et prier à Silvacanne. Le successeur de Dom Gueranger, Dom Couturier, abbé de Solesmes entra en pourparlers avec les propriétaires pour le rachat du monastère. Il renonça à cette entreprise. Depuis lors les événements ont justifié ses appréhensions. Nous ne reverrons point de moines dans l'ancienne maison de saint Bernard.

Cependant le cloître, le réfectoire, la salle capitulaire tout ce qui reste des bâtiments conventuels s'achemine à la ruine.

*
* *

Chaque fois que le hasard nous met en présence d'un chef-d'œuvre outragé par la méchanceté des hommes, nous ne pouvons réprimer un mouvement de colère. Mais il semble qu'ici la colère s'apaise plus vite, vaincue par le sortilège de la lumière. La ruine a toujours sous notre ciel du Nord quelque chose de lamentable et de tragique ; on dirait qu'elle crie vengeance. Le ciel de la Provence nous conseille plus d'indulgence. Nous nous indignons contre ceux qui profanèrent le vieux cloître, et dégradèrent le charmant réfectoire des moines ;

nous maudissons l'architecte qui couvrit de tuiles l'église du XII^e^ siècle ; mais la grâce de l'oasis fleurie qui entoure le monastère, la fraîcheur des eaux jaillissantes, la splendeur de la grande vallée toute baignée d'azur nous font bientôt perdre le souvenir de ces laideurs.

Et c'est peut-être à cause de cela qu'en nul autre pays, les hommes ne traitèrent avec une pareille cruauté les monuments du passé. Ils devinaient que la nature effacerait l'horreur de leurs méfaits.

III

LE CHATEAU DE LA TOUR D'AIGUES

Quand on a gravi les rues montueuses de la bourgade de la Tour d'Aigues, parvenu au sommet de la côte, on débouche soudain sur une vaste esplanade qui domine la vallée du Lèze, et l'on se trouve en face des ruines d'un édifice étrange et grandiose.

Un fossé entoure le quadrilatère régulier formé par les constructions symétriques. Une porte figure un arc de triomphe. Deux pavillons carrés dont il ne reste plus que les murailles occupent deux des angles du château, deux tours rondes les angles opposés. Les corps de logis qui reliaient les pavillons et les tours sont en grande partie démolis. Au milieu de l'enceinte se dresse un formidable donjon éventré sur toute sa hauteur et qui, par cette crevasse béante, laisse voir son intérieur dévasté. Cette tour du moyen âge a été revêtue d'un placage sur lequel on traça au XVI^{e} siècle des cadres enguirlandés entourant des initiales. Tous les

bâtiments portent d'ailleurs la marque de la Renaissance. Les frises et les encadrements de fenêtres sont délicatement sculptées.

La partie la plus originale et la mieux respectée de cet énorme château est le monument qui sert d'entrée à la cour d'honneur. C'est lui qui nous frappe dès le premier coup d'œil, et c'est la gloire de la Tour d'Aigues. Quatre colonnes se détachent sur la façade ; elles encadrent la porte et supportent une frise décorée d'admirables trophées. Dans les tympans sont figurées des victoires armées du *labarum*. Au-dessus la même ordonnance se répète, mais de moindres dimensions. L'entablement repose sur deux superbes pilastres d'ordre composite. Un fronton triangulaire du plus beau style et de la plus fine exécution surmonte l'édifice.

La nuance dorée des pierres ajoute encore à la magnificence de cette architecture tout antique, disons mieux tout gallo-romaine. Ceux qui ont bâti et décoré cet arc de triomphe se sont inspirés des monuments dont les débris jonchaient le sol de leur pays ; mais ces monuments présentaient un caractère particulier qui n'était point romain. Lisez ces lignes d'Auguste Choisy dans son *Histoire de l'Architecture* : « L'école des Gaules n'est nullement l'école de Rome : au lieu de la solennité romaine, elle a des élégances que retrouveront à l'époque de la

Renaissance les descendants des architectes gallo-romains... Le tombeau de Saint-Rémy, si romain pour le détail, semble dans ses formes générales la conception libre d'un Pierre Lescot ou d'un Philibert Delorme... L'ordre de la Maison-Carrée de Nîmes est une véritable colonnade de la Renaissance. » Remarque très ingénieuse et dont la justesse devient frappante, si l'on considère la porte de la Tour d'Aigues construite au XVI^e^ siècle par des artistes qui, à travers les temps, étaient demeurés fidèles au goût de leurs ancêtres. On peut soutenir, sans paradoxe, qu'en Provence il n'y eut pas à proprement parler de Renaissance. On n'y revint pas à l'antique, on ne l'avait jamais renié. L'art ogival y avait été importé, mais n'avait pu s'y acclimater. Depuis le primitif tailleur de pierres qui s'ingénie à copier la colonne du Vernègues jusqu'aux savants constructeurs de la Tour d'Aigues, la même tradition se perpétue...

On voudrait pouvoir ressusciter, par l'imagination, ce grand château ruiné. Mais que l'on sait peu de chose de son histoire ! Les ruines ont été dévastées et, hors les architectures, pas un vestige du passé. Quant aux chroniqueurs et aux voyageurs d'autrefois, ils ont été là, comme ailleurs, avares des détails qui, maintenant, amuseraient notre curiosité.

De la forteresse féodale qui appartint d'abord

aux Sabran puis aux d'Agoult, nous ne savons rien. Le donjon et les soubassements des deux tours, voilà les seuls témoins de la construction primitive. Mais, en 1505, Jeanne d'Agoult, épouse René de Boulier, marquis de Cental, seigneur de Beaumont et vicomte de Reillane ; elle lui apporte la Tour d'Aigues, et ce sont les marquis de Cental qui, au XVI^e siècle, créent la résidence dont nous voyons les restes. Quelques lignes de Pérussis, l'historien des guerres religieuses dans le Comtat, en énumèrent les magnificences : « La tour d'Aigues, une place amène et forte, de celles de monseigneur de Cental, ou il y ha ung superbe, riche et fort chasteau, pourveu de toutes commodités requises, et entre aultres d'un somptueux et spacieux jeu de paulme, de beaux estaings, parcz, jardinages, garennes, praeries, pigeonniers, moulins, laberinthes, allées, et un rare jeu de pallemart, fait avecques grand artifice, le tout à veue du chasteau, avecque une belle et ample campaigne, et quelques coustaultz à la semblance de ceulx de Thuscane ou Montferrat. »

Ce fut, dit-on, Jean-Louis-Nicolas de Cental qui apporta à la demeure paternelle les plus grands embellissements. Une légende dont on ignore l'origine, veut qu'il ait été amoureux de la reine Margot, et qu'il ait édifié un véritable palais dans l'espoir d'une visite qu'il ne reçut

jamais. La légende eut la vie dure, car alors que la maison de Boulier était éteinte depuis cent cinquante ans et que le château avait passé successivement aux mains du comte de Sault, du duc de Lesdiguières et du maréchal de Villeroi, un voyageur, passant à la Tour d'Aigues, recueillait encore cette mélancolique histoire d'une passion déçue.

Ce voyageur était le marquis Le Franc de Pompignan, magistrat toulousain, qui se délassait de ses travaux judiciaires en faisant de petits « voyages », mêlés de prose et de vers, à l'imitation de Chapelle et Bachaumont. Il venait de quitter le château de Mirabeau, où il avait été reçu par la marquise, mère de l'auteur de l'*Ami des Hommes*, et, se rendant à Apt, passait à la Tour d'Aigues, « monument, dit-on, de l'Amour et de la Folie ». Et voici son badinage :

« Mais ils (l'Amour et la Folie) ont eu le bon sens de choisir un habile architecte pour bâtir la maison de la Tour. D'autres vous en feraient une brillante description. Ils vous parleraient de l'esplanade qui est au-devant de la principale porte ; des fossés profonds, revêtus de pierre et pleins d'eau vive, dont le château est environné, d'une façade estimée des connaisseurs ; enfin, d'une fort belle tour carrée qui s'élève au-dessus de deux grands corps de logis et

qu'on assure avoir été construite par les Romains. »

Ayant rimé quelques vers sur les bosquets et les terrasses du jardin, il reprend :

« Laissons ces détails à des peintres d'architecture et de paysages, ou à des faiseurs de romans. Mais vous ne serez peut-être pas fâchée de savoir à qui la Provence est redevable de ce bâtiment, qui fait une des curiosités de cette province ; c'est au baron de Sental. Ce gentilhomme l'avait destiné pour être l'habitation d'une princesse dont les aventures ne sont pas ignorées.

Or, ce baron de Sental
Fut épris d'une héroïne
Qui lui donna maint rival ;
Voyageant en pèlerine,
Tantôt bien et tantôt mal,
Villageoise ou citadine,
Promenant son cœur banal,
De la cour de Catherine
A quelque endroit moins royal,
Cette dame de mérite
Fut la reine Marguerite,
Non celle à l'esprit badin,
Qui des tendres amourettes
Des moines et des nonnettes
A fait un recueil malin ;
Mais sa nièce tant prônée,
Dont notre bon roi Henri
Fut pendant plus d'une année

Le très affligé mari ;
Et qui plus qu'une autre femme
Porta gravé dans son âme
Le commandement divin
De l'amour pour le prochain.

« On trouve dans mille endroits du château les chiffres de la reine et du baron, accompagnés de trois mots latins que je vais vous citer en original pour faire parade d'érudition : *Satiabor cum apparuerit.* Si j'osais vous traduire ce latin, vous avoueriez, Madame, qu'il dit beaucoup en peu de paroles.

Au demeurant, la gentille princesse
Ne vit jamais ce lieu si beau ;
Et le baron qui l'attendait sans cesse
En fut pour les frais du château. »

Et voilà comment, en 1740, un touriste distingué rédigeait ses impressions de voyage.

L'année même où le Franc de Pompignan visitait la Tour d'Aigues et en contait la légende en vers de sept pieds, le domaine était vendu par le maréchal de Villeroi, à Bruni, président du Parlement de Provence. Grand voyageur et très versé dans les sciences naturelles, celui-ci réunit dans son château de précieuses collections de fossiles et de minéraux, et créa dans son parc une ménagerie d'animaux étrangers. Il était gourmet, et ce fut lui qui mit en usage, en

Provence, la pratique de châtrer les carpes pour rendre leur chair plus délicate.

En 1782, l'imprudence d'un couvreur causa un incendie qui dévora la plus grande partie des bâtiments de la Tour d'Aigues. Le cabinet d'histoire naturelle fut cependant épargné. Mais en 1790 le château fut saccagé et pillé par les révolutionnaires.

L'archéologue Millin voyageant dans le midi de la France (1807), est témoin du désastre commencé par le feu et achevé par les révolutionnaires. « Mon âme, écrit-il est encore pénétrée de douleur, quand je songe à l'horrible dévastation de ce beau lieu, consacré par des souvenirs intéressants et par de grands services rendus à l'humanité. » Il a sous les yeux le récit du voyage de Le Franc de Pompignan, il transcrit l'histoire du baron de Cental et de la reine Margot. Et il ajoute gravement :

« On n'est pas forcé d'admettre dans l'histoire l'autorité des poètes : il n'est guère probable que le baron de Cental eut osé concevoir et avouer un si chimérique espoir. On sait que Catherine de Médicis s'arrêta dans ce château en 1579, lorsqu'elle parcourut la Provence pour en pacifier les troubles ; et l'on doit présumer que le galant seigneur fit peindre en cette occasion les M et les C entrelacés qui ont été le sujet d'une erreur que le goût du merveilleux a accueillie

CHATEAU DE LA TOUR D'AIGUES

et que le temps a accréditée. On lisait autour de ce chiffre : *Satiabor cum apparuerit.* Un seigneur a pu s'exprimer ainsi pour peindre le désir qu'il avait de recevoir sa souveraine ; mais jamais un sujet n'eût osé déclarer si publiquement l'amour dont il brûlait pour l'épouse de son maître. »

Ces arguments-là ne sont peut-être pas irréfutables : avec la reine Margot peu d'espoirs furent chimériques, et la majesté royale n'intimidait guère les sujets du roi Henri. Mais rapprochez cette protestation ingénue des vers irrévérencieux de Le Franc de Pompignan. L'honnête Millin a sous les yeux le plus lamentable spectacle qui se puisse offrir au regard d'un archéologue, un admirable monument saccagé par des jacobins. Devant ces ruines, il ne peut penser sans mépris et sans indignation aux parlementaires et beaux esprits qui préparèrent l'œuvre de destruction. Il va peut-être un peu loin dans sa défense du passé ; mais son zèle est touchant.

Il gémit sur les collections anéanties, sur les œuvres d'art détruites, sur les bassins qui commencent à se combler, sur le parc entièrement dévasté, et il quitte la Tour d'Aigues, emportant une impression presque tragique. « L'air brutal et farouche, dit-il, de notre aubergiste cadrait assez avec l'aspect affreux des ruines que nous

avions sous les yeux : nous croyions, en l'écoutant, lui et sa famille, être au milieu des brigands qui y ont porté le fer et la flamme. Nous quittâmes avec des souvenirs douloureux ce lieu que sa magnificence et la noble bienfaisance de ses maîtres n'ont pu sauver de la rage de ces furieux. »

Et voici l'épilogue de cette brève chronique de la Tour d'Aigues.

Peu de temps avant la Révolution, la fille du président de Bruni avait épousé un officier de la marine royale Amable de Paule de Seytres, marquis de Caumont. Quelques jours après le mariage les époux se séparèrent. La marquise rentra chez ses parents. Le marquis périt ensuite dans un naufrage. M^me^ de Caumont émigra, revint à Aix et s'ensevelit dans le magnifique hôtel qu'y possédait son père. Elle y vécut seule jusqu'à un âge très avancé, occupée à traduire *l'Anthologie* et à espérer l'avènement de Louis XVII. Après sa mort, la maison fut dépouillée des œuvres d'art que le président de Bruni y avait réunies, et, alors, les dernières épaves de la Tour d'Aigues échouèrent chez les brocanteurs.

Cet hôtel d'Aix est encore debout. On a défiguré sa belle façade en y accolant un bureau de poste. Du moins son vestibule à cariatides et son vaste escalier d'honneur ont été jusqu'à présent respectés.

Quant aux ruines du château, un siècle durant, les habitants du bourg y vinrent puiser des matériaux de construction. Pour empêcher ce pillage on ferma les brèches par des grilles. Mais les gamins escaladaient les grilles et jouaient à casser les sculptures. Alors on a pris le parti de construire un grand mur hérissé de culs de bouteille. Cette clôture peut être utile, mais on ne saurait dire qu'elle s'accorde avec le style des édifices de la Renaissance. Puis sur les terrasses où jadis s'étendaient les jardins on a bâti des latrines publiques, et on les a peintes en rouge, de telle sorte que, si l'on passe sur l'autre rive du Lèze pour contempler l'immense édifice dessinant sur le ciel ses architectures mutilées, l'œil est invariablement ramené sur cet édicule grenat. On reconnaît là le goût et la vigilance de notre service des monuments historiques.

mai 1911.

XIII

D'AIX A FONTAINE-L'ÉVÊQUE ET A RIEZ

XIII

D'AIX A FONTAINE-L'ÉVÊQUE ET A RIEZ

Ce sont les eaux de la Durance qui, dérivées dans les canaux de Carpentras, des Alpines, de Craponne et de Marseille, arrosent les plus riantes campagnes de la Provence. Sur la rive droite, elles traversent le Comtat, gratifient Cavaillon de ses melons parfumés, Pernes de ses fraises savoureuses, et revêtent les prairies de Carpentras d'une verdure presque normande. Sur l'autre rive, elles fécondent les magnifiques vergers de Saint-Rémy ; elles donnent de la fraîcheur et des ombrages aux environs jadis calcinés de Marseille, elles ruissellent dans les vasques élégantes du château d'eau de Longchamps. Enfin, c'est le plus important des affluents de la Durance, le Verdon, qui fertilise les alentours de la ville d'Aix et remédie à l'insuffisance des aqueducs créés par les Romains dans la colonie de Sextius.

Le Verdon alimente la Durance, mais lui-

même doit la moitié de ses eaux à une source prodigieusement abondante que l'on nomme Fontaine-l'Évêque ; elle jaillit à neuf cents mètres du bord de la rivière, sur le territoire de Bauduen, dans l'arrondissement de Draguignan.

Un jour, le département du Var a acheté Fontaine-l'Évêque et il prétend disposer pour sa propre utilité de la richesse que le Vaucluse et les Bouches-du-Rhône se sont assurée au prix d'immenses travaux dont les premiers remontent au XVI^e^ siècle. Un conflit paraît donc inévitable entre les gens du Var et ceux qu'on appelle les « avaliens ».

La querelle serait, dit-on, sur le point d'éclater. Le Conseil général du Var vient d'accepter les projets d'une Compagnie financière qui propose d'exploiter la source. Il ne manque plus que l'autorisation de l'État.

Les intéressés, c'est-à-dire les populations du Vaucluse et des Bouches-du-Rhône et les Sociétés qui ont reçu la concession des canaux existants, invoquent la loi qui, en pareil cas, limite le droit du propriétaire. Il semblerait inhumain de ruiner une région prospère et d'anéantir l'œuvre accomplie par de bons travailleurs. Aussi les ingénieurs qui veulent capter la source protestent-ils que, loin d'assoiffer les « avaliens », ils leur donneront une eau meilleure et plus abondante. Dans les Alpes se trouve

un petit lac, le lac d'Allos, qui a six kilomètres de tour et cinquante mètres de profondeur ; il suffira d'en rendre la cuvette étanche pour le transformer en un réservoir de 40 millions de mètre cubes ; le trop-plein se déversera dans le Verdon et compensera la perte des eaux de Fontaine-l'Évêque, désormais réservées à l'irrigation du Var. Les « avaliens » répliquent que cette entreprise est chimérique, que le réservoir ne sera jamais étanche, que, la source de Fontaine-l'Évêque une fois captée, le Verdon et la Durance ne suffiront plus aux irrigations du Vaucluse et des Bouches-du-Rhône.

Tels sont les arguments. Les esprits commencent à s'échauffer, et les pessimistes laissent entendre que cette affaire pourrait très bien provoquer en Provence une sorte de guerre civile semblable à celle qui naguère agita la Champagne.

La curiosité de voir la source autour de laquelle s'est élevée la dispute, m'a conduit du côté de Fontaine-l'Évêque. Je ne l'ai pas regretté. Je n'avais pas d'opinion sur le projet des ingénieurs ; je n'en ai pas davantage. Mais j'ai fait une agréable promenade dans la Haute-Provence.

Fontaine-l'Évêque présente un site original et charmant. Le visage de la nymphe était trop beau pour ne pas mettre au cœur des hommes

le feu de la convoitise et la fureur de la discorde.

*
* *

Comme je venais d'Aix, je traversai les régions vallonnées de cette « Provence moyenne » que M. Henri Brémond a si délicatement dépeinte au début de sa belle histoire du P. Yvan. « Certes, écrit-il, nous ne renions ni le tambourin, ni les cigales, mais nous voulons qu'on mette aussi dans nos armes, et, en belle place, le tronc grêle et robuste, le grave feuillage de nos oliviers. Austère et recueillie, la vraie Provence relègue à l'extrémité de ses frontières, comme une parure douteuse, les vains palmiers et les champs de roses, fragile moisson de plaisir qu'elle abandonne aux convoitises des hommes du Nord et dont le parfum lui suffit. Le ferme dessin de ses collines, le vent glacé qui la tourmente et la ranime sans trêve, ses champs rouges et brûlés qu'il faut constamment disputer à la pierre vive, ne lui prêchent ni l'étourderie ni la volupté. Obstinément fermée à tout ce qui lui viendrait de l'autre rive du Rhône, elle s'assimile sans résistance ses lourds voisins des Alpes qu'un instinct séculaire attire chez elle et dont la rudesse se marie volontiers à la gravité un peu sèche de nos ancêtres romains... Elle n'est pas mélancolique, parce que

le vague en tout lui déplaît, mais elle n'est pas non plus insouciante et joyeuse... »

De ces remarques qui d'ailleurs ressemblent un peu à des confidences, je n'aurais pu vérifier toute la justesse, au cours d'une excursion trop rapide, si la causerie de mon compagnon, Provençal plein de goût et de savoir, ne m'avait, chemin faisant, expliqué le paysage, les figures et les mœurs. Cependant, si l'on se rappelle la farandolante Provence des bords du Rhône et la Provence smyrniote du litttoral, on est vite frappé par le contraste qu'offrent ici les visages pensifs, les gestes contenus, les conversations tranquilles, les propos affables et brefs. Même vivacité d'humeur, mais moins d'emphase, moins de bruit, moins de rudesse et partant plus de noblesse. Même le charme de la nature se fait sentir d'une façon moins brusque, moins impérieuse. Rien ne rappelle les grâces voluptueuses du Comtat. Les collines ne montrent point cette prodigieuse pureté de dessin qui fait des Alpines un des chefs-d'œuvre de la création. Du premier coup d'œil on ne perçoit peut-être pas toute l'harmonie des formes, toute la finesse des nuances ; le miracle est moins soudain, la séduction plus intime.

La route traverse de jolies bourgades. Je me contente de transcrire telles quelles les notes de mon carnet.

Rians. — Des ruelles, des escaliers et des arcades, un bourg sarrazin. Deux gloires : le P. Yvan qui, au XVII^e^ siècle, fonda l'Ordre des religieuses de la Miséricorde, et saint Bénezet, qui construisit le pont d'Avignon. Une vieille tour, coiffée d'un délicieux campanile en fer. Une église neuve bâtie par un vertueux ecclésiastique ; un prix de Rome n'eût pas fait pire.

Varages. — Posé sur un grand rocher percé de petites grottes où niche une multitude de pigeons ; c'est le village-colombier. Une gentille fontaine, surmontée d'une affreuse République. De superbes platanes, mais burlesquement émondés. Dans l'église, un autel décoré de faïence atteste la dévotion, mais non le goût des faïenciers de Varages, qui, pourtant, rivalisèrent jadis avec ceux de Moustiers.

Barjols. — « Le Tivoli de la Provence », dit Joanne qui pourrait plus mal dire. Une grande bourgade, suspendue au flanc d'un coteau abrupt et dominant la plus fraîche, la plus virgilienne des vallées. L'eau jaillit et court dans les rues. Un petit torrent se précipite de la montagnette et tombe en cascatelles au milieu des rocs et des verdures. On s'est beaucoup battu à Barjols au XVI^e^ siècle, et les ruelles mon-

tantes évoquent des histoires de guerre et de carnage. Dans l'église, un magnifique bas-relief du XII[e] siècle sert de soubassement à une niche où sont gardées des reliques. Une exquise porte de la Renaissance, celle de l'hôtel de Pontevès. La place de Barjols, en pente rapide, est une des plus jolies places de Provence ; à l'ombre d'un platane géant, les vasques d'une belle fontaine disparaissent sous des mousses épaisses et ruisselantes.

Aups. — Débris de remparts et ruines de couvents. Tout prend un aspect rude, un peu farouche. Nous sommes sortis de la « Provence moyenne » ; les Alpes sont proches. Cependant au-dessus du village, une colline qui porte une chapelle à demi cachée par de grands cyprès, a la grâce des paysages siennois. A quelques pas des dernières maisons d'Aups, je suis entré dans un jardin attenant à une ferme et j'y ai vu une singulière petite colonnade dont les colonnes sont de bois et de terre cuite. Une petite balustrade surmonte la petite colonnade, et des statues peintes en trompe-l'œil sur des panneaux de bois achèvent ce décor enfantin. On devine qu'un honnête homme s'est appliqué à satisfaire ici sa respectable passion de l'architecture antique. Il s'appelait l'abbé Jean, c'est tout ce que j'en ai su. Le jardinet inculte, les débris d'une

treille, les arbres en fleurs donnent une grâce touchante à la pauvre fabrique.

*
* *

Au delà d'Aups s'étend un immense plateau désert, battu par le mistral. Pas une habitation, pas un être humain dans cette solitude. Au lointain se dessinent les premières cimes neigeuses des Alpes. Puis, après des lieues de broussailles et de cailloux, s'ouvre brusquement la coupure d'une gorge profonde au fond de laquelle coule le torrent du Verdon. Un peu plus haut, vers l'Est, la vallée s'est élargie. Au bas d'un amphithéâtre de montagnes sèches et nues apparaît une étroite oasis de verdure : c'est Fontaine-l'Évêque.

La source s'échappe impétueusement d'une grotte basse et profonde, au pied d'un caroubier et d'un figuier. Ses eaux bouillonnent et écument sur quelques rochers, se divisent en plusieurs canaux tranquilles et limpides, entourent un îlot verdoyant où les arbres s'enguirlandent de lierres et de vignes sauvages, et fuient jusqu'au Verdon, à travers les prairies — paysage d'idylle qu'un jeu de la nature a composé au milieu du site le plus morne, le plus désolé. Et ce contraste fait le mystère et la grâce de la belle fontaine.

Auprès de la source, il ne reste plus qu'un moulin et le logis du meunier; mais des débris épars aux alentours montrent que ces lieux furent jadis habités. Point de traces du *pagus* romain de Sorps établi à cette place sur la grande voie qui conduisait de Fréjus à Riez et franchissait, près de là, le Verdon sur un pont dont les culées ne sont pas encore détruites. Sur un mamelon qui domine la source, on voit encore les ruines d'une église; dans la prairie se dresse un vieux portail, et deux ponceaux de pierre donnent accès dans l'île; des armoiries se distinguent encore sur les murs de la maison du meunier.

Voici l'histoire de Sorps qui, au XVII^e^ siècle seulement, prit le nom de Fontaine-l'Évêque.

L'église ruinée est celle d'un monastère que Foulque de Reille, évêque de Riez, bâtit au XIII^e^ siècle pour y abriter cent religieuses sous l'invocation de sainte Catherine. Le même Foulque installa à Sorps des chanoines réguliers soumis à la règle de saint Augustin, chargés de la direction des religieuses, et ouvrit un hospice pour les pèlerins qui se rendaient à Saint-Jacques-de-Compostelle en suivant l'ancienne route romaine.

Le monastère de Sainte-Catherine de Sorps fut bientôt un des plus prospères de la Provence. Ce fut dans l'église de ce couvent que

saint Elzéar de Sabran vit pour la première fois sainte Delphine de Signe. Des historiens provençaux trouvent singulier que le souvenir de cette rencontre n'émeuve point les visiteurs de Fontaine-l'Évêque, tandis que l'on ne peut se rendre à la Fontaine de Vaucluse sans être obsédé et même importuné par le souvenir de Laure et Pétrarque. En quoi ces historiens me semblent imprudents, — ils gémiraient les premiers si l'on consacrait des cartes postales à la mémoire de saint Elzéar de Sabran et de sa vertueuse épouse — et naïfs, car la frivole postérité s'occupe seulement de ceux qui se sont occupés d'elle, ce que fit Pétrarque et avec quelle prévoyance ! mais ce que négligea saint Elzéar de Sabran.

Au XV^e^ siècle, les maladies, les guerres, les inondations du Verdon ruinèrent le monastère. L'abbaye fut supprimée, les chanoines partirent et il n'y eut plus à Sorps qu'un simple refuge pour les voyageurs.

En 1631, Louis Doni d'Attichy, descendant d'une famille florentine depuis longtemps établie en France, fils d'un conseiller du roi et d'une sœur du maréchal de Marcillac, devint à trente ans évêque de Riez. Ce gentilhomme restaura son palais épiscopal, agrandit son église, mais mécontenta ses diocésains par son zèle à réprimer les scandales, si bien qu'il fut obligé

de quitter Riez et d'accepter le siège d'Autun. C'est à peu près tout ce que l'on sait de son épiscopat. Mais on sait aussi que Doni était timide, et que « la ville lui était une prison, la solitude un paradis » ; c'est pourquoi afin de fuir ses diocésains, il eut l'idée de se faire construire à Sorps une maison de campagne.

Un des chanoines de Riez, Simon Bartel, qui écrivit en ce temps-là l'histoire des évêques de Riez[1], et qui paraît avoir beaucoup admiré son évêque, a publié une description de cette jolie résidence, dont il ne reste plus aujourd'hui qu'un portail et deux petits ponts. Ce Bartel décrivait lentement et dans un latin savoureux; je suis obligé de l'abréger, et de le traduire, hélas!

La maison avait été commencée en 1632, elle était à peine terminée en 1636. C'était déjà un des plus agréables châteaux de la Provence, si l'on considérait ses ponts, ses canaux, creusés les uns dans le rocher et les autres dans la terre, ses beaux promenoirs qui suivaient des ruisseaux brillants comme de l'argent ou longeaient les ombrages d'un bosquet, ses lavoirs limpides, le décor et la beauté de la villa où résonnait sans relâche le murmure des eaux mélodieuses.

1. *Historica et chronologica præsulum sanctæ Regiensis ecclesiæ nomenclatura. Authore D. Simone Bartel. presbytero regiensi théologo. — Acquis Sextiis, etc... MDCXXXVI.*

La maison était entourée de viviers où l'on avait introduit des truites très délicates qui par la couleur et le goût étaient pareilles à des saumons.

Elle était très petite, mais elle contenait des logements suffisants pour l'évêque, sa famille et ses hôtes. Toutes les pièces en étaient ornées de gypseries exécutées par un artiste si habile que vous l'auriez pris pour Phidias ou Praxitèle.

Tous les rossignols de la contrée se donnaient rendez-vous dans ce jardin. Ils procuraient le sommeil à qui n'eût pas voulu dormir, car ils calmaient et assoupissaient l'esprit par les suaves modulations de leurs concerts; mais en revanche ils empêchaient de dormir ceux qui eussent souhaité le sommeil, tant ils gazouillaient, en compagnie de tous les autres oiseaux chanteurs venus de toutes parts.

Les abords du château n'étaient que jardins fleuris et prairies verdoyantes. Des fenêtres on avait sous les yeux la vallée, les bois et la rivière. Mais de tous les charmes de cette résidence le plus rare était la source même, la source aux eaux diaphanes, pures comme un miroir, fraîches en été, tièdes en hiver, et si saines qu'on les pouvait boire crues, même si l'on était accoutumé d'user « d'eau cuite ».

Le climat était le meilleur du monde. L'évêque savait bien qu'il travaillait moins pour lui-même

que pour les autres et l'éternité ; il avait donc expérimenté d'abord le séjour de Sorps et observé que les vents soufflaient de toutes parts autour de la maison, qu'ils s'y livraient, comme dans une arène, à toutes sortes d'escarmouches et de combats. Parmi les familiers de Mgr Doni d'Attichy beaucoup s'y guérirent de la mélancolie, et d'autres y retrouvèrent l'appétit.

Évidemment des malveillants avaient colporté de méchants bruits sur la salubrité du lieu, car Bartel y insiste. « S'il est arrivé, dit-il, à quelqu'un de tomber malade dans le château de l'évêque, cela lui fût sans doute arrivé ailleurs, car il n'y a pas de climat qui guérisse de la fièvre, quand on a le corps infecté. » D'autres se plaignaient de l'humidité de ce bas-fond. « Sans doute, répondait notre chanoine, il y avait des brouillards dans la vallée du Verdon ; mais Riez était aussi dans une vallée, et les mêmes qui vantaient l'air de la ville jugeaient détestable celui de Fontaine-l'Évêque. » Or à Riez le sol était si sec qu'il ne pouvait absorber le fumier, ce qui donnait du fort bon vin, mais causait bien des maladies.

Doni d'Attichy lui-même avait rédigé une belle inscription latine en l'honneur de sa maison et de sa fontaine, et l'avait fait graver sur une plaque de marbre.

Il méditait de restaurer l'église du monastère

de Sainte-Catherine, il n'en eut pas le temps.

Les successeurs de Doni d'Attichy ne mirent aucun zèle à entretenir la villa de Fontaine-l'Évêque. Un jour, une crue du Verdon rompit les digues construites pour protéger le domaine; la rivière vint battre les rochers d'où jaillit la source, tout fut emporté. Ainsi périrent les gypseries de l'émule de Phidias et de Praxitèle.

L'évêque regrettait que Dieu ne lui eût pas permis d'utiliser la source « qui aurait pu, disait-il, irriguer toute la province ». Les ingénieurs et les financiers qui veulent aujourd'hui exploiter cette fontaine, ne se doutent pas qu'ils reprennent, tout simplement, l'idée de Mgr Doni d'Attichy.

*
* *

Lorsque l'évêque, ayant dit adieu à ses arbres, à ses rossignols et à ses truites, s'en retournait dans sa ville épiscopale, il traversait le Verdon par un gué, non loin des ruines du vieux pont, et, ayant béni au passage ses ouailles de Sainte-Croix, regagnait Riez par la montagne, en suivant la voie romaine.

Pour atteindre Riez, j'ai suivi une route moins directe, et ce détour m'a d'abord conduit à Moustiers-Sainte-Marie.

Les amateurs de faïences s'émeuvent au seul

MOUSTIERS-SAINTE-MARIE

nom de Moustiers ; mais qu'ils se dispensent du pèlerinage : sauf deux très beaux vases posés sur le maître-autel de la chapelle Notre-Dame de Beauvoir, rien n'évoque ici l'art charmant des potiers du XVIII[e] siècle. Si, cependant, la manie du bibelot ne les a pas rendus insensibles à la beauté d'un paysage, qu'ils viennent ici : ils y verront le site le plus original et le plus pittoresque de la haute Provence.

Dans une énorme paroi rocheuse, le torrent du Rioul a ouvert une profonde crevasse par où, de cascade en cascade, il dégringole du sommet de la montagne au creux de la vallée. Au bas, des prairies humides et des vergers fleuris ; plus haut, des terrasses d'oliviers ; plus haut encore, la ville bâtie sur les deux bords du ravin et dont les toitures de tuiles grises sont dominées par un clocher carré, d'aspect fruste, presque barbare, et pourtant de la plus délicate élégance, si justes en sont les proportions. D'antiques arches de pierre jetées sur le lit du Rioul font passer d'une rive à l'autre le chemin en lacet qui gravit la pente abrupte et aboutit à une petite terrasse suspendue au-dessus de la vallée. Là se dresse un groupe d'admirables cyprès précédant le porche d'une chapelle romane. En plein ciel, une chaîne unissant les deux grands rochers qui dominent la gorge, balance une étoile à cinq pointes.

Sur les origines de cette chaîne mystérieuse, on a fait cent contes. Selon la tradition la plus répandue, elle fut mise à cette place par un Blacas qui avait fait ce vœu, alors qu'il était en captivité chez les Mahométans. Cette tradition est fixée, depuis que Mistral a composé sur ce sujet une de ses plus belles « romances » dont le refrain est le vœu même de Blacas :

« A tes pieds, Vierge Marie — je suspendrai ma chaîne — si jamais — je retourne — à Moustiers, dans ma patrie. »

*
* *

Mon premier soin, à Riez, est de visiter la cathédrale et le palais de Mgr Doni d'Attichy. La cathédrale est un monument d'une rare insignifiance. Quant au palais, cette énorme bâtisse sans caractère est maintenant convertie en mairie. Le « cours » d'aujourd'hui serait, dit-on, une des anciennes avenues de la maison épiscopale. Bref, les vestiges du petit évêché que supprima la Révolution sont médiocres.

Le mélancolique archéologue Millin, dont j'ai cité les impressions à propos de la Tour d'Aigues, écrit de Riez : « Cette ville est une des plus noires, des plus tristes et des plus maussades de la Provence, mais elle est curieuse pour un voyageur à cause des beaux

RIEZ

Ruines romaines.

restes d'antiquité. » Millin exagère. La position de Riez est agréable, au bas d'une colline, au confluent de deux ruisseaux : le Colostre et l'Auvestre ; puis, par une jolie journée d'avril, il n'est pas de ville maussade en Provence.

Quant aux antiquités, Millin, naturellement, ne s'occupe que des romaines. Il passe sans s'y arrêter, si même il y est passé, devant les jolies façades du xv^e^ siècle qui décorent la rue Droite, ou du moins celle qui est ainsi dénommée, car les évêques de Riez n'imposèrent jamais aux maisons de leur capitale un alignement rigoureux. Quelques portes offrent des sculptures délicates. L'une d'elles qui appartient au plus beau logis de la ville, présente sur un de ses vantaux le portrait du seigneur qui l'habita, et, tout à côté, cette devise : *Venez-y toutes*. Les antiquaires se sont perdus là-dessus en conjectures. Les plus vertueux d'entre eux ont soutenu que cette maison avait servi d'asile aux filles repenties. Repenties ?...

Deux beaux monuments romains intéressent et intriguent ici les archéologues. C'est d'abord quatre colonnes en granit de l'Estérel debout au milieu d'une prairie ; leurs chapiteaux corinthiens supportent un entablement dont les ornements varient entre chacun des entre-colonnements. A quel monument se rattachaient-elles ? L'hypothèse, paraît-il, la plus vraisemblable, est

qu'elles faisaient partie de la colonnade d'un amphithéâtre... Peut-être.

Un peu plus loin s'élève un petit édifice que l'on nomme le Panthéon. En réalité, c'est un baptistère chrétien où l'on a utilisé huit belles colonnes antiques. Elles sont disposées en rond au milieu d'une rotonde et supportent une coupole octogone. On a découvert dans le sol une cuve baptismale qui date des premiers siècles, et ne laisse aucun doute sur la destination du monument.

Malheureusement, les restaurateurs ont si bien gratté les pierres vénérables qu'elles semblent posées d'hier à cette place. Ne pourrait-on, du moins, empêcher qu'on ne modernisât encore ce baptistère en couvrant les murs d'inscriptions ? Que Joséphine Bon déclare sa flamme à « son » Fernand, c'est le droit de Joséphine, et tant mieux pour Fernand. Mais il y a dans Riez d'autres murailles pour recevoir ces sortes de confidences. Le plus étonnant est que la grille du baptistère est fermée à clef, que la clef est à la mairie, et que j'ai dû rester devant la grille parce qu'on ne pouvait pas retrouver ladite clef. Je m'en suis consolé; seulement, pourquoi la donne-t-on à Joséphine ?

2 mai 1911.

XIV

DIGNE

XIV

DIGNE.
MONSEIGNEUR MYRIEL
ET MONSEIGNEUR DE MIOLLIS

Rien de fastidieux comme une petite ville promue au rang de préfecture, car elle a payé cher son importance administrative. Les modernes bâtisses dont ne peut se passer le chef-lieu d'un département français, locaux des « services publics », maisons de fonctionnaires et d'officiers, collèges de filles et de garçons, encombrent la pauvre petite cité et abolissent le charme qu'elle tenait du passé.

Digne qui ne compte pas 8.000 habitants, est le chef-lieu des Basses-Alpes, et cela ne l'embellit point. Cependant la destinée lui a été un peu moins cruelle qu'à d'autres préfectures de France. Les architectes, sans doute, ne l'ont pas épargnée ; ils l'ont enrichie d'un lycée, d'une caserne, d'un hôpital, d'un musée, etc... ; mais ils ne sont parvenus à lui enlever ni toute grâce ni tout caractère. Ils n'ont qu'à demi défiguré

le joli site où s'élève la ville à demi montagnarde, bâtie au pied des Alpes, entre trois torrents.

Les villes du Midi, d'ailleurs, résistent mieux que celles du Nord aux ravages du progrès. Dans les unes comme dans les autres, les hommes se montrent insoucieux du passé et sottement glorieux de la nouveauté ; mais la naturelle paresse des Méridionaux tempère leur mégalomanie : ils bâtissent volontiers, comme tout le monde, mais ne se donnent pas la peine de démolir. C'est pourquoi Digne est partagé en deux villes, la neuve qui est sinistre, la vieille dont les rues sont tortueuses et charmantes.

Même en un siècle on ne vient pas à bout d'une cité provençale. Et ici nous sommes au cœur de l'antique Provence. Pour s'en convaincre, que l'on gravisse les ruelles fraîches et pittoresques du vieux quartier au sommet duquel se dresse la cathédrale (une cathédrale du XV^e^ siècle que des nigauds du XIX^e^ ont ornée d'une façade du XIII^e^) ; que l'on salue à l'entrée de la ville la belle fontaine de style dorique dont les vasques disparaissent sous les mousses ; que l'on considère l'admirable église de Notre-Dame-du-Bourg, qui, avec ses dehors nus, son architecture sévère, ses formes carrées, offre un magnifique exemplaire du roman provençal, et que, surtout, on prête l'oreille aux propos qui

s'échangent sous les ombrages du cours, à la terrasse des « cafés-glaciers ».

Que les Provençaux des Basses-Alpes soient de bons et véritables Provençaux, le hasard m'offrit une jolie occasion de le constater.

Comme j'arrivais à Digne, dans la soirée, je trouvai la ville en émoi. L'hôtelier, s'excusant de me donner une chambre médiocre, me conta qu'il devait, contre son attente, héberger toute une compagnie tauromachique qui, dans l'après-midi, avait donné une course de taureaux : « Ils sont obligés, dit-il, de demeurer ici jusqu'à demain. Un des taureaux a sauté par-dessus la barrière, blessé un photographe et gagné la campagne. On est à sa poursuite. » Je compatis à la mésaventure du photographe, me contentai du logement que me laissaient les toréadors, et, le lendemain, je ne pensais plus à l'incident du taureau échappé, quand, assis devant un café du cours Gassendi, je vis une vingtaine de badauds assemblés autour d'un paysan qui, à une table voisine de la mienne, débitait une histoire.

Cet homme au teint basané et à longue moustache noire, maigre comme un criquet et noble comme Tartarin, mais un Tartarin sans fracas, faisait le tranquille récit de ses exploits. Il avait toute la nuit cherché le taureau; au matin il l'avait aperçu ; la bête avait couru sur lui ; pour s'esquiver il avait dû grimper dans un arbre ; puis,

à califourchon sur une des branches, il avait déroulé vivement une longue corde, et d'un coup de lasso s'était emparé de son ennemi. De ce récit il est impossible de rendre la couleur et l'accent. Les badauds s'écartèrent ; d'autres vinrent à leur place, et le paysan recommença son histoire ; cette fois le drame se corsa ; la corne avait touché l'homme, à droite. Puis une nouvelle fournée d'auditeurs se présenta, et les choses devinrent plus tragiques encore : l'homme avait été atteint à droite et à gauche. Le plus admirable était l'air à demi ironique que conservaient le conteur et les assistants : le premier n'eût pas permis qu'on le démentît, les seconds n'auraient, pour rien au monde, marqué leur incrédulité ; on eût dit qu'ils s'amusaient à se mystifier les uns, les autres ; c'était exquis. Le paysan s'en alla vers la gare afin de retourner dans son village. Comme je me trouvais dans le même train, je le vis qui, à chaque station, se penchait à la portière pour instruire le peuple de sa périlleuse capture. A Malijai, il descendit. Le curé et les gendarmes, déjà prévenus par la rumeur publique attendaient le héros dans l'espérance d'une « belle histoire ». Le héros s'exécuta... et le train repartit.

*
* *

On ne peut se promener dans les rues de Digne

sans être obsédé par le souvenir de l'évêque Myriel et de Jean Valjean. Victor Hugo a placé ici les scènes qui forment les deux premiers livres de *Fantine*, c'est-à-dire la partie la plus émouvante des *Misérables*. Parmi tant de masques monstrueux et grimaçants que le poète a inventés, l'évêque et le forçat ont âme et visage de créatures humaines. Ce ne sont point les deux faces d'une antithèse, et leur fonction n'est pas de traduire les rêveries verbeuses de Victor Hugo. Ils vivent ; nous les voyons, nous les entendons. On sait d'ailleurs que Mgr Myriel n'est pas un personnage imaginaire et qu'il fut peint d'après un évêque de Digne, célèbre par sa charité et sa piété, Mgr de Miollis. L'occasion est donc tentante de rechercher sur place comment Victor Hugo a découvert les éléments vrais de son roman et comment il les a transformés.

Lui-même a gardé le silence, il n'a rien dit qui pût nous guider dans cette investigation. J'en suis réduit à des conjectures, et ne suis pas certain qu'elles soient exactes. Mon seul objet est d'attirer l'attention sur un point d'histoire littéraire jusqu'à présent mal élucidé.

Première remarque : nous ne savons pas d'une manière très précise quand furent écrits les premiers chapitres des *Misérables*. Le roman complet parut en 1862, il comprenait dix

volumes ; mais, lorsque Victor Hugo traita avec les éditeurs belges Lacroix, Verbokoven et Cie, ceux-ci durent racheter à Eugène Renduel la propriété des deux premiers volumes. Renduel s'était depuis longtemps engagé à les publier sous ce titre : *Le Manuscrit de l'Évêque*. Or comme il avait, en 1840, abandonné le commerce de la librairie, il s'ensuit que la première partie des *Misérables* a été sinon écrite sous sa forme définitive, du moins conçue avant 1840 [1]. Nous n'en savons pas davantage, mais ce simple détail n'est pas indifférent.

Revenons à Digne. Jean Valjean arrive dans la ville, exténué et affamé; il erre dans les rues à la recherche d'un gîte, et toutes les portes, hors celle de l'évêque, se ferment devant lui. J'ai suivi le chemin indiqué dans le roman. La topographie de Victor Hugo est rigoureusement exacte. Quant au logis de l'évêque, la maison qui fut habitée par Mgr Miollis, d'après le chanoine Bondil son contemporain et son panégyriste, ne correspond pas à celle que Victor Hugo a décrite ; mais on m'a fait remarquer que les évêques de Digne avaient avant la Révolution demeuré dans une autre maison, voisine de l'ancien hôpital, et que Victor Hugo a manifestement désigné ces bâtiments, lorsqu'il a montré

1. Ces détails sont empruntés à la très intéressante étude de M. Adolphe Julien : *Le Romantisme et l'éditeur Renduel.*

Mgr DE MIOLLIS, ÉVÊQUE DE DIGNE

Mgr Myriel donnant sa maison aux malades et allant se loger dans l'hôpital. Or, il suffit d'examiner les lieux pour se rendre compte que le romancier les a fidèlement décrits.

Victor Hugo est-il donc venu à Digne? C'est assez probable. Cependant, bien que j'aie feuilleté ce qu'on nous a livré de sa correspondance et de ses récits de voyages, je n'y ai trouvé aucune mention de son passage dans cette partie de la Provence. Mais connaissons-nous toutes les fugues de Victor Hugo entre 1830 et 1840? A Digne même, une tradition s'est conservée, d'après laquelle les renseignements si précis dont le romancier s'est servi dans *les Misérables*, lui auraient été fournis soit à Bruxelles, soit à Guernesey, par des réfugiés politiques. On sait, en effet, qu'il y eut, dans les Basses-Alpes, beaucoup de proscrits après le coup d'État. Cette hypothèse n'est pas invraisemblable, car le texte primitif du *Manuscrit de l'Évêque* a été certainement remanié, nous le verrons dans un instant.

Il importe, d'ailleurs, assez peu de savoir où Hugo a puisé ces détails de « mise en scène »; il est plus intéressant de découvrir d'où lui vint l'idée de tracer, sous le nom de Mgr Myriel, le portrait plus ou moins fidèle de Mgr de Miollis.

Là dessus nous possédons un témoignage formel. Quelques jours après l'apparition des *Misérables*, M. François de Miollis, neveu de l'ancien

évêque de Digne, adressa au rédacteur en chef de l'*Union* une lettre[1] où il défendait la mémoire de son oncle contre certaines assertions de Victor Hugo. Il établissait que l'identité de Mgr de Miollis avec Mgr Myriel ne pouvait faire de doute pour personne. « D'abord, écrivait-il, les prénoms de l'évêque du roman et de l'évêque réel sont les mêmes ; en second lieu M. Hugo dit que son évêque Myriel était fils d'un conseiller au Parlement de Provence ; qu'il avait été nommé curé de Brignoles en 1804, évêque de Digne en 1806, qu'il était encore connu sous le nom populaire de *Bienvenu ;* qu'il avait deux frères, l'un lieutenant-général, l'autre préfet, brave et digne homme, qui vivait retiré à Paris, rue Cassette. Tous ces détails se rapportent de la manière la plus exacte à mon vénérable oncle. *Ce préfet, dont parle M. Hugo, était mon père qui avait en effet son appartement rue Cassette, où il recevait de loin en loin la visite de M. Victor Hugo.* »

C'est donc dans ces conversations avec le frère de Mgr de Miollis que Victor Hugo a puisé l'idée et les détails du premier livre de *Fantine*, et ces conversations durent être un peu plus longues et un peu plus fréquentes que ne le croyait M. François de Miollis, car il est mani-

1. Citée par Biré dans *Victor Hugo après 1852.*

feste que le romancier connaissait admirablement son modèle : sur certains points, la ressemblance est parfaite. Ailleurs la peinture est infidèle, cruellement infidèle. Pour en bien juger, confrontons le portrait avec l'original.

Charles-François-Bienvenu Myriel, d'une famille parlementaire d'Aix, avait été marié à dix-huit ou vingt ans; il avait fait beaucoup parler de lui et « toute la première partie de sa vie avait été donnée au monde et aux galanteries ». Au temps de la Révolution, il avait émigré; puis, sa femme étant morte, il s'était fait prêtre en Italie. D'abord curé de Brignoles, il fut désigné par Napoléon pour l'évêché de Digne. Alors il donna son palais aux malheureux, s'ingénia à réduire la dépense de sa table, de son vêtement et de son équipage, scandalisa les bourgeois par ses mœurs évangéliques, se fit adorer du peuple par la simplicité de ses prédications, vécut la vie d'un saint et d'un apôtre dans sa pauvre maison, entre sa sœur, M^lle^ Baptistine, et sa servante, M^me^ Magloire. « La prière, la célébration des offices religieux, l'aumône, la consolation aux affligés, la culture d'un coin de terre, la fraternité, la frugalité, l'hospitalité, le renoncement, la confiance, l'étude, le travail remplissaient chacune des journées de sa vie. » Il mourut en 1821.

Charles-François-Bienvenu de Miollis est

moins connu que Charles-François-Bienvenu Myriel. Sa biographie fut composée, il y a une vingtaine d'années, par Mgr Ricard, vicaire général honoraire de Mgr l'archevêque d'Aix. Cet ouvrage, confus et diffus, est par surcroît écrit dans un illisible jargon de sacristie. Heureusement pour la mémoire de Mgr de Miollis, la tâche fut naguère reprise par Mme la comtesse d'Estienne d'Orves qui a fait de la vie de cet « évêque des Alpes » un récit simple, sobre et émouvant.

Le vrai Miollis est le troisième fils de Joseph-Laurent de Miollis et de Delphine-Thérèse de Foscolombes. Il est né à Aix en 1753. Dès son enfance il se signale par une ferveur religieuse qui le fait comparer à saint Louis de Gonzague. Reçu docteur en théologie « en la sainte Université d'Aix », il est ordonné prêtre à vingt-quatre ans ; quelque temps vicaire à Brignoles, il revient bientôt à Aix et catéchise les gens de la campagne. En 1791, il refuse le serment, s'enfuit à Marseille sous un déguisement, puis se réfugie à Nice et enfin se rend à Rome. Il reste en Italie jusqu'en 1801, et consigne en onze volumes manuscrits ses *Observations sur Rome ancienne et moderne*. Une fois revenu en France il se remet à catéchiser les Provençaux. Il devient curé de Brignoles et, un an plus tard, évêque de Digne ; son frère, le général de Miol-

lis, qui a mécontenté Napoléon par la rigueur de ses principes républicains, vient de rentrer en grâce. Trente-deux années durant, il administre son diocèse. Sa sainteté, son ascétisme, sa charité, la naïve bonhomie de son langage font l'admiration de son clergé et de ses ouailles. Montalembert, passant par Digne, en 1831, écrit dans son journal de voyage : « Jamais je n'oublierai ce vénérable vieillard, vêtu d'une soutane de bure, dans son humble et modeste palais, parlant avec autant d'énergie que de simplicité, véritable type de prélat des anciens jours... C'est de bien bon cœur que je me suis agenouillé devant lui en lui demandant sa bénédiction ; je lui conserve une affection et un souvenir éternels. » Jusqu'au delà de quatre-vingts ans, Mgr Miollis continue ses tournées pastorales par les rudes chemins de son diocèse montagnard. A quatre-vingt-cinq ans seulement, il se résigne à donner sa démission. Il se retire à Aix où il meurt en 1843.

On voit quelle fut dans l'œuvre de Hugo la part de l'invention romanesque. Pour les besoins de son affabulation l'auteur fait mourir Mgr Myriel en 1821 ; il faut qu'à cette date Jean Valjean, devenu M. Madeleine, prenne le deuil de l'évêque qui l'a régénéré. On s'explique moins bien pourquoi Victor Hugo a prêté à ce saint personnage une jeunesse frivole, « donnée au

monde et aux galanteries ». Ce travestissement de la vérité devait indigner les proches de Mgr Miollis. Le simple lecteur en prend plus volontiers son parti. Il ne s'agit ici que la vérité *historique* dont on fait peu de cas dans un roman. La vérité *morale* est la seule dont nous nous soucions en pareille affaire, et c'est la seule, d'ailleurs, que l'écrivain nous ait promise. Hugo lui-même nous dit dès le second chapitre de son livre : « Nous ne prétendons pas que le portrait que nous faisons ici soit vraisemblable ; nous nous bornons à dire qu'il est ressemblant. » La promesse a-t-elle été tenue?

Oui, sauf dans un chapitre qui malheureusement suffit à défigurer et fausser toute cette partie de l'ouvrage. Il est intitulé : *L'évêque en présence d'une lumière inconnue*. Cette lumière est celle de 93 évoqué et glorifié par un conventionnel moribond; Mgr Myriel en est si fort ébloui qu'il finit par tomber aux genoux du vieux jacobin et implorer sa bénédiction. Ce n'est assurément pas M. de Miollis, ancien préfet du Finistère qui, dans son appartement de la rue Cassette, a raconté à Victor Hugo cette scène extravagante. Celle-là, le romancier l'a tirée tout entière de son imagination, et, brusquement, le portrait a tourné à la caricature. Il est impossible de ne pas se demander d'où vint une si fâcheuse incohérence.

A cette question Biré, l'impitoyable Biré, a fait une réponse qui me semble tout expliquer : Victor Hugo avait tracé dans le *Manuscrit de l'Évêque* un premier portrait de Mgr Myriel, il n'a pas voulu que cet ouvrage fût perdu, et en a fait le prologue des *Misérables ;* mais, comme depuis vingt ans ses opinions s'étaient modifiées, il a retouché son texte et donné à son évêque un *passeport laïque ;* ne peut-on pas célébrer sans scrupule la sainteté et la charité de l'homme d'église, si, une fois pour toutes, on l'a humilié devant le révolutionnaire[1] ?

1. M. René Dumesnil, auteur d'une étude très intéressante sur les sources de deux volumes des *Misérables* : *l'Idylle rue Plumet* et *l'Épopée de la rue Saint-Denis,* a eu la grande obligeance de m'indiquer que je trouverais dans les manuscrits de Victor Hugo déposés à la Bibliothèque nationale, et notamment dans un reliquat de notes et brouillons relatifs aux *Misérables* (n° 26 *bis*), la justification de l'hypothèse de Biré, à savoir que le portrait de Mgr Myriel, antérieur à 1840, fut ensuite retouché par l'auteur.

J'ai vu les manuscrits ; ils ne peuvent laisser aucun doute.

D'abord, j'y ai trouvé quelques détails intéressants pour l'histoire de l'œuvre : le livre a eu pour titre en premier lieu *les Vagabonds,* puis *les Misères* et enfin *les Misérables;* Jean Valjean s'est appelé successivement Jean Tréjean et Jean Vlajean ; enfin l'ouvrage avait été commencé avant 1848, car la cote d'un des dossiers de notes formés par Victor Hugo porte cette mention : « Ceci contient le manuscrit complet des *Misères* jusqu'à ce jour, 31 août 1851, où je me prépare à le reprendre après trois ans et deux mois d'interruption pour cause de révolution. »

En ce qui touche les deux premiers livres dont les scènes se passent à Digne, je m'étais demandé si Victor Hugo avait visité cette ville et avait lui-même relevé la topographie de

Que cette conjecture devient vraisemblable, lorsqu'on lit attentivement *les Misérables* ! Ce roman est plein de hors-d'œuvre artificiellement rattachés au sujet principal, et qui sont, à n'en pas douter, des fragments de livres abandonnés (*Waterloo*, *les Mines et les Mineurs*, *Notices sur les Égouts de Paris*, etc...). Dans la manière de peindre ou de conter, n'aperçoit-on pas souvent des disparates significatifs ? Tenons-nous-en aux premiers chapitres. Au milieu de ces pages robustes et concises qui sont du meilleur Hugo — de l'Hugo d'avant 1840 — on voit apparaître quelques-unes de ces tirades interminables,

son récit. Les manuscrits ne résolvent pas la question d'une manière tout à fait certaine. Cependant, parmi les brouillons, j'ai trouvé un plan de Digne de la main de Victor Hugo ; tracé au crayon, il a été repassé à la plume. On y voit indiqués les édifices et les rues qui sont cités dans le roman.

Quant au portrait de l'évêque, la première page du manuscrit porte cette mention : *Premier texte, augmenté depuis, placé comme annexe au manuscrit.* Tout ce que les disparates de la pensée et du style nous avaient révélé se trouve confirmé par la différence des papiers et la diversité des écritures. Les retouches et les additions apportées après coup à l'œuvre primitive sont bien celles que nous pressentions. Les apitoiements de l'évêque sur les insectes, son étonnante conversation philosophique avec un sénateur, son entrevue avec le conventionnel mourant, tout cela fut ajouté au *Manuscrit de l'évêque*, c'est-à-dire au roman que Victor Hugo avait promis et vendu à l'éditeur Renduel entre 1830 et 1840.

Je laisse à d'autres le soin de dater d'une façon précise ces diverses modifications. Les manuscrits des *Misérables* devront être attentivement étudiés, s'il se trouve jamais un critique patient pour écrire l'histoire, d'ailleurs superflue, des variations philosophiques de Victor Hugo.

exaspérantes où l'écrivain se donne à lui-même le divertissement de sa virtuosité, jonglant avec des maximes, des antithèses et des jeux de mots, variant en phrases courtes, sybillines et innombrables un thème de la plus stupéfiante banalité. Ceci, par exemple : « Soit dit en passant, c'est une chose assez hideuse que le succès. Sa fausse ressemblance avec le mérite trompe les hommes. Pour la foule la réussite a presque le même profil que la suprématie. Le succès, ce ménechme du talent, a une dupe, l'histoire. Juvénal et Tacite seuls en bougonnent. De nos jours, une philosophie à peu près officielle est entrée en domesticité chez lui, porte la livrée du succès et fait le service de son antichambre. Réussissez : théorie. Prospérité suppose capacité. Gagnez à la loterie, vous voilà un habile homme. Qui triomphe est vénéré. Naissez coiffé, tout est là. Ayez de la chance vous aurez le reste; soyez heureux, on vous croira grand... Dorure est or. Être le premier venu ne gâte rien, pourvu qu'on soit le parvenu, etc..., etc..., etc... » Cela continue, pendant quarante lignes, et cela ne dure pas davantage, parce que telle est la fantaisie du jongleur. On ne fera croire à personne que ces étincelantes niaiseries qui font un si cruel contraste à l'admirable peinture de la maison épiscopale et aux admirables lettres de M^lle^ Baptistine, n'aient pas été « rappor-

tées » à cette place, vingt ans après, pour allonger le manuscrit, tout simplement.

Nous voici un peu loin de Mgr de Miollis et plus loin encore de Digne ; mais je viens de relire *les Misérables*, et j'ai voulu noter ici quelques-unes des impressions que cette lecture m'a laissées. J'ai vu avec surprise que naguère quelques-uns de mes contemporains, interrogés sur le point de savoir quel était le meilleur des romans français, avaient désigné *les Misérables*. A ne considérer que la forme, cela peut à la rigueur se soutenir. Mais il est difficile de tenir pour un chef-d'œuvre un livre composé de bric et de broc, fait de pièces et de morceaux, sans unité de pensée, ni même de style.

16 juin 1911.

INDEX

DES LIEUX CITÉS DANS LE VOLUME

Aix, **85-99**, 138, 142, 148, 178, 179, 181, 191, 192, 234, 297, 309, 327, 330,
Arles, **59-82**, 301.
Aups, **333-334**.
Avignon, 34, 35, 39, 232, 234, 297, 332.
Barjols, **332-333**.
Bonpas (chartreuse de), 54.
Brignoles, **161-176**.
Cadenet, 304.
Cagnes, 287.
Cannes, 209.
Carpentras, 327.
Cavaillon, 327.
Chamaret, 3.
Crussol, 27.
Digne, 161, **347-362**.
Draguignan, **122 - 126**, 131, 156.
Fontaine-l'Evêque, 328, 330, **334-340**.
Fréjus, 157, **229-236**.
Grignan (ville et château de), **3-21**.
Grasse, 218, **239-271**.
La Celle (abbaye de), **177-192**.
La Napoule, 209.
La Tour d'Aigues (ville et château de), **313-323**.
Lauris, 304.
Le Luc, **195-196**.
Lérins (îles et abbaye de), **209 225**.
Maison-Basse (château de la), 298, 299.
Mallemort, 297, 298.
Marseille, 181, 190, 264, 327.
Méounes, **116-117**, 157.
Montrieux, **103-116**, 153, 155, 156, 157, 235.
Moustiers - Sainte - Marie, 332, **340 342**.
Nice, 229, 260, 275, 288, 289.
Nîmes, 300, 301, 315.
Orange, 25, 26, **39-55**, 301.
Pernes, 327.
Pont-Saint-Esprit, 32, 35.
Rians, 332.
Riez, **335-344**.
Roque d'Antheron (la), 310.
Sainte-Baume, 154, 156, 157.
Saint-Paul, 287.
Saint-Rémy, 301, 327.

Saint-Tropez, 211.
Sénanque, 221.
Silvacanne (abbaye de), **303-312.**
Solliès-Pont, 104.
Thoronet (abbaye du), **198-205.**
Toulon, 156, 157, 198, **229.**
Tourves (château de), **118-153.**
Valence, **26-29.**
Varages, 332.
Vaucluse, **37-39**, 336.
Vence, 275 **291.**
Vernègues (le), **295-302.**
Villeneuve-lès-Avignon, **35-36.**

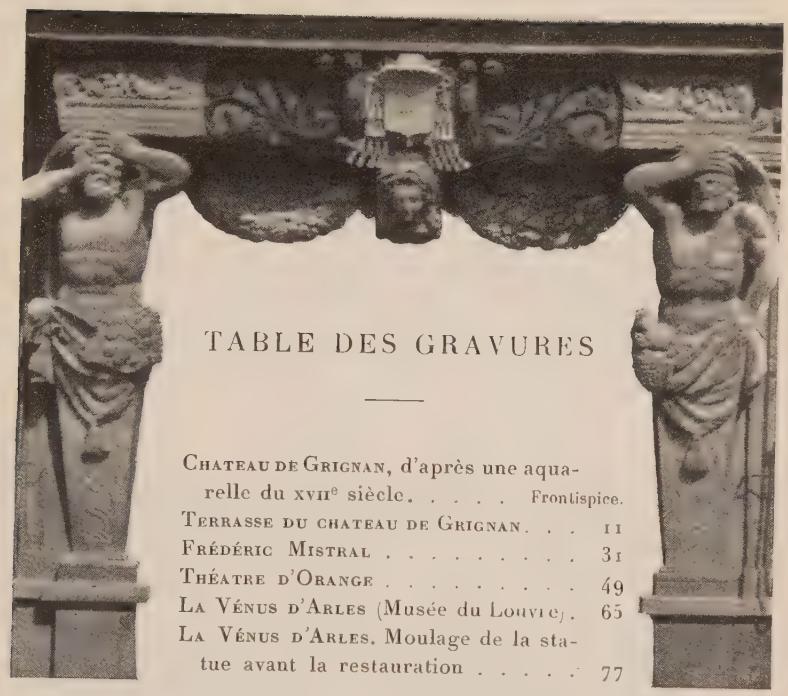


TABLE DES GRAVURES

CHATEAU DE GRIGNAN, d'après une aquarelle du XVII^e siècle. . . . . Frontispice.
TERRASSE DU CHATEAU DE GRIGNAN. . . 11
FRÉDÉRIC MISTRAL 31
THÉATRE D'ORANGE 49
LA VÉNUS D'ARLES (Musée du Louvre). 65
LA VÉNUS D'ARLES. Moulage de la statue avant la restauration 77

AIX-EN-PROVENCE, CARIATIDE DU PAVILLON DE VENDÔME

TABLE DES GRAVURES

Buste de Méjanes, par Houdon 85
Aix-en-Provence, Fontaine des Quatre-Dauphins . . . 97
Buste de Valbelle, par Houdon 119
Ruines du chateau de Tourves 139
L' « Espérance », une des figures du tombeau de Valbelle, à Montrieux, devenue la *Sainte-Madeleine* de la Sainte-Baume 153
Le Cardinal Dugnani 173
Mgr Grimaldi, évêque d'Aix 189
Cloître du Thoronet 199
Abbaye de Lérins. Intérieur du château fort. 209
Mlle Sainval et Lekain. 223
Fréjus. Fontaine de la *Vestale* 235
L' « Amour cruel » et l' « Amour fou », par Fragonard. 247
L' « Amour discret » et l' « Amour volage », par Fragonard 257
Vence 275
Godeau, évêque de Vence. 287
Temple du Vernègues 297
Cloître de Silvacanne. 305
Chateau de la Tour d'Aigues 321
Moustiers-Sainte-Marie 341
Riez. Ruines romaines. 343
Mgr de Miollis, évêque de Digne [1]. 353
Aix-en-Provence. Cariatides du pavillon de Vendôme . 365

1. D'après un portrait tiré du livre de Mme la comtesse d'Estienne d'Orves, intitulé : *Un Evêque des Alpes*, Mgr de Miollis et sa Famille (1753-1843). 1 volume in-16. Paris, Lethielleux.

TABLE

I. Grignan 3

II. La descente du Rhône. — Orange 25

III. Arles 59

I. Restauration des antiquités d'Arles . . . 59

II. La Vénus d'Arles 65

IV. Aix 85

V. La Chartreuse de Montrieux et le château de Valbelle 103

I. Montrieux 103

II. Valbelle 119

VI. Brignoles et l'abbaye de la Celle 161

I. Brignoles 161

II. Les dames de la Celle 177

VII. Du Luc au Thoronet 195

VIII. Lérins 209

IX. Fréjus 229

X. Grasse. — Notes sur Fragonard 239

XI. Vence. — Le diocèse de Godeau 275

XII. Vallée de la Durance 295

I. Le temple du Vernègues 295

II. Silvacanne 303

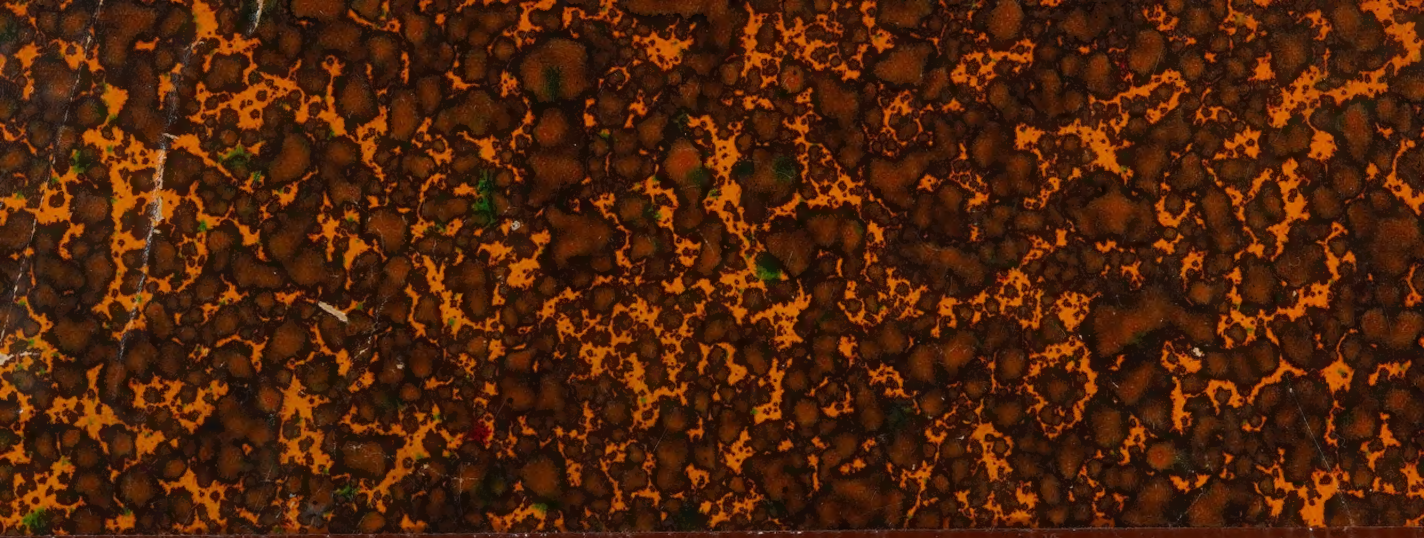
III. Le château de la Tour d'Aigues 313

XIII. D'Aix à Fontaine-l'Évêque et à Riez 327

XIX. Digne. — Mgr Myriel et Mgr de Miollis 347

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

COLLEGE DOMINICAIN
BIBLIOTHEQUE
96, AVE. EMPRESS
OTTAWA - ONT.
CANADA
K1R 7G3
DE PHILOS. & THEOL.



P6-AFO-230